


LIBRAIRIE
ANCIENNE ET MODERNE
E. DESBOIS
6, RUE LAFAURIE DE MONBADON
BORDEAUX
UNS. 158 i. 17
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



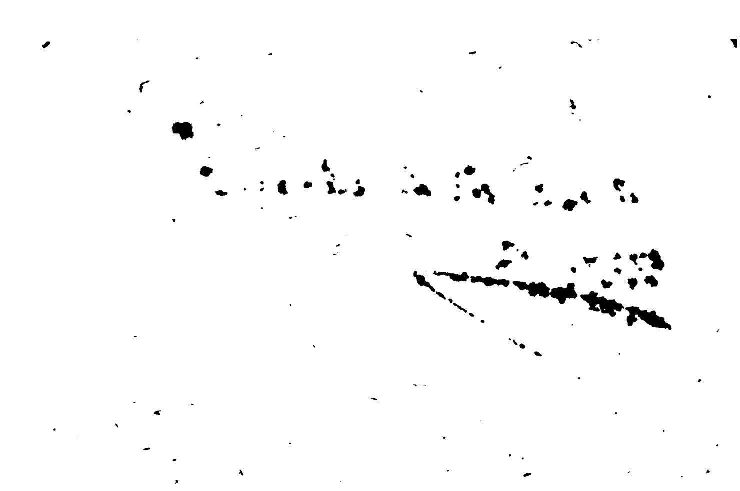

LIBRAIRIE
ANCIENNE & MODERNE
E. DESBOIS
6, RUE LAFAURIE DE MONBADON
BORDEAUX
UNS. 158 i. 17
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



$\frac{6}{7}$

100 | 1
40 | 17

100 | 6
40 | 16,6
40



S. G.

acheté 6[l] le 16 mai

1777. B

Pierre D. Pelmole

ESSAI
SUR LES
PRÉJUGÉS,
OU,

De l'influence des opinions sur les mœurs & sur le bonheur des Hommes.

Ouvrage contenant

L'APOLOGIE
DE LA
PHILOSOPHIE.

Par Mr. D. M.

Assiduitate quotidianâ & consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas vident.

CICERO DE NAT. DEOR. LIB, II.

LONDRES

MDCCLXX.

de juger si j'ai bien ou mal réussi quant à la forme; car pour le fond, je sçai que mes sentimens sont conformes aux votres. Dans le monde où nous sommes chacun se pique d'aimer la vérité; cependant personne ne veut l'entendre, & bien des gens condamnent ceux qui osent l'annoncer. Il est vrai que les Apôtres du mensonge paroissent devoir encore longtems être ici-bas les plus forts: voilà, sans doute, pourquoi communément l'on s'imagine que la raison a tort. Elle n'est point faite pour avoir tort auprès de vous; vous la cultivez, vous cherchez la vérité, & en dépit de l'envie vous aimez la philosophie; ainsi celui qui prend en main leur cause a des droits sur votre amitié.......

Je suis. &c. *D. M.*

Paris le 7 Mars 1750

ESSAI
SUR LES
PRÉJUGÉS.

SOMMAIRE DE L'OUVRAGE.

L'ignorance, les erreurs & les préjugés des hommes sont les sources de leurs maux. La vérité en est le remede. Apologie de la Philosophie. De son utilité dans la Politique & la Morale. De l'influence des préjugés religieux & politiques sur les mœurs des hommes ; ils ont besoin de lumieres pour être heureux & vertueux. La vérité doit tôt ou tard triompher de l'erreur.

CHAPITRE I.

De la Vérité ; de ſon utilité ; des ſources de nos Préjugés.

SI la nature de l'homme l'oblige dans chaque inſtant de ſa durée de tendre vers le bonheur, ou de chercher à rendre ſon exiſtence agréable, il lui eſt avantageux d'en trouver les moyens & d'écarter les obſtacles qui s'oppoſent à ſa pente naturelle. Cela poſé, la vérité eſt néceſſaire à l'homme, & l'erreur ne peut jamais lui être que dangereuſe.

„ La vérité, dit Hobbes, n'intéreſſe les „ hommes que parce qu'elle leur eſt „ utile & néceſſaire : les connoiſſances „ humaines pour être utiles doivent être „ évidentes & vraies : il n'eſt point „ d'évidence ſans le témoignage de nos „ ſens : toute connoiſſance qui n'eſt point „ évidente n'eſt qu'une opinion."

L'opinion eſt la reine du monde. „ Nos „ volontés, dit le même Philoſophe, „ ſuivent nos opinions, & nos actions ſui- „ vent nos opinions : voilà comment le „ monde eſt gouverné par l'opinion."

Mais l'opinion n'est que la vérité ou la fausseté établie sans examen dans l'esprit des mortels; les opinions universelles sont celles qui sont généralement admises par les hommes de tout pays; les opinions nationales sont celles qui sont adoptées par des nations particulieres. Comment distinguer si ces opinions sont vraies ou fausses? C'est en recourant à l'expérience & à la raison, qui en est le fruit, c'est en examinant si ces opinions sont réellement & constamment avantageuses au grand nombre; c'est en pesant leurs avantages contre leurs désavantages, c'est en considérant les effets nécessaires qu'elles produisent sur ceux qui les ont embrassées & sur les Etres avec qui ils vivent en société.

Ainsi ce n'est qu'à l'aide de l'expérience que nous pouvons découvrir la vérité. Mais qu'est-ce que la vérité? C'est la connoissance des rapports qui subsistent entre les Etres agissant les uns sur les autres; ou, si l'on veut, c'est la conformité qui se trouve entre les jugemens que nous portons des Etres & les qualités que ces Etres renferment réellement. Lorsque je dis que *le fanatisme est un mal*, je dis une vérité, confirmée par l'expérience de tous les siecles, & sentie

par tous ceux que leurs préjugés n'empêchent point de connoître les rapports subsistans entre des hommes réunis en société, où tout nous prouve que les opinions religieuses ont produit de tout tems les plus affreux ravages. Lorsque je dis que *le Despotisme est un abus funeste & destructeur*, je dis une vérité, vu que l'expérience de tous les âges nous prouve invinciblement qu'un pouvoir arbitraire est nuisible & aux peuples sur qui on l'exerce, & à ceux par qui ce pouvoir est exercé. Lorsque je dis que *la vertu est nécessaire aux hommes*, je dis une vérité, fondée sur les rapports constans qui subsistent entre les hommes, sur leurs devoirs réciproques, sur ce qu'ils se doivent à eux-mêmes en conséquence de leur tendance vers le bonheur.

Socrate disoit *que la vertu & la vérité étoient la même chose*. Il eût parlé plus juste s'il eût dit que la vertu est une suite de la vérité; celle-ci en nous découvrant nos rapports, ou les liens qui nous unissent avec les Etres de notre espece, & le but que nous nous proposons à chaque instant, nous fait connoître la nécessité de nous conduire de la maniere la plus propre à mériter l'affection, l'esti-

me & les ſecours des Etres dont nous avons un beſoin continuel, & de nous abſtenir également de ce qui pourroit leur déplaire ou ſe tourner contre nous-mêmes.

Nous voyons donc que dès le premier pas la vérité nous montre combien la vertu eſt néceſſaire à un Etre rempli de beſoins, vivant en ſociété, pour ſe mettre à portée de les ſatisfaire avec facilité. La vertu n'eſt autre choſe qu'une diſpoſition permanente à faire ce qui eſt ſolidement utile aux Etres de l'eſpece humaine & à nous-mêmes. „ La vérité, „ dit Wollaſton, n'eſt que la confor-„ mité à la nature; ainſi en ſuivant la „ vérité l'on ne peut jamais combattre „ la nature. " Zénon a dit avant lui que la perfection de l'homme conſiſtoit à vivre conformément à la nature qui nous conduit à la vertu. Enfin Juvenal nous dit que jamais la raiſon ne nous parle un langage différent de celui de la nature. (*)

C'eſt donc dans la nature même de l'homme qu'il faut puiſer la vérité: c'eſt la vérité qui nous conduit à la vertu: la vertu n'eſt que l'utilité conſtante & véri-

(*) *Nunquam aliud natura, aliud ſapientia dicit.* JUVENAL. Satyr. 14. vers. 321.

table des Etres de l'espece humaine; sans la vertu ils tendroient inutilement au bonheur. D'où il faut conclure que sans la vérité les hommes ne peuvent être ni vertueux ni heureux, & par conséquent que la vérité sera toujours le plus pressant des besoins pour des Etres destinés à vivre en société.

Ce que nous appellons la raison n'est que la vérité découverte par l'expérience, méditée par la réflexion, & appliquée à la conduite de la vie. A l'aide de la raison nous distinguons ce qui nous peut nuire de ce qui peut nous être utile, ce que nous devons chercher ou fuir. L'expérience nous fait connoître ce qui nous est avantageux réellement & pour toujours, & ce qui n'a pour nous que des avantages frivoles & passagers; en conséquence la raison nous décide en faveur de ce qui peut nous procurer le bonheur le plus durable & le plus permanent; c'est celui qui convient le mieux à un Etre forcé par sa nature à desirer constamment une existence heureuse. Ainsi sans la vérité l'homme n'a ni expérience ni raison; il n'a point de regle sûre, il marche au hazard dans le sentier raboteux de la vie, il demeure dans une enfance perpétuelle; il est la victime de ses Préju-

gés, c'est-à-dire des jugemens qu'il porte ou des opinions qu'il adopte avant d'avoir examiné. Son imprudence finit toujours par le rendre malheureux; dupe de ses jugemens inconsidérés il n'a des idées vraies de rien, il marche d'erreurs en erreurs, il est à chaque pas le jouet infortuné de son inexpérience propre ou du caprice des aveugles qui le guident. (*)

En effet parmi les Etres qui s'appellent *raisonnables* par excellence nous en trouvons très-peu qui fassent usage de la raison. Le genre humain entier est de race en race la dupe & la victime de ses préjugés en tout genre. Méditer, consulter l'expérience, exercer sa raison, l'appliquer à sa conduite sont des occupations inconnues du plus grand nombre des mortels. Penser par soi-même est pour la plupart d'entre eux un travail aussi pénible qu'insolité; leurs passions, leurs affaires, leurs plaisirs, leurs tempéramens, leur paresse, leurs dispositions naturelles les empêchent de cher-

(*) Si, comme on vient de dire, le *préjugé est un jugement porté avant d'examiner*, il est clair que toutes les opinions religieuses & politiques des hommes ne sont que des *préjugés*; vû qu'ils ne peuvent examiner les premieres sans crime, & les dernieres sans danger.

cher la vérité ; il est rare qu'ils sentent assez vivement l'intérêt qu'ils ont de la découvrir pour s'en occuper sérieusement ; ils trouvent bien plus commode & plus court de se laisser entraîner par l'autorité, par l'exemple, par les opinions reçues, par les usages établis, par des habitudes machinales. (*) L'ignorance rend les peuples crédules ; leur inexpérience & leur incapacité les oblige d'accorder une confiance aveugle à ceux qui s'arrogent le droit exclusif de penser pour eux, de régler leurs opinions, de fixer leur conduite & leur sort. Ainsi accoutumés à se laisser guider, ils se trouvent dans l'impossibilité de savoir où on les mene, de démêler si les idées qu'on leur inspire sont vraies ou fausses, utiles ou nuisibles. Les hommes qui se sont mis en possession de régler les destinées des autres, sont toujours tentés d'abuser de leur crédulité ; ils trouvent pour l'ordinaire des avantages momentanés à les tromper ; ils se croyent inté-

(*) *Pauci sunt qui consilio se suáque disponant ; cæteri eorum more quæ fluminibus innatant, non eunt, sed feruntur. Senec. Epist. XXIII.* Il dit ailleurs. *Qui pecorum ritu sequuntur antecedentium gregem, pergentes, non quà eundum est sed quà itur.*

SENECA DE VITÂ BEATÂ C. I.

reſſés à perpétuer leurs erreurs ou leur inexpérience ; ils ſe font un devoir de les éblouir, de les embarraſſer, de les effrayer ſur le danger de penſer par eux-mêmes & de conſulter la raiſon ; ils leur montrent les recherches qu'ils pourroient faire comme inutiles, criminelles, pernicieuſes ; ils calomnient la nature & la raiſon ; ils les font paſſer pour des guides infideles ; enfin à force de terreurs, de myſteres, d'obſcurités, & d'incertitudes, ils parviennent à étouffer dans l'homme le déſir même de chercher la vérité, à écraſer la nature ſous le poids de leur autorité, à ſoumettre la raiſon au joug de leur fantaiſie. Les hommes ſentent-ils des maux & ſe plaignent-ils des calamités qu'ils éprouvent, leurs guides leur donnent habilement le change & les empêchent de remonter à la vraie ſource de leurs peines, qui ſe trouve toujours dans leurs funeſtes préjugés.

C'eſt ainſi que les miniſtres de la Religion, devenus en tout pays les premiers Inſtituteurs des peuples, ont juré une haine immortelle à la raiſon, à la ſcience, à la vérité. Accoutumée à commander aux mortels de la part des Puiſſances inviſibles qu'elle ſuppoſe les arbitres de leurs deſtinées, la Superſtition les

accable de craintes, les étourdit par ses merveilles, les enlace par ses mysteres, tour à tour les amuse & les effraye par ses fables. Après avoir ainsi préoccupé & dérouté l'esprit humain, elle lui persuade facilement qu'elle seule est en possession de la vérité, qu'elle fournit seule les moyens de conduire au bonheur; que la raison, l'évidence & la nature sont des guides qui ne pourront mener qu'à la perdition les hommes qu'elle assure aveuglés par leur essence & incapables de marcher sans sa lumiere divine. Par ce lâche artifice on leur montre leurs sens comme infideles & trompeurs, l'expérience comme suspecte, la vérité comme impossible à démêler, comme environnée de ténebres épaisses, tandis qu'elle se montre sans peine à tout mortel qui veut écarter les nuages dont l'imposture s'efforce de l'environner.

Le gouvernement, par-tout honteusement ligué avec la superstition, appuye de tout son pouvoir ses sinistres projets. Séduite par des intérêts passagers, dans lesquels elle fait consister sa grandeur & sa puissance, la Politique se croit obligée de tromper les peuples, de les retenir dans leurs tristes préjugés, d'anéantir dans tous les cœurs le desir de

s'inſtruire & l'amour de la vérité. Cette Politique, aveugle & déraiſonable elle-même, ne veut que des ſujets aveugles & privés de raiſon; elle hait ceux qui cherchent à s'éclairer eux-mêmes, & punit cruellement quiconque oſe déchirer ou lever le voile de l'erreur. Les ſecouſſes effrayantes que ſi ſouvent les préjugés populaires ont excitées dans les Empires, ne ſont point capables de détromper les Chefs des peuples; ils s'obſtinent à regarder l'ignorance & l'abrutiſſement comme utiles; la raiſon, la ſcience, la vérité, comme les plus grands ennemis du repos des nations & du pouvoir des Souverains.

L'éducation, confiée aux miniſtres de la ſuperſtition, ne ſemble par-tout ſe propoſer que d'infecter de bonne heure l'eſprit humain d'opinions déraiſonnables, d'abſurdités choquantes, de terreurs affligeantes; dès le ſeuil de la vie l'homme s'abbreuve de folies; il s'habitue à prendre pour des vérités démontrées une foule d'erreurs qui ne ſeront utiles qu'aux impoſteurs, dont l'intérêt eſt de le façonner au joug, de l'abrutir, de l'égarer pour en faire l'inſtrument de leurs paſſions & le ſoutien de leur pouvoir uſurpé. Par-là les Sociétés ſe rempliſ-

sent d'ignorans fanatiques & turbulens, qui ne connoissent rien de plus important que d'être aveuglément soumis aux décisions capricieuses de leurs guides spirituels, & d'embrasser avec chaleur leurs intérêts, toujours contraires à ceux de la Société.

Après s'être ainsi dès l'enfance empoisonné dans la coupe de l'erreur, l'homme tombe dans la Société ; là il trouve tous ses semblables imbus des mêmes opinions, qu'aucun d'entre eux ne s'est donné la peine d'examiner ; il s'y confirme donc de plus en plus ; l'exemple fortifie chaque jour ses préjugés en lui ; il ne lui vient pas même dans l'esprit de s'assurer de la solidité des principes, des institutions, des usages qu'il voit revêtus de l'approbation universelle ; en conséquence il ne pense plus, il ne raisonne plus, il s'obstine dans ses idées : si par hazard il entrevoit la vérité, il referme aussitôt les yeux, il s'accommode à la façon de penser générale ; entouré d'insensés, il craindroit le ridicule, le blâme ou les châtimens, s'il ne partageoit point le délire épidémique.

Voilà comment tout conspire en ce monde à dépraver la raison humaine, à étouffer la lumiere, à mettre l'homme

en garde contre la vérité. C'est ainsi que les mortels sont devenus par leur imprudence les complices de ceux qui les aveuglent & les tiennent dans les fers. C'est en les trompant au nom des Dieux que les Prêtres sont parvenus à les rendre étrangers à la raison, dupes de l'ignorance, opiniâtrément opposés à l'évidence, ennemis de leur propre repos & de celui des autres. Les oppresseurs de la terre ont profité de leurs préjugés religieux pour s'arroger le droit cruel de les fouler aux pieds, de les dépouiller, de les sacrifier à leurs fantaisies. Par une suite de leurs opinions extravagantes les hommes sont par-tout plongés dans la servitude; ils baisent humblement leurs chaînes; ils se croyent obligés de souffrir sans murmurer, ils perdent l'idée même de jamais voir cesser les miseres, sous lesquelles ils se persuadent que le ciel les condamne à gémir ici-bas.

Les mortels ainsi égarés par la terreur, avilis & découragés par leurs préjugés religieux & politiques, ne sont par-tout que des enfans sans raison, des esclaves pusillanimes, inquiets, malfaisans. Leurs opinions sacrées les rendent arrogans, entêtés, turbulens, séditieux, intolérans, inhumains; ou bien ces mê-

mes opinions, ſuivant leurs tempéramens, les jettent dans le mépris d'eux-mêmes, dans l'apathie, dans une honteuſe léthargie, qui les empêchent de ſonger à ſe rendre utiles. Leurs préjugés politiques les font dépendre le plus ſouvent d'un pouvoir inique, qui les diviſe d'intérêts, qui les met en guerre les uns avec les autres, qui ne répand ſes faveurs que ſur ceux qui ſecondent ſes vues pernicieuſes.

D'où l'on voit que les mobiles les plus puiſſans conſpirent à briſer les nœuds qui devroient unir le Citoyen à la Société & aux Etres qui l'environnent. Ce n'eſt pas encore tout, il eſt perpétuellement enivré de mille objets futiles, deſquels l'opinion l'accoutume dès l'âge le plus tendre à faire dépendre ſon bonheur: en conſéquence il devient ambitieux, il ſoupire pour des diſtinctions frivoles, pour des grandeurs puériles, il brûle de s'élever au deſſus des autres, il deſire ardemment des places qui le mettent à portée de vexer & d'opprimer impunément; il ſe croit malheureux quand il ne lui eſt point permis de prendre part aux dépouilles de ſa patrie. Dévoré d'une ſoif inextinguible pour les richeſſes, il ne croit jamais pouvoir en acqué-

rir assez pour satisfaire l'inconstance de ses passions, de son luxe, de ses fantaisies; il porte envie à tous ceux que l'opinion du vulgaire imbécille lui fait regarder comme plus heureux & plus favorisés que lui, il cherche à s'égaler à eux, à les imiter, à les supplanter; il emploie pour réussir la ruse, la fourberie, la trahison, le crime; il se croit tout permis pour devenir heureux; & les opinions de ses Concitoyens, toujours favorables aux succès, l'encouragent à la perversité, ou étouffent bientôt en lui les remords passagers que pourroient lui causer ses forfaits. D'ailleurs il voit partout le crime honoré, approuvé, autorisé, récompensé par le pouvoir suprême, applaudi par la voix publique, légitimé, pour ainsi dire, par le consentement tacite d'une Société qui n'ose point réclamer. (*)

Corrompu par tant de causes, le Citoyen n'est point tenté de régler sa conduite; il voit le vice, le déréglement,

(*) L'illustre Président de Thou dit dans la Préface de son histoire „qu'un Etat est perdu, dès „ que ceux qui gouvernent ne distinguent plus les „ gens de bien des méchans." *Eam civitatem interiisse necesse est, cujus præfecti probos ab improbis discernere desinunt.*

l'indécence, la débauche respectés dans les grands; il voit la dissolution, les voluptés honteuses, la corruption des mœurs traitées de bagatelles & incapables de nuire à la réputation, à l'avancement, à la fortune; il voit l'oppression, l'injustice, la rapine & la fraude regardées comme des moyens naturels de parvenir; enfin il voit la religion toujours prête à laver tous les forfaits & à tout pardonner au nom de la Divinité. Dès-lors, rassuré pour ce monde & pour l'autre, l'homme ne connoît plus de frein; l'usage & les exemples de tant de criminels heureux, calment les cris de sa conscience importune, il est sans mœurs, & dans la Société depuis les chefs jusqu'aux derniers des sujets l'on ne trouve qu'une chaîne immense de vices, qui forme une barriere impénétrable à la raison.

La science, les talens, les connoissances utiles ne sont pas moins négligés que les mœurs. La naissance, le crédit, l'opulence, la faveur, l'intrigue, la bassesse étant les seuls moyens de parvenir aux places, personne ne se trouve intéressé à se procurer à grande peine les lumieres nécessaires pour les remplir. D'ailleurs les dépositaires de l'autorité, très-

très-souvent incapables, négligens, corrompus eux-mêmes, ne sont point en état d'apprécier le mérite dans les autres ; ils le dédaignent, ils le haïssent ; le génie leur fait ombrage ou leur semble ridicule ; la probité les gêne & les condamne, la vertu leur déplaît. Ainsi les grands talens sont le partage de quelques hommes obscurs, qui deviennent des objets de haine & de mépris pour la grandeur hautaine ; elle ne répand les bienfaits que sur des ames rampantes, à qui la fraude, la lâcheté, la souplesse, la complaisance tiennent lieu de mérite & de capacité. Ainsi le sort des nations est communément livré à des mains incapables & souillées ; la félicité des peuples est immolée aux caprices de quelques enfans remplis de vanité & de folie, qui se transmettent les uns aux autres le droit exclusif de se jouer de la patrie, que leur inexpérience conduit aussi surement à sa ruine que leur méchanceté.

Il est donc évident que l'ignorance est la source commune des erreurs du genre humain ; ses préjugés sont les vraies causes des malheurs qui l'affiégent de toutes parts ; ses guides spirituels l'allarment, l'inquiétent, le rendent fréné-

tique, ou bien étouffent son énergie jusque dans le fond de son ame: ses guides temporels l'asservissent, l'oppriment, le corrompent & croyent avoir tout gagné quand ils régnent sur des misérables. Ainsi l'état de société, qui sembloit destiné à multiplier les biens & les plaisirs de l'homme, n'est qu'un fléau pour lui; il y vit plus malheureux que dans l'état sauvage.

CHAPITRE II.

La Vérité est le remede des maux du genre humain. De la raison, & des avantages qu'elle procure.

IL est évident que la faculté de communiquer ses idées est un des plus grands avantages que la Nature ait donné aux Etres de l'espece humaine; c'est à cette faculté que la société est redevable de ses douceurs. A l'aide de la parole les hommes rassemblés sont à portée de se faire part de leurs expériences, de leurs découvertes, de leurs conseils, de leurs secours. C'est ainsi qu'en mettant en commun leurs forces, leurs

réflexions, leurs talens, ils sont bien plus en état de repousser les maux & de se procurer des biens que s'ils vivoient isolés ou séparés les uns des autres. Ainsi la libre communication des idées est essentielle à la vie sociale. L'homme qui ment ou qui trompe trahit la société; celui qui lui refuse ses talens & les vérités qui lui sont nécessaires, est un membre inutile; celui qui met obstacle à la communication des idées est un Ennemi public, un violateur impie de l'ordre social, un Tyran qui s'oppose au bonheur des humains.

C'est dans la vérité qu'il faut chercher les moyens de multiplier les biens & d'écarter les maux de la société: la vérité, librement communiquée, peut seule perfectionner la vie sociale, civiliser les hommes, amortir en eux l'esprit farouche & sauvage, rectifier les opinions qui les rendent vicieux, insensés, imprudens, & qui souvent les replongent dans leur stupidité & leur férocité primitives. Cette vérité fera rougir tout citoyen raisonnable & policé de ces fables puériles dont les nations dans leur enfance se sont follement abbreuvées; devenu plus sensé & moins crédule, il sentira l'inutilité de ces dogmes inintel-

ligibles, de ces myſteres inconcevables, dont le Sacerdoce s'eſt ſervi de tout tems pour redoubler les ténebres des habitans de la terre, & pour les tromper ſur la vraie cauſe de leurs maux ; il reconnoîtra la cruelle folie de ces nations qui cent fois ſe ſont égorgées pour des ſyſtêmes abſurdes qu'elles ne comprenoient point. Enfin plus éclairé, plus prudent & plus doux, l'homme ſociable ſe convaincra du danger de ces Religions qui ſi ſouvent ont été les prétextes des animoſités, des perſécutions, des violences, des carnages, des révoltes, des aſſaſſinats & de tous ces excès également funeſtes pour les nations & pour ceux qui les gouvernent.

La vérité rectifiera pareillement les opinions fauſſes que les peuples ſe ſont faites ſur la politique. L'expérience les convaincra du danger de confier un pouvoir arbitraire & ſans bornes à des hommes qu'une puiſſance démeſurée doit néceſſairement précipiter dans le vice & la licence. Les ſociétés reconnoîtront qu'elles ne ſe ſont formées que pour augmenter leur bien-être ; qu'elles ont conſenti à être gouvernées pour obtenir plus aiſément le but qu'elles ſe propoſent & non pour procurer à quelques

citoyens la faculté de les accabler ſous le poids d'un pouvoir, qu'on ne peut regarder que comme une uſurpation & une violence dès qu'il ceſſe de faire jouir les nations de la liberté, de la propriété, de la ſureté. Cette vérité fera ſentir à ces Princes que ce deſpotiſme destructeur, pour lequel on les voit partout ſoupirer, ne ſert qu'à creuſer plus ou moins promptement le tombeau commun des Souverains & des ſujets. Cette vérité leur prouvera la futilité d'une politique qui ſe fait un principe de tromper les peuples, de les aſſervir à des Prêtres, de donner à ceux-ci le droit excluſif de les inſtruire ou plutôt de les aveugler. (*) Cette vérité fera connoître à ces Souverains la cruelle extravagance dont ils ſe rendent coupables en ſe mêlant des querelles excitées par les plus méchans, les plus trompeurs, les plus turbulens de leurs ſujets, elle leur

(*) Les Chefs de la ſociété ne ſemblent point faire attention au pouvoir immenſe que la prédication donne au Clergé. Des milliers d'hommes, uniquement attachés aux intérêts de leur corps, ſont à portée de remuer les paſſions de tout un peuple, & l'expérience nous prouve que ſouvent leurs harangues ſacrées ont donné aux peuples ſuperſtitieux le ſignal de la révolte. L'Auteur d'Hudibras appelle la chaîre *le tambour Eccléſiaſtique*.

prouvera qu'ils agissent directement contre leurs propres intérêts & contre ceux de l'Etat, quand ils ont l'injustice de persécuter, de violenter la pensée, de tourmenter des citoyens utiles pour des systêmes dignes de mépris. Cette vérité convaincra les mêmes Souverains qu'en travaillant à la grandeur du Sacerdoce, en le comblant de richesses, d'honneurs, de prérogatives, ils ne font que diminuer leur propre puissance & susciter à leur autorité propre une autorité rivale, que l'expérience de tous les âges montre assez forte pour ébranler & renverser les trônes.

En un mot quand les Princes de la terre consulteront la vérité, ils sentiront que leurs vrais intérêts sont les mêmes que ceux des peuples qu'ils gouvernent; ils se détromperont de l'utilité fausse & passagere du mensonge; ils trouveront dans l'équité les fondemens du pouvoir le plus solide; dans la vertu la vraie base des Empires; dans les lumieres & la raison des nations les vrais remedes contre leurs maux; dans la déstruction des préjugés des ressources abondantes; dans le bonheur de leurs sujets les appuis les plus fermes de la grandeur réelle, de la puissance véritable, de la sureté perma-

nente des Souverains; dans une tolérance universelle & dans la liberté de penser le préservatif assuré contre les révolutions, les fureurs, les guerres, les attentats que la superstition & le fanatisme ont de tout tems produit sur la terre.

Guidés par la vérité, les chefs des nations sentiront les dangers & les conséquences fatales qui accompagnent à présent toutes les institutions humaines; pour lors l'utilité réelle & permanente de la Société sera la mesure invariable de leurs jugemens sur les loix, sur les coutumes, sur les usages, sur les opinions, sur les mœurs des hommes. En un mot ils reconnoîtront qu'il n'est point d'erreur qui n'ait des suites funestes; qu'il n'est point de préjugé qui ne produise tôt ou tard les effets les plus nuisibles & les plus étendus; enfin qu'il n'est point de folie qui ne se punisse elle-même. (*)

L'habitude a tellement identifié l'esprit humain avec les erreurs sans nombre dont il est le jouet, que des personnes très-éclairées d'ailleurs semblent quelquefois douter s'il est utile & sage de dire la vérité, & si l'on ne feroit pas plus

(*) *Omnis stultitia laborat fastidio sui.*

SENEC.

de mal que de bien aux hommes en les détrompant de leurs préjugés. Pour peu que l'on réfléchiſſe, l'on trouvera facilement la ſolution de ce problême, & l'on ſera forcé de reconnoître que douter des avantages de la vérité, c'eſt douter s'il vaut mieux pour eux d'être heureux que malheureux, raiſonnables qu'inſenſés, vertueux que vicieux, paiſibles que furieux : c'eſt douter ſi les mortels marcheront plus ſurement au grand jour que dans les ténebres ; c'eſt douter s'il leur eſt plus avantageux de connoître les maux compliqués dont ils ſouffrent & d'y porter les remedes convenables, que de languir & de périr des calamités durables qui les minent à leur inſçu.

Les hommes ne ſont par-tout ſi corrompus & ſi malheureux que parce que tout conſpire à leur cacher la vérité. L'erreur, l'ignorance, les préjugés ſont évidemment les ſources du mal moral, ou de la perverſité générale que l'on voit régner dans le monde. Ce mal moral devient à ſon tour une ſource intariſſable de maux phyſiques dont des nations entieres ſont chaque jour les victimes déplorables. D'où viennent ces carnages, ces guerres continuelles, ces féro-

cités indignes d'Etres raiſonnables dont notre globe eſt perpétuellement enſanglanté ? Ces déſordres ſi révoltans ſont dus aux idées fauſſes que des Souverains & des peuples entiers ſe ſont faites de la gloire ; les Princes s'énervent pour acquérir de la puiſſance ; ils s'appauvriſſent dans l'idée d'augmenter leurs richeſſes ; ils immolent des millions d'hommes pour ſe procurer des forces ; dans toutes leurs entrepriſes ils ſemblent tourner le dos à la félicité vers laquelle ils croyent s'acheminer. A quelle cauſe ſont dues ces diſettes, ces campagnes incultes & ſtériles, ces habitans languiſſans dans la faim & la miſere, ces dépopulations, ces contagions ? C'eſt à l'ambition, à la négligence, à l'avidité de ces chefs qui ont la folie de prétendre être opulens, puiſſans conſidérés à la tête d'un peuple réduit à la mendicité & découragé par des injuſtices multipliées. Quelle eſt la ſource de ces paſſions effrénées qui font que tant de Souverains ne ſemblent occupés que des moyens de rendre de jour en jour leurs ſujets plus malheureux ? C'eſt l'ignorance où ils ſont de l'art de gouverner, des liens qui les uniſſent à leurs concitoyens, des devoirs qui ſont les appuis réciproques des

nations & de leurs chefs ; c'eſt la flatterie de ceux qui les entourent & qui profitent des dépouilles de leurs concitoyens ; ils ſe ſervent du Souverain, qu'ils prennent ſoin d'aveugler, comme d'un inſtrument pour écraſer les peuples & l'abbreuver de leur ſang. Comment les peuples ſemblent-ils conſentir à tous les maux qu'on leur fait ? Quelle cauſe eſt aſſez puiſſante pour les forcer à ſe laiſſer piller, opprimer & conduire à la mort ? Cette merveille eſt due à la ſuperſtition ; elle tranforme aux yeux des peuples les Princes les plus méchans en des Divinités, faites pour ſuivre impunément tous leurs caprices, & pour diſpoſer arbitrairement du ſort de la race humaine. Par quel renverſement, des Prêtres oiſifs, querelleurs, factieux jouiſſent-ils de la conſidération, des privilèges, de l'opulence au milieu des ſociétés indigentes qu'ils dévorent ? C'eſt que des Princes & des peuples également ſuperſtitieux s'imaginent que ces hommes merveilleux ſont indiſpenſablement néceſſaires à leur bien-être ; c'eſt que des Deſpotes aveugles ont beſoin de leurs menſonges pour tenir leurs ſujets ſous le joug. Enfin pourquoi les nations ſe trouvent-elles remplies d'hom-

mes pervers? C'eſt que l'éducation n'en fait que des eſclaves; c'eſt que l'exemple, l'habitude, l'opinion, l'uſage, l'autorité conſpirent à les rendre méchans; c'eſt que l'erreur leur montre un bien-être imaginaire dans des objets qu'ils ne peuvent ſe procurer qu'en ſe déchirant les uns les autres. (*)

Ce ſont donc viſiblement les préjugés des hommes qui les éloignent à chaque pas de la félicité vers laquelle ils croyent tendre ſans ceſſe. La religion leur montre leur bonheur dans les régions de l'Empyrée; à force de preſtiges & de fables elle empêche l'homme d'appercevoir la route facile que la nature lui préſenteroit, ſi au lieu de fixer obſtinément ſes yeux vers le ciel il conſentoit à regarder à ſes pieds. Quand par hazard cette religion lui montre des vérités, elles ſont toujours entremêlées de menſonges & de fictions propres à rendre ſes principes incertains. En fondant la morale ſur la volonté des Dieux, elle la fonde réellement ſur l'autorité de quelques fourbes qui ſe chargent de parler au nom de ces Puiſſances inviſibles, qui leur font toujours tenir le lan-

(*) *Id honeſtum putant quod à pleriſque laudatur.* CICERO.

gage le plus conforme à leurs propres intérêts, & souvent le plus contraire au bien-être de la société.

Ainsi tout nous prouve l'importance de guérir les mortels de leurs préjugés religieux, qui font naître leurs préjugés politiques, tandis que ceux-ci corrompent leurs mœurs en obscurcissant la connoissance des rapports qui subsistent entre eux. Les hommes ne sont si malheureux, si vicieux, si divisés d'intérêts, si inconsidérés dans leurs passions, si lâchement soumis à leurs tyrans religieux & politiques, si étrangers à la vérité, si ennemis du bien qu'on veut leur faire que parce que dès l'enfance on leur met un bandeau sur les yeux auquel la tyrannie les empêche de jamais porter la main; ils sont forcés de rester aveugles, afin de ne point appercevoir les abîmes où des aveugles se croyent intéressés de les conduire; ils chérissent leurs erreurs parce que leurs superstitions, leurs gouvernemens, leurs loix, leurs opinions, les exemples journaliers les apprivoisent avec elles, & leur montrent du danger à vouloir s'en défaire. La vérité leur seroit chere si on leur permettoit d'être raisonnables; ils seroient raisonnables s'ils connoissoient leurs véri-

tables intérêts ; ces guides qui les trompent aujourd'hui, s'ils n'étoient point eux-mêmes aveuglés par des préjugés, sentiroient que leur intérêt propre est de suivre la raison, de chercher la vérité, & de la montrer aux autres, ce qui leur donneroit un ascendant bien plus sûr & plus durable que celui qui n'est dû qu'au mensonge & aux prestiges de l'opinion.

Presque en tout tems & en tout pays les hommes sentent qu'ils sont malheureux, mais ne sachant à qui s'en prendre de leurs maux, quand ils sont portés à l'excès, ils aiguisent leurs couteaux & s'en frappent les uns les autres ; enfin lassés de répandre du sang, ils s'arrêtent, & sont tout surpris de voir que leurs maux au lieu de diminuer n'ont fait que s'aggraver & se multiplier. Faute de connoître les remedes qu'ils pourroient y appliquer, ils recommencent bientôt à se frapper de nouveau. C'est ainsi que nous voyons souvent les peuples par des révoltes, des massacres, des guerres civiles se venger d'un Tyran qui les opprime pour tomber entre les mains d'un Tyran nouveau, qui leur avoit fait espérer la fin de leurs miseres. C'est ainsi que des nations fatiguées d'une superstition incommode & violente l'aban-

donnent quelquefois pour en adopter une plus douce, qui finit bientôt par les plonger dans de nouvelles disputes & de nouvelles fureurs, souvent pires que les premieres. En un mot nous voyons par toute la terre les hommes faisant des efforts pour adoucir leur sort sans jamais y parvenir. Ils ne cessent de s'égorger que quand la vérité s'est montrée. En effet le caractere distinctif de la vérité est d'être également & constamment avantageuse à tous les partis, tandis que le mensonge, utile pour quelques instans seulement à quelques individus, est toujours nuisible à tous les autres.

C'est l'apparence du vrai que l'homme adore dans le mensonge; il n'aime ses erreurs que parce qu'on les lui montre sous les traits de la vérité; il n'est attaché aux objets divers de ses folles passions que parce qu'il s'est faussement persuadé que c'est d'eux que dépend sa félicité; il ne tient opiniâtrément à ses habitudes les plus vicieuses que parce qu'il ne voit point les maux qui en découlent; il n'est si paisiblement malheureux sous le joug des Puissances invisibles & visibles que parce qu'il se figure qu'en voulant s'y soustraire il attireroit sur lui-même des malheurs plus grands encore.

Enfin les Tyrans qui l'affligent n'appésantissent continuellement ses chaînes & ne poursuivent la vérité avec tant de fureur que parce qu'ils ont des idées fausses de la puissance, parce qu'ils s'imaginent que l'on n'a point de pouvoir si l'on n'a celui de nuire, que l'on n'est point obéi si l'on n'est craint par ceux dont il faudroit se faire aimer.

„ L'homme, a dit un Philosophe, „ n'est si contraire à la raison que parce „ qu'il s'imagine que la raison lui est „ contraire." Disons la même chose de la vérité; l'homme ne la craint que parce qu'il croit qu'elle peut lui nuire; il ne fait le mal, il ne se repaît d'illusions, de préjugés, de chimeres, que parce que tout concourt à lui montrer son bonheur dans des opinions & dans une conduite qui font réellement son malheur. (*)

(*) St. Augustin dit: *hoc quod amant volunt esse veritatem.* M. Nicole a dit depuis: „ nous n'aimons pas les choses parce qu'elles sont vraies, „ mais nous les croyons vraies parce que nous les „ aimons." *V. Essais de Morale Tom II.* Hobbes dit que *toutes les fois que la raison s'oppose à l'homme, l'homme s'oppose à la raison.* V. son Epitre dédicatoire au Comte de Newcastle. César avoit dit avant eux: *Quæ volumus & credimus libenter, & quæ sentimus ipsi reliquos sentire speramus.* DE BELLO GALLIC. LIB. II. CAP. 27.

Pour découvrir la vérité il faut, comme on l'a dit, recourir à l'expérience; pour faire des expériences sûres il faut des organes sains & bien constitués; la suite de ces expériences recueillies par la mémoire & appliquées à la conduite d'un être sensible, intelligent, amoureux de son bien-être, constitue la raison. Ainsi sans la vérité l'homme ne peut être raisonnable. Comment veut-on qu'il soit capable de faire des expériences vraies tandis qu'il est infecté dès l'enfance d'une fièvre contagieuse qui le mine continuellement & le plonge dans la langueur, ou qui par intervalles le jette dans des accès de fureur? La superstition est une contagion héréditaire qui saisit l'homme dès le berceau; suivant son tempérament, elle l'abbat, elle le rend lâche & pusillanime, elle lui ôte le pouvoir & le courage de s'instruire, ou bien elle excite en lui des transports qui le rendent également incapable d'expérience & de raison. Si la force de son tempérament fait qu'il résiste à la violence de son mal, n'y est-il pas à chaque instant replongé par les craintes dont l'accablent ses guides sacrés? Le premier principe de leur politique ne fut-il pas toujours de proscrire l'expérience, de

dé-

déprimer la raiſon humaine, de la ſoumettre à leur propre autorité, d'interdire l'uſage du jugement, de mettre en défiance contre les ſens, de faire craindre la vérité? (*)

Priver l'homme d'expérience, c'eſt rendre ſes organes inutiles pour lui; lui interdire l'uſage de ſa raiſon c'eſt lui défendre les moyens d'être heureux; lui cacher la vérité c'eſt vouloir qu'il s'égare. En effet comment veut-on qu'il travaille à ſon bonheur propre ou qu'il s'occupe de celui des autres s'il ne connoît les objets qu'il doit deſirer ou craindre, rechercher ou éviter? Comment découvrira-t-il la nature de ces objets, s'il ne lui eſt point permis de les examiner par lui-même, & s'il ne les voit jamais que par les yeux de ceux qui ſont ou des dupes ou des menteurs intéreſſés

(*) Les Ennemis de la raiſon humaine nous répetent ſans ceſſe que l'expérience eſt douteuſe, que les ſens nous trompent, que leur témoignage eſt ſuſpect, &c. Nous leur demanderons ſi l'imagination & l'enthouſiaſme, qu'il leur plaît d'appeller *illumination*, *inſpiration*, *révélation*, *grace*, ſont des guides plus ſûrs que l'expérience ou que les ſens? Nos ſens peuvent nous tromper, ſans doute, & nous faire porter des jugemens précipités lorſqu'ils ſont viciés, ou lorſque nous ne réfléchiſſons point. La réflexion nous ſert à redreſſer les erreurs de nos ſens.

à le tromper? Enfin comment l'homme peut-il devenir un être raisonnable s'il lui est défendu d'exercer sa raison sur les objets les plus importans à sa félicité?

C'est pourtant sur la raison que l'on fonde la dignité de l'homme & sa prééminence sur les autres animaux. Que deviendra cette supériorité, si l'on ne lui permet point de faire usage de sa prérogative? Comment cette même religion qui fait de l'homme le favori de la Providence, l'objet unique de ses travaux, se plaît-elle à le dégrader ensuite au point de lui faire un devoir de ne point raisonner, de s'avilir & de se mettre au niveau des bêtes? C'est dans la raison que consiste la dignité de l'homme, c'est par son secours qu'il conserve son être & qu'il peut rendre son existence heureuse; sans elle il n'est plus qu'un automate, incapable de rien faire pour sa félicité. En effet n'est-ce pas la raison qui le rend sociable? Ne lui fait-elle pas sentir qu'il a besoin de ses semblables pour se procurer les biens que son cœur desire, & pour résister aux maux que sa faiblesse l'empêcheroit d'écarter? N'est-ce pas la raison aidée de l'expérience, qui lui suggere les moyens de soutenir, de défendre & de rendre

agréable pour lui-même une société dont les intérêts sont invariablement unis aux siens? N'est-ce pas la raison, éclairée par la vérité, qui prouve à l'homme que sa conservation, sa sureté, ses plaisirs dépendent des secours de ses associés, & de la conduite qu'il doit tenir pour obtenir leur bienveillance? Ainsi la morale est fondée sur la raison qui n'est rien elle-même sans l'expérience & sans la vérité.

C'est la rason qui pour l'intérêt des peuples oblige peu-à-peu la férocité sauvage & impétueuse de céder au droit des gens; elle leur découvre les nœuds qui unissent les nations aux nations, les citoyens à leurs concitoyens, les hommes avec les hommes. C'est la raison qui fixe les droits des Souverains & des sujets; elle découvre au Législateur les mobiles qu'il doit mettre en usage pour contenir & prévenir les passions nuisibles & pour exciter & diriger celles qui sont avantageuses à l'Etat; c'est la raison qui suggere à la politique les voyes les plus sures pour contenter les besoins des nations, pour veiller à leur défense, pour les rendre puissantes & fortunées.

C'est la raison qui dans l'intérieur des familles montre à tout homme les avan-

tages des nœuds qui unissent l'époux avec son épouse, le pere avec l'enfant, l'ami avec son ami; elle lui découvre les moyens de resserrer ces liens, d'empêcher qu'ils ne blessent, de prévenir leur dissolution, enfin d'alimenter dans les cœurs des autres les sentimens nécessaires à sa propre félicité. D'où l'on voit que sans la vérité, sans l'expérience, sans la raison l'homme ne peut avoir des idées justes ni sur la morale ni sur le gouvernement, ni sur aucun de ses devoirs. Il ne peut être ni homme ni citoyen. La vérité doit guider l'expérience & celle-ci conduit à la raison, qui nous prouvera toujours que nous chercherions vainement un bonheur solide & durable sans la vertu; & que le moyen le plus sûr d'établir notre félicité en ce monde est de la fonder sur un commerce constant de bienfaits & de secours.

C'est encore l'expérience qui toujours occupée du soin de perfectionner notre sort fait éclorre pour nous les sciences, les arts, l'industrie & cette foule de connoissances soit utiles, soit agréables, qui rendent à l'homme son existence plus chere; sa vie se passe à faire des expériences qui ont pour but de conserver son être, d'en écarter la douleur,

de l'inſtruire des vraies qualités des objets qui l'entourent, de les tourner à ſon profit, de diverſifier ſes ſenſations, de multiplier ſes ſens. C'eſt ainſi que l'expérience parvient à ſoumettre, pour ainſi dire, la nature entiere aux beſoins, aux plaiſirs, aux fantaiſies de l'homme, qui, étant l'être le plus agiſſant, ſemble exercer ſur la terre l'empire le plus abſolu, au point qu'il ſe perſuade que la nature entiere n'a que lui ſeul pour objet dans ſes travaux.

La morale eſt l'expérience appliquée à la conduite de l'homme en ſociété; la politique eſt l'expérience appliquée au gouvernement des Etats; les ſciences ſont l'expérience appliquée aux objets divers dont il peut réſulter ſoit de l'utilité, ſoit de l'agrément pour les hommes; l'induſtrie n'eſt que l'expérience appliquée aux beſoins des hommes à meſure qu'ils ſe multiplient. Les nations ſauvages ſont celles qui n'ont eu l'occaſion que de faire un petit nombre d'expériences, ou qui n'ont point appris tout le parti qu'elles peuvent tirer de leurs facultés, & des objets que la nature leur préſente; l'homme ſauvage, ainſi qu'un jeune enfant, eſt dénué d'expérience ou ne connoît que peu de véri-

tés. Empêcher les peuples de s'éclairer, c'eſt vouloir les tenir dans une enfance perpétuelle, ou vouloir les ramener à l'état des Sauvages.

Lorſqu'un pere avertit ſon enfant de ſe garantir du feu, en lui diſant qu'il peut en réſulter de la douleur, il lui annonce une vérité que l'expérience l'a mis lui-même à portée de connoître; cet enfant que ſon inexpérience rend imprudent, n'eſt-il pas intéreſſé à s'inſtruire d'une vérité d'où dépend ſa ſûreté? Lorſque le Philoſophe apprend aux nations que la ſuperſtition eſt un feu dévorant qui finit communément par embraſer les peuples & par les exciter à leur propre deſtruction, ne leur découvre-t-il point une vérité confirmée par l'expérience d'un grand nombre de ſiecles? Lorſque le Sage fait ſentir aux Souverains & aux ſujets que le pouvoir abſolu eſt une arme également dangereuſe pour les uns & pour les autres, ne leur annonce-t-il pas une vérité fondée ſur l'expérience de tous les tems, qui prouve que ſous un tel gouvernement le Deſpote privé de puiſſance réelle finit par régner ſur de vaſtes ſolitudes, ne commande qu'à des eſclaves chagrins, qui tôt ou tard s'en prendront à leur

Tyran des malheurs qu'ils éprouvent?

Ceux qui prétendent qu'on ne doit point annoncer la vérité aux hommes font à-peu-près ce raisonnement. „ Le „ feu est nécessaire aux hommes, cet „ élément est pour eux de la plus gran- „ de utilité, il ne faut donc point les „ avertir de ses dangers, il vaut mieux „ qu'ils demeurent exposés à périr à „ chaque instant par imprudence que „ d'être mis en garde contre un élé- „ ment destructeur, qui duement appli- „ qué leur procure de très-grands avan- „ tages......" „ L'oppression est un „ mal accablant pour les peuples ; l'é- „ quité & la liberté sont nécessaires à „ leur bien-être, mais il n'est point à „ propos de les avertir des maux que „ leur fait l'oppression, ni de leur en „ indiquer les remedes ; ce feroit leur „ annoncer une vérité fâcheuse qui les „ dégoûteroit d'un mauvais gouverne- „ ment : quand les hommes sont une „ fois malheureux il vaut mieux qu'ils „ continuent de l'être que de les faire „ songer aux moyens de rendre leur sort „ plus desirable."

On tient à-peu-près le même langage à l'égard de la superstition. „ Nous sça- „ vons, nous dit-on, que la supersti-

„ tion eſt une dangereuſe chimere, qui
„ de tout tems fit les plus grands maux
„ au genre humain; mais nous la voyons
„ partout ſolidement établie; les nations
„ qu'elle mine & détruit lui ſont très-
„ attachées; un malade qui ignore ſon
„ mal n'eſt jamais en danger: ainſi laiſ-
„ ſons aux hommes leurs erreurs ſa-
„ crées, qu'ils continuent à s'abbreuver
„ de fiel & de poiſon; il vaut mieux
„ leur laiſſer la langueur qui les accable
„ ou la frénéſie qui les tranſporte, que
„ de leur rendre des forces ou leur don-
„ ner un calme & un bien-être aux-
„ quels ils ne ſont point accoutumés,
„ dont ils abuſeroient peut-être; l'hom-
„ me malade eſt moins à craindre que
„ lorſqu'il eſt en ſanté."

Non, la vérité ne peut jamais être funeſte aux hommes; elle ne peut être à craindre que pour ceux qui ſe croient fauſſement intéreſſés à les tromper. L'homme de bien eſt-il donc fait pour ſe rendre complice de la violence & de l'impoſture? Pour peu qu'il réfléchiſſe, il ſaura que toute erreur, tout préjugé ſont nuiſibles à la terre; il connoîtra ſur-tout les dangers infinis qui réſultent de nos erreurs religieuſes. Plus nous regardons ces erreurs comme importantes,

plus elles sont propres à nous rendre insensés, à troubler notre esprit, à produire des ravages. Quelle apparence qu'un homme qui se fait un principe de s'aveugler & de renoncer à sa raison dans la chose qu'il regarde comme la plus essentielle pour lui, l'écoute en toute autre chose? En effet, pour peu que nous y réfléchissions, nous verrons dans les prestiges de la religion la vraie source des préjugés en tout genre dont le genre humain est imbu. C'est la superstition qui corrompt les Souverains; les passions, les vices & les préjugés de ces Souverains infectent la société; la superstition détruit la morale en substituant ses dogmes mobiles, fabuleux, & ses extravagances à des vertus réelles. L'éducation, l'habitude, l'exemple, l'autorité concourent à donner une durée éternelle à des erreurs dont les suites nécessaires sont de multiplier les vices, & de rendre les hommes ennemis de toute vérité. Les tyrans la haïssent parce qu'elle porte la lumiere sur des excès dont ils sont forcés de rougir: le Sacerdoce la poursuit & la décrie parce que c'est au mensonge que son existence est attachée; les grands la redoutent parce que c'est sur les préjugés des peuples

avilis que leur grandeur est fondée; enfin le peuple la rejette parce qu'il est ignorant, & incapable d'examiner par lui-même la valeur des objets pour lesquels il conserve une vénération machinale & un respect héréditaire; enfin ce peuple craint la vérité, parce que ses Prêtres & ses Tyrans ne lui ont inspiré que de l'horreur pour elle.

Il n'est point d'erreur utile au genre humain; il n'est point de prégugé qui n'ait des suites plus ou moins terribles pour la société. Les principes de la morale exigent la même exactitude que le calcul; une supposition fausse suffit pour falsifier tout calcul & le rendre inutile. La vérité n'est dangereuse que lors qu'elle est alliée avec l'erreur. La morale est fondée sur l'intérêt du genre humain; fondez-la sur la religion, vous la rendrez vague, incertaine & flottante. La politique est fondée sur les besoins de la société; si vous la fondez sur la volonté d'un despote, elle n'aura plus de solidité. L'autorité souveraine est fondée sur la volonté des peuples; donnez-lui pour baze l'autorité Divine, & bientôt les Souverains en abuseront pour rendre leurs sujets malheureux & se plonger dans le crime. Les rangs, les distinc-

tions, les dignités doivent être fondés ſur les ſervices réels que les Citoyens rendent à leur patrie; fondez-les ſur le hazard de la naiſſance, ſur la faveur d'un Souverain, ſur la vénalité, & bientôt les plus inutiles des Citoyens ſeront les plus honorés & les mieux récompenſés. Il ne peut point y avoir de mœurs; il ne peut point y avoir de bonne éducation, par-tout où c'eſt l'argent & non le talent qui conduit aux grandes places; fondez l'éducation ſur tout ce qu'il vous plaira, ſi elle ne promet rien de ſûr, de grand; ſi elle ne donne point de récompenſes, vous la fondez ſur une baze étroite & peu ſolide. Tout le monde regarde la fauſſeté, la fourberie, le menſonge comme des choſes odieuſes & déteſtables; n'y auroit-il donc que ſur les objets les plus intéreſſans pour les hommes qu'il fût permis de les tromper ſans conſéquence?

Si nous entrons dans les détails de la vie humaine, tout nous prouvera qu'il n'eſt point de préjugé qui ne ſoit accompagné de conſéquences infinies. Nous voyons par-tout les préjugés des peuples s'oppoſer très-ſouvent au bien même que l'on veut leur faire. Ce ſont leurs préjugés qui empêchent la réformation des

abus & des mauvaises loix sous lesquels ils gémissent pendant une longue suite de siecles; ce sont les préjugés dans les sciences qui nuisent continuellement à leurs progrès; ce sont les préjugés qui donnent de la solidité aux usages les plus pervers, que chacun condamne en les suivant toujours; ce sont les préjugés qui arment les hommes contre toutes les innovations, qui leur font rejetter les plus utiles découvertes, qui les mettent en garde contre les vérités les plus claires & les mieux démontrées; ce sont les préjugés qui font que les mortels sont perpétuellement aux prises & occupés à s'arracher un bonheur dont ils ne jouiront jamais.

CHAPITRE III.

Le Peuple est-il susceptible d'instruction? Est-il dangereux de l'éclairer? Des maux qui résultent de l'ignorance des Peuples.

L'OPPOSITION que la vérité rencontre toujours dans l'esprit des mortels ne devroit-elle point rassurer

ceux qui s'exagerent le danger qui pourroit résulter de la leur annoncer ? A en croire quelques raiſonneurs ſuperficiels, il ſembleroit que des vérités découvertes à tout un peuple devroient renverſer ſur le champ toutes ſes idées & produire une révolution ſubite dans toutes les têtes. C'eſt connoître bien peu la marche de l'eſprit humain que d'en prendre cette opinion ; ce danger paroîtroit bien plus chimérique encore ſi l'on faiſoit attention à la lenteur incroyable avec laquelle les moindres vérités ſe répandent parmi les hommes. Les principes les plus évidens ſont ſouvent les plus contredits, ils ont à combattre l'ignorance, la crédulité, l'habitude, l'opiniâtreté, la vanité des hommes ; en un mot les intérêts des grands & la ſtupidité du peuple, qui ſont qu'ils s'attachent toujours à leurs anciens ſyſtêmes. L'erreur défend ſon terrein pied à pied : ce n'eſt qu'à force de combats & de perſévérance qu'on peut lui arracher la moindre de ſes conquêtes. Ne croyons point pour cela que la vérité ſoit inutile ; ſon germe une fois ſemé ſubſiſte, il fructifie avec le tems, & ſemblable à ces ſemences qui avant de lever demeurent longtems enfouies dans la terre, il attend les

circonſtances qui pourront le développer. C'eſt lorſque la vérité s'accorde avec les intérêts des hommes puiſſans qu'elle devient toute-puiſſante ; c'eſt lorſque des Souverains éclairés gouvernent les nations que la vérité produit les fruits que l'on eſt en droit d'en attendre. Enfin quand les nations ſont fatiguées des miſeres & des calamités ſans nombre que leurs erreurs ont fait naître, la néceſſité les force de recourir à la vérité, qui ſeule les met à couvert des malheurs que le menſonge & le préjugé leur avoient long-tems fait ſouffrir.

Le Phyſicien, le Géometre, le Méchanicien, le Médecin, le Chymiſte, à force de réflexions, d'expériences & de travaux, découvrent dans leurs cabinets ou dans leurs laboratoires des vérités utiles, mais ſouvent contredites & combattues dans leur nouveauté : cependant lorsque le tems a conſtaté leur utilité, leurs découvertes ſe transmettent juſqu'au peuple, & l'artiſan le plus groſſier finit par exécuter machinalement & ſans peine des opérations, qui dans l'origine ont été les réſultats des plus grands efforts de la ſcience & du génie. Pourquoi la ſcience du gouvernement ne ſe perfectionneroit-elle pas de même? Pourquoi les vrais

principes de la politique & de la morale ne pourroient-ils pas se simplifier au point d'être sentis par les hommes les plus ordinaires? (*)

Quand même la vérité feroit dans l'esprit des peuples un progrès assez rapide pour produire des factions, & même des révolutions: quand même les partisans de la vérité seroient assez nombreux pour joûter à forces égales contre les partisans de l'erreur, seroit-ce donc une raison pour rejetter la vérité? Le mensonge ne cause-t-il donc pas des troubles continuels? Les hommes ne se sont-ils

(*) Horace a dit:

interdum vulgus rectum videt.

Cependant tout homme qui écrit ne peut se proposer de faire connoître la raison qu'à ceux qui sont susceptibles de l'entendre: ainsi pour l'ordinaire les ouvrages utiles ne sont faits ni pour les grands ni pour les hommes de la lie du peuple; les uns & les autres ne lisent gueres; les grands d'ailleurs se croyent intéressés à la durée des abus & le bas peuple ne raisonne point. Ainsi tout écrivain doit avoir en vue la partie *mitoyenne* d'une nation, qui lit, qui se trouve intéressée au bon ordre, & qui est, pour ainsi dire, une moyenne proportionelle entre les grands & les petits. Les gens qui lisent & qui pensent dans une nation ne sont point les plus à craindre. Les révolutions se font par des fanatiques, des Grands ambitieux, par des Prêtres, par des soldats, & par une populace imbécille, qui ne lisent ni ne raisonnent.

pas égorgés de tout tems pour des impostures? Que de ſang inutilement répandu pour des folies! Si l'on ſe battoit pour la vérité, le ſang répandu pour elle produiroit au moins un accroiſſement de bonheur, au lieu que les combats ſi ſouvent livrés pour l'erreur n'ont jamais produit qu'un accroiſſement de miſeres.

C'eſt à l'erreur, ſur-tout quand elle eſt conſacrée par la religion, qu'il appartient de troubler le repos des nations; elle trouve dans les eſprits des peuples des matieres combuſtibles toujours prêtes à produire des embraſemens. La raiſon & la vérité ne cauſeront jamais de révolutions ſur la terre; toutes deux ſont les fruits de l'expérience, qui ne peut avoir lieu que dans le calme des paſſions; elles n'excitent point dans les cœurs ces emportemens fougueux qui ébranlent les Empires; la vérité ne ſe découvre qu'à des ames paiſibles; elle n'eſt adoptée que par des ames analogues; ſi peu à peu elle change les idées des hommes, c'eſt par des nuances inſenſibles; c'eſt par une pente douce & facile qu'elle les conduit à la raiſon; les révolutions qu'elle amene, toujours avantageuſes au genre humain, ne peuvent être fâcheuſes que pour ceux qui l'oppriment & l'égarent.

Le philoſophe à force de méditer découvre la vérité; elle n'eſt ſi difficile à découvrir que parce que tout conſpire à la voiler à nos yeux; perpétuellement adultérée par le menſonge, elle devient méconnoiſſable; c'eſt en la ſéparant de l'alliage de l'impoſture que le Sage la reconnoît; ſi ſa nudité paroît d'abord choquante à des hommes prévenus, leurs yeux s'accoutumeront peu à peu à contempler ſes charmes naturels, ſans doute bien plus touchans que tous les vains ornemens dont on la couvre & qui ne ſervent qu'à la défigurer. Avant d'être ornée, la vérité doit avoir des fondemens ſolides; elle doit reſſembler à ces monumens d'architecture dans lesquels l'ordre le plus ſtable ſert d'appui à tous les autres.

C'eſt au gouvernement & ſur-tout à l'éducation qu'il appartient de rendre commune & populaire la vérité que le Sage a tant de peine à découvrir; en vain l'auroit-il tirée du fond du puits, ſi l'autorité tyrannique la force d'y rentrer. L'expérience & l'habitude parviennent à faciliter à l'homme du peuple, à l'artiſan le plus groſſier, des opérations très-compliquées; ſommes-nous donc en droit de douter que l'habitude

& l'expérience ne lui facilitassent de même la connoissance si simple des devoirs de la morale & des préceptes de la raison desquels dépend évidemment son bonheur ? *J'ai vu*, dit Confucius, *des hommes peu propres aux sciences, je n'en ai point vu qui fussent incapables de vertus.*

L'erreur n'est une maladie innée du genre humain, la guérison de son esprit n'est devenue si difficile que parce que l'éducation lui fait succer avec le lait un venin dangereux, qui finit par s'identifier avec lui, & qui, développé par les circonstances, produit dans les sociétés les ravages les plus affreux. Par-tout les Empoisonneurs du genre humain sont chéris, honorés, récompensés ; leurs attentats sont protégés, leurs leçons & leurs instructions sont chérement payées ; l'autorité suprême, complice de leurs iniquités, force les peuples à recevoir de leurs mains la Coupe de l'imposture, & punit tous ceux qui refusent d'y boire. Par-tout les Médecins qui possedent le contrepoison de l'erreur, sont traités d'imposteurs, sont découragés, proscrits ou forcés de se taire. Si les gouvernemens donnoient à la vérité les mêmes secours qu'ils fournissent au mensonge,

l'on verroit bientôt les folies des hommes disparoître & faire place à la raison. C'est dans l'âge tendre que l'erreur s'empare de l'homme, c'est dans sa jeunesse qu'il se familiarise avec des opinions monstrueuses dont il est la dupe toute sa vie ; si l'éducation parvient à lui faire adopter les notions les plus fausses, les idées les plus extravagantes, les usages les plus nuisibles, les pratiques les plus gênantes, pourquoi l'éducation ne parviendroit-elle pas à lui faire adopter des vérités démontrées, des principes raisonnables, une conduite sensée, des vertus nécessaires à sa félicité ?

L'opinion, comme on a dit, *est la reine du monde*. Mais qu'est-ce que l'opinion? C'est la vérité ou la fausseté environnée de ténebres. Si le mensonge pris pour la vérité, si la vérité enveloppée d'obscurité, gouvernent le monde ; pourquoi la vérité simple ne prendroit-elle pas le même empire sur l'esprit des mortels ? Si l'on refusoit ce pouvoir à la vérité, il ne faudroit plus dire que l'homme est un Etre raisonnable par son essence, il faudroit dire qu'il est destiné à une éternelle déraison.

Si la religion est parvenue à dégrader l'homme, à le rendre l'ennemi de lui-

même & des autres, pourquoi la raison ne lui inspireroit-elle pas de l'élévation, de l'estime pour lui-même, le desir de mériter celle de ses concitoyens? Si la superstition fait éclorre en lui un zêle destructeur, un fanatisme dangereux, une ardeur fatale pour nuire, pourquoi une politique éclairée n'exciteroit-elle pas en lui la grandeur d'ame, la passion d'être utile, l'enthousiasme de la vertu? Si dans la Grece & dans Rome l'on est parvenu jadis à former des peuples de Héros; si les écoles d'Athènes se sont remplies de Sages, en se servant des mêmes mobiles pourquoi désespérer aujourd'hui de faire naître au sein des nations des citoyens actifs, éclairés, magnanimes & vertueux? Est-il donc plus aisé de faire un fanatique, un martyr, un pénitent, un dévot, un courtisan abject que de former un enthousiaste du bien public, un soldat courageux, un homme utile à lui-même & précieux aux autres? Est-il donc plus facile de briser que d'élever l'ame? La race humaine seroit-elle donc entiérement dégénérée?

Ne lui faisons point l'injure de le penser; les mêmes ressorts auront toujours le même pouvoir sur les volontés humaines. Si nos institutions politiques veil-

lent encore des Citoyens, des Héros & des Sages, nous en verrons, sans doute ; si nous ne trouvons par-tout que des superstitieux pusillanimes, des guides ignorans, des enthousiastes dangereux, des Ministres incapables, des Grands sans mérite, des esclaves rampans, c'est parce que la religion, le gouvernement, l'éducation & les opinions ridicules dont les nations sont infectées, conspirent à ne former que des Etres abjects ou nuisibles à la patrie. (*) Pourquoi dans cette Espagne, si favorisée par la nature, ne vois-je par-tout que des dévots plongés dans la misere, indifférens sur la

(*) Ceux qui doutent de la possibilité de guérir les peuples de leurs préjugés, n'ont qu'à jetter les yeux sur les Anglois, les Hollandois, les Suisses, &c. qui se sont très-promptement guéris d'une partie des opinions de l'Eglise Romaine, qu'ils avoient longtems respectées, & des préjugés politiques qui les tenoient asservis au Despotisme. On nous dira que c'est par des troubles & des révolutions que ces peuples sont parvenus à se détromper. On répondra que c'est l'esprit tyrannique & persécuteur des Princes, le fanatisme des Prêtres, l'ambition des Grands qui ont causé ces troubles, qui eussent été moins grands si les peuples eussent été plus instruits, & leurs guides plus raisonnables. Enfin on répondra que ces peuples, après tout, y ont visiblement gagné, & que des troubles passagers sont plus avantageux qu'une langueur éternelle sous une tyrannie continuée.

patrie, dépourvus d'industrie, étrangers à toute science? C'est que dans ce pays la superstition & le despotisme sont parvenus à dénaturer l'homme, à briser les ressorts de son ame, à engourdir les peuples; il n'existe point de patrie pour eux; l'activité & l'industrie leur seroient inutiles; la science seroit punie; l'oisiveté, l'ignorance & des connoissances futiles y sont uniquement honorées, encouragées, récompensées; le génie y est étouffé à moins qu'il ne se porte sur des objets méprisables; la nation ne veut que des superstitieux & des Prêtres; elle ne considere que les guides qui l'aveuglent, elle regarde comme un ennemi tout homme qui voudroit l'éclairer; elle fait bien plus de cas du fainéant qui prie que du soldat qui la défend; il n'est donc point surprenant si elle ne renferme ni Citoyens, ni Soldats, ni Sages, ni talens. D'où viennent dans le midi de l'Europe ces mœurs si dissolues, ces fréquens adulteres, ces assassinats sans nombre? C'est que dans ces pays l'orthodoxie est la seule vertu; la religion y expie tous les crimes; des pratiques religieuses & la croyance de quelques dogmes absurdes tiennent lieu de la morale, & les écoles de la jeunesse ne retentis-

ſent que des diſputes vaines & des ſubtilités puériles de quelques Théologiens, qui employent leur génie à des objets totalement étrangers au bien-être des peuples.

Dans tous les pays du monde les Prêtres furent de tout tems en poſſeſſion d'enſeigner la jeuneſſe; ce ſont eux qui commencent dans l'âge de l'inexpérience par mettre le bandeau ſur les yeux des mortels; on diroit que par-tout l'éducation n'eſt deſtinée qu'à former des eſclaves au Sacerdoce: dans les nations mêmes qui ſe vantent d'être les plus dégagées de préjugés, des Prêtres ſont les ſeuls inſtituteurs de la jeuneſſe; on les voit bien plus occupés du ſoin de faire des ſuperſtitieux, dévoués, à leurs intérêts, que de former des citoyens à l'Etat. (*) Cette conduite fondée ſur

(*) Les Souverains Pontifes des Chrétiens prétendent avoir excluſivement le droit de permettre la fondation des Univerſités. Dans les Etats de la Communion Romaine ce ſont des Eccléſiaſtiques qui enſeignent les Belles-Lettres & les Sciences les plus étrangeres à la religion. Cet abus ſubſiſte même en Angleterre; dans les Univerſités d'Oxford & de Cambridge ce ne ſont que des Eccléſiaſtiques qui enſeignent. En Allemagne les Univerſités Proteſtantes laiſſent à des Théologiens le ſoin d'enſeigner la Théologie, mais dans les Uni-

les avantages chimériques que l'on attend de la religion, est sans doute nuisible à la politique. En conséquence de ce préjugé la jeunesse est exclusivement confiée à des guides dont le principe invariable fut & sera toujours d'éterniser les erreurs du genre humain, de le rendre aveugle, soumis, pusillanime; de le détourner des voies qui le conduiroient à la vraie science, de le prémunir contre la raison & la vérité. Ne soyons donc point étonnés si par-tout nous ne voyons que des superstitieux, remplis de préventions funestes, dépourvus de lumieres, étrangers à la morale, inutiles ou nuisibles à la société, toujours prêts à la troubler dès qu'on leur dit que le ciel le demande.

Un Etat a besoin de Citoyens laborieux, industrieux, vertueux. Une nation ne peut être florissante & puissante si son chef éclairé ne réunit les volontés & les forces d'un peuple libre & magnanime, instruit de ses vrais intérêts, de ses droits, de ses devoirs; attaché à

versités Catholiques ce sont des Prêtres & des Moines qui seuls ont le droit d'instruire la jeunesse dans toutes les Sciences. Nous voyons les mêmes abus chez les Indiens & les Mahométans. En un mot par-tout les hommes ne semblent avoir été créés que pour les Prêtres.

ſon gouvernement & à ſes loix ; en état de ſentir ſon bonheur, & toujours prêt à le défendre avec courage contre tous ceux qui tenteroient de le lui ravir. Un Souverain à la tête d'une nation animée de cet eſprit envieroit-il la puiſſance précaire de ces Sultans diviniſés à qui la religion ne forme que des eſclaves, ſans énergie, ſans activité, ſans mœurs ; toujours prêts à regimber contre le joug qui les opprime ; toujours indifférens ſur la patrie qui n'eſt pour eux qu'une priſon ; toujours ennemis des loix qui les mettent à la gêne ; toujours diſpoſés à troubler l'Etat & à changer de maîtres ?

Aſſez longtems les hommes ont été élevés pour les Dieux, les Prêtres & les Tyrans ; le tems ne viendra-t-il donc plus de les élever pour la patrie & pour eux-mêmes ? Les peuples s'obſtineront-ils toujours à eſpérer de ces religions, qui jamais ne leur firent que du mal, un bien-être que la raiſon leur procurera dès qu'ils voudront la conſulter ? Des Souverains, ennemis nés de leurs ſujets, ſeront-ils donc toujours forcés de faire deſcendre du ciel les faux titres de leur pouvoir, tandis que l'équité, la bienfaiſance, la vertu ſuffiroient pour les

faire régner ſur tous les cœurs, & pour rendre à jamais leur trône inébranlable? La vérité, la ſcience, les talens seront-ils donc les victimes éternelles de la haine ſacerdotale, d'une politique imprudente, de l'ignorance opiniâtre, de la barbarie des nations? Faudra-t-il toujours recourir à la ruſe, à la fourberie, à la violence pour contenir les peuples & ſe ſervir des récompenſes chimériques ou des vaines terreurs d'une autre vie pour mettre un frein à des paſſions que tout allume ici-bas? Croira-t-on toujours que le bitume de la ſuperſtition ſoit bien propre à les éteindre?

Le gouvernement tient dans ſes mains les volontés de ſes ſujets; les nations le rendent dépoſitaire de leur félicité, il eſt maître des mobiles qui peuvent faire agir les hommes, il dépend de lui ſeul de les rendre vertueux ou vicieux. Que le Souverain qui voudra ſincérement le bien-être de ſon peuple, s'empare donc de l'éducation; qu'il l'ôte à ces mercenaires qui vivent de l'impoſture. Si les préjugés des nations s'oppoſent à ſes projets, qu'il permette au moins à la raiſon de les combattre, & peu à peu l'erreur en perdant du terrein fera place à la vérité. Qu'il confie les premiers ans

de ses sujets à des hommes éclairés & honnêtes qui soient considérés. Que la morale, la philosophie, l'expérience, les sciences utiles & véritables succedent à cette théologie, à ces dogmes obscurs, à ces mysteres ténébreux, à ces fables risibles, à ces devoirs frivoles qui ne servent qu'à troubler l'entendement du citoyen, à confondre ses idées, à le rendre méchant. Que l'antique sagesse, tirée de l'abjection & du mépris où depuis tant de siecles elle est forcée de languir, soit admise dans la Cour des Rois; qu'elle soit estimée, écoutée, récompensée; qu'elle puisse au moins se faire entendre. Que les honneurs & les récompenses si longtems décernés à l'inutilité, à l'incapacité, à la rebellion, soient enfin accordés au mérite, aux lumieres, à la vertu; bientôt on verra naître une nouvelle race d'hommes qui serviront la patrie, qui auront de la science, de l'activité, de l'industrie; qui connoîtront leurs devoirs, qui seront animés par les mobiles réels de la gloire, & de la considération publique; enfin qui détachés des préjugés n'en seront que plus capables de vaquer au bien-être de l'Etat, aux intérêts de la morale.

On ne peut trop aveugler un peuple

qu'on veut rendre malheureux; on ne peut trop éclairer celui dont on veut faire le bonheur. Un Tyran ne voit rien au delà de ses passions actuelles ou de ses fantaisies passageres; il ne doit récompenser que les complices dont il a besoin pour les satisfaire; il doit se liguer avec eux pour aveugler un peuple que la vérité ne feroit que révolter contre son joug. Il lui faut des Prêtres qui trompent & qui séduisent, des Soldats qui répandent la terreur, des Visirs impitoyables, des Flatteurs ennemis de toute vertu, des Ignorans présomptueux qui décrient la vraie science, des lâches sans énergie, des Courtisans & des sujets à qui la soumission tienne lieu de mérite & de talens. (*)

Ces réflexions suffisent pour nous mettre à portée de juger des maximes de

(*) *Plerique rerum potentes perversè consulunt, & eò se munitiores putant quò illi, quibus imperitant, nequiores fuere. At contrà id eniti decet, cum ipse bonus atque strenuus sis, uti quam optimis imperites.* SALLUST. S. Augustin s'exprime de même: *Reges*, dit-il, *non curant quam bonis sed quam subditis regnent; provinçia Regibus non tanquam rectoribus* MORUM, *sed tanquam rerum Dominatoribus & deliciarum suarum provisoribus serviunt; eosque non sinceriter honorant, sed nequiter ac serviliter timent.* V. DE CIVITATE DEI LIB. II. CAP. 20.

ces vains spéculateurs qui prétendent que les hommes ont besoin d'être trompés, que leur bien-être dépend de leurs erreurs, que la vérité leur seroit dangereuse. C'est la faute des Tyrans & des Imposteurs, si la vérité rencontre si souvent dans les peuples des esprits fatigués de l'oppression & disposés à secouer le joug. Si les Princes écoutoient eux-mêmes sa voix, ils n'auroient point à craindre qu'elle fût entendue de leurs sujets ; l'ignorance où trop souvent ils sont eux-mêmes de leurs véritables intérêts, leur fait trouver la vérité redoutable ; leur propre incapacité les force d'empêcher qu'elle ne désabuse leurs sujets des erreurs fatales sans lesquelles ils ne consentiroient point à souffrir patiemment les maux dont ils sont accablés. Si des nations entieres sont aveugles, corrompues, déraisonnables, ce n'est qu'à la perversité de leurs gouvernemens & de leurs institutions que ces malheurs sont dûs. Si l'on considere avec attention la funeste chaîne des erreurs & des vices qui affligent l'humanité, on verra qu'elle part de l'Autel & du Trône. Rien de plus étonnant que les systêmes ingénieux que l'on a de tout tems imaginés pour tromper les hommes & pour

leur persuader qu'ils n'étoient points faits pour être heureux en ce monde; que d'artifices pour les forcer de plier sous la plus affreuse oppression, & pour les mettre en garde contre la raison & la vérité ! La religion & une fausse politique éternisent ainsi les maux des nations; elles sont parvenues à étouffer en elles jusqu'au desir d'y remédier : par leurs soins vigilans la vérité ne parle qu'à la dérobée, elle ne se montre qu'en secret à un petit nombre de disciples choisis, les peuples ne la connoissent jamais; & lorsqu'ils veulent mettre fin aux miseres dont ils sont impatientés, ils ne sont jamais guidés que par l'ambition & l'imposture, qui savent profiter de leur stupidité. (*)

En effet dans toutes les réformes religieuses & politiques nous voyons les peuples, faute d'instruction, de lumieres & de raison, combattre comme des bêtes féroces, s'acharner à leur propre ruine, & devenir les dupes & les instrumens de quelques fanatiques, de quel-

(*) *Fallitur quisquis ullum facinus in rebus humanis publicum putat. Persuadentium vires sunt quidquid civitas facit; & quodcumque facit populus, secundùm id quod exasperatur, irascitur.* V. QUINTILIAN. ORAT. XI.

ques séditieux, de quelques fourbes, qui profitent de leur ignorance pour troubler l'Etat & pour s'en rendre maîtres. Un peuple ignorant, dès qu'il est mécontent, est toujours prêt à suivre l'étendart de la révolte sous la conduite des charlatans politiques & spirituels qui lui promettent de mettre fin à ses peines. Une nation malheureuse croit trouver des consolateurs dans tous les factieux qui la séduisent; elle se jette donc dans leurs bras, & ne fait pour l'ordinaire que changer un Tyran contre des Tyrans plus cruels encore.

Voilà pourquoi les révolutions, loin de rendre les peuples plus heureux, ne font communément que redoubler leurs miseres; on réforme avec fureur; la démence & la brutalité président aux changemens; on n'a ni plan ni prévoyance, & l'on s'expose à de nouveaux orages au lieu de gagner le port que l'on avoit espéré. Si les peuples étoient éclairés, ils connoîtroient leurs intérêts; ils supporteroient avec patience les maux attachés à toute administration; ils y porteroient les remedes les plus doux; ils sentiroient le prix de la tranquillité; ainsi que leurs Souverains ils ne seroient pas continuellement exposés à devenir

les bourreaux ou les victimes des mauvais Citoyens, qui sçavent tirer parti des calamités publiques pour contenter leurs passions particulieres. Un peuple instruit & bien gouverné est paisible & soumis pour son propre intérêt; un peuple stupide & malheureux n'a rien à perdre; il se livre tête baissée à quiconque veut le tromper en lui faisant entendre qu'il y a pour lui quelque chose à gagner.

Que l'on juge après cela des principes de cette fausse politique qui veut que l'on tienne les peuples dans l'ignorance, & que jamais on ne leur montre la vérité. A en croire quelques spéculateurs superficiels *le monde veut être trompé*; il lui est plus avantageux de croupir dans les erreurs d'où découlent toutes ses miseres, que de connoître les moyens qui les feroient cesser. Dire qu'il est des vérités que l'on doit taire, c'est prétendre qu'il est des maladies & des plaies auxquelles il est à propos de ne point appliquer les remedes infaillibles & connus.

Ne pourroit-on pas demander aux partisans de ces maximes insensées s'ils prétendent que l'état sauvage est préférable à l'état policé? Croyent-ils que l'homme

me soit condamné à une misere & à une stupidité éternelles? En un mot doit-on réduire le peuple, c'est-à-dire la partie, la plus nombreuse du genre humain, à la condition des bêtes? Quelle insulte plus cruelle pour l'espece humaine que de croire que la raison ne soit réservée que pour quelques individus, & que tout le reste n'est point fait pour la connoître? Mais enfin jusqu'où doit donc aller cette stupidité politique que l'on juge si avantageuse au bien-être des peuples? Quels sont les objets sur lesquels il convient de tenir leurs yeux éternellement fermés? Si l'on propose à un Tyran, à un Ministre, à un Courtisan, cette question à résoudre; ils nous diront, sans doute, qu'il ne faut jamais que le peuple s'éclaire sur l'administration politique, & quoique le gouvernement soit destiné à rendre les sujets heureux, on prétendra que ceux-ci n'ont jamais le droit de se mêler de la chose qui les intéresse le plus. Que l'on propose le même problême au Prêtre, il répondra que c'est sur la religion qu'il seroit dangereux que le peuple fût à portée de raisonner. Demandez au Jurisconsulte, au Magistrat, s'il est permis au Citoyen d'examiner les loix; aussitôt

ils vous dironti que les loix sont sacrées, qu'il n'appartient pas au vulgaire d'en raisonner, que les institutions & les usages les plus nuisibles doivent être maintenus & respectés, que le Citoyen n'est pas fait pour critiquer ou pour entendre les régles & les formes qui décident de son sort ; il fera de la jurisprudence un mystere impénétrable qu'il faut adorer en silence. (*)

Enfin chacun prétendra que c'est sur l'abus qu'il lui importe de voiler que l'on doit se garder de raisonner ou de jamais ouvrir les yeux du peuple. Si l'on s'en tient à leur décision, la partie la plus nombreuse du genre humain ne sera faite que pour servir de marchepied à quelques imposteurs puissans qui s'arrogent le droit de l'outrager, de le piller, de disposer de sa personne & de ses biens, & qui ne pourroient y parvenir sans les ténebres de son esprit. Si la nature n'a fait des nations entiéres que

(*) Les Magistrats dans la plûpart des Etats prennent le titre d'*interprêtes des Loix* ; mais les Loix doivent être claires, le Magistrat est fait pour les appliquer, elles sont vicieuses dès qu'elles ne sont point à la portée de ceux qui doivent leur obéir. Un Juge qui a le droit d'interpréter la Loi ne tardera pas à la faire parler conformément à ses propres vues.

pour être les jouets des passions des Princes, des Prêtres, des Magistrats & des Grands, l'on ne peut nier qu'il ne soit très-utile à ceux-ci de les tenir dans l'ignorance la plus crasse & dans l'abrutissement le plus profond ; mais si l'homme a reçu de la nature le droit de travailler à sa conservation, si les nations ont le droit de se rendre heureuses, tout mortel a droit à la vérité ; tout mortel a besoin de lumieres, la raison lui est nécessaire, & celui qui éclaire ses semblables est un bon citoyen. (*)

Plaignons l'homme de ses égaremens ; tâchons de le détromper, ne l'insultons jamais ; il est fait pour la vérité, il l'aime, il l'embrasse toutes les fois que ses craintes ne l'empêchent point de l'envisager d'un œil tranquile, ou toutes les fois que des intérêts mal entendus ne l'en

(*) Chacun plaide en ce monde pour l'erreur ou le préjugé qui lui sont favorables, comme chaque homme corrompu plaide en faveur du vice qui lui plaît. Cependant l'intérêt de la societé est une Loi générale qui proscrit tout préjugé ainsi que tout vice, quelque favorables ou agréables qu'ils puissent être à quelques individus. C'est l'intérêt général qu'il faut consulter, & d'après cet intérêt l'on trouvera qu'il n'y a point de préjugé ni de vice qui ne nuisent à la société, dont l'avantage doit être la Loi suprême.

rendent point ennemi. L'homme est grand dans toutes les choses qu'il s'est permis d'examiner, il n'est resté petit que dans celles qu'il n'a point osé voir de ses propres yeux. L'homme a mesuré les cieux; il a découvert les loix du mouvement; il a traversé les mers; il a pénétré dans les entrailles de la terre; il a soumis les élémens à ses besoins & à ses plaisirs; il a perfectionné son sort toutes les fois qu'il a pensé librement; il est resté dans les ténebres de l'enfance sur tous les objets qu'il s'est fait un scrupule d'examiner par lui-même, ou qu'il n'a vus qu'en tremblant.

Le préjugé engourdit l'ame, la crainte est le premier pas vers l'esclavage; les hommes ne languissent dans la misere que parce qu'ils manquent de courage, ou parce que leur inexpérience leur fait redouter des malheurs chimériques, qu'ils se figurent plus grands que les maux réels qu'ils éprouvent. Le genre humain ne tremble sous les phantômes de la superstition que parce que ses Peres, ignorans, séduits par les prestiges des apôtres de l'imposture, lui ont transmis leurs frayeurs & leurs préjugés; les nations ne gémissent sous le joug des Despotes les plus cruels & de leurs Loix ar-

bitraires que parce qu'elles craignent encore plus les remedes que les maux habituels qui les accablent. Si les mortels rassurés de leurs vaines allarmes eussent employé à perfectionner la politique, à rectifier leurs institutions, à corriger leurs loix, à se faire de vrais systêmes sur le gouvernement & la morale, la moitié des efforts de génie que leur ont couté leurs rêveries théologiques ; s'ils eussent appliqué à leurs besoins réels la moitié des dépenses qu'ont occasionnées leurs cultes, leurs cérémonies, leurs guerres, le faste de leurs Sultans, les sociétés humaines jouiroient de toute la félicité dont elles sont susceptibles en ce monde ; mais l'homme n'est qu'un enfant toutes les fois qu'il s'agit de ses Dieux & de ses Rois ; il n'a jamais le courage d'examiner leurs titres ; il croupit dans la fange de la servitude & de la superstition, parce que ses Peres ont été des esclaves superstitieux.

Pour peu que l'on médite on est tout surpris de voir que les choses que l'homme doit regarder comme les plus intéressantes sont précisément celles qu'il a le moins examinées : l'importance des objets lui en impose, la difficulté le rebute, l'habitude lui donne un attache-

ment ſtupide pour des principes, des inſtitutions, des uſages entiérement oppoſés à ſes intérêts les plus chers. C'eſt ainſi que l'opinion devient *une maladie ſacrée*, à laquelle on ſe perſuade que l'on ne peut ſans crime & ſans danger apporter du remede. Accoutumés à croire que leurs maux ſont des effets de la volonté du Ciel, à contempler leurs Souverains comme les images des Dieux, à ſe regarder eux-mêmes comme des malheureux indignes des bienfaits de la Divinité & les objets de ſa colere, à n'enviſager la terre que comme une demeure périſſable d'où la félicité ſera toujours bannie, les hommes ſe croiroient des impies, des ſacrileges, des rebelles s'ils ſongeoient à ſe ſouſtraire aux rigueurs de leur ſort. C'eſt ainſi que la religion donne une durée éternelle aux erreurs des humains & leur ôte juſqu'à la penſée de chercher du ſoulagement à leurs peines. Par une ſuite de ces opinions ſacrées les hommes réſiſtent à la raiſon, au bon ſens, aux penchans de leur nature pour ſe ſoumettre aveuglément aux opinions de leurs Prêtres. En conſéquence de ces mêmes préjugés, des nations entieres oublient leur dignité, leurs forces & leurs droits pour ſe prê-

ter aux fantaisies extravagantes des conquérans qui les dévorent & les conduisent à la boucherie. C'est par un effet des mêmes préventions que la partie la plus considérable des sociétés est continuellement sacrifiée au luxe, à l'avarice, aux intérêts d'un petit nombre de Courtisans affamés qui ne sont grands que par la bassesse des malheureux qu'ils oppriment, tandis que ceux-ci, dégradés à leurs propres yeux, admirent & réverent des hommes dont les titres & le pouvoir ne sont fondés que sur des préjugés déshonorans pour ceux qui les ont.

La vérité éleve l'ame; elle fait sentir à l'homme sa dignité; il ne peut être actif & courageux s'il ne s'estime lui-même, & s'il n'est jaloux de l'estime de ses semblables; pour consentir à travailler il faut qu'il soit assuré de jouir du fruit de son travail; pour qu'il aime son Pays, son gouvernement & ses loix, il faut qu'il en retire des avantages réels; pour qu'il ait des vertus il faut que la raison lui prouve le besoin qu'il a de ses associés pour son propre bonheur.

Ainsi sans la vérité l'homme ne sera jamais qu'un esclave sans cœur, découragé par l'oppression, inutile à lui-mê-

me & à son pays, & prêt à recevoir tous les vices & les préjugés que voudront lui inspirer ceux dont il est forcé de dépendre. Des hommes de cette trempe ne peuvent être ni des citoyens généreux, ni des sujets fideles, ni des défenseurs intrépides de la patrie, ni des membres dont l'industrie, les talens & les vertus rendront une société puissante & considérée.

CHAPITRE IV.

La vérité n'est pas moins nécessaire aux Souverains qu'aux sujets. De la corruption & des vices qui résultent des préjugés des Souverains.

CE qui vient d'être dit prouve assez la fausseté des maximes de ceux qui prétendent que la vérité peut être dangereuse pour les peuples. Pour peu que les Souverains voulussent y réfléchir, ils sentiroient eux-mêmes que cette vérité qu'ils redoutent, que la flatterie leur cache toujours, dont leurs passions les rendent si souvent les ennemis & les persécuteurs, est pourtant le fondement le

plus solide de leur gloire, de leur grandeur, de leur puissance, de leur sûreté. Les égaremens des Princes auxquels leurs sujets sont si fréquemment sacrifiés, ne viennent que des mensonges dont on empoisonne leur enfance, des passions que l'on seme dans leurs cœurs, des vices que la bassesse & la flatterie font éclore & nourrissent en eux : élevés dans l'ignorance & la corruption, ils font le mal parce qu'ils se croyent intéressés à le faire ; ils tyrannisent, parce qu'ils n'ont de leur bonheur, de leurs droits, de leur pouvoir que les idées trompeuses qu'une éducation criminelle s'est efforcée de leur inspirer. Ils ne veulent des sujets abrutis que parce que trop souvent incapables de gouverner ils ne sçavent qu'opprimer. Ils ne sont superstitieux que parce qu'ils n'ont point assez de force pour être vertueux.

C'est donc sur-tout aux conducteurs des peuples que la vérité est nécessaire. Les erreurs d'un particulier, nuisibles pour lui-même & pour ceux qui l'entourent, n'ont que des effets bornés, celles d'un Souverain influent sur des nations entieres & détruisent leur bien-être pour des siecles entiers. C'est aux idées fausses que les Princes ont de la

gloire que sont dues ces guerres continuelles qui tarissent le sang & les trésors des Etats : c'est aux idées fausses qu'ils se font de leurs droits que sont dues ces vexations & ces injustices multipliées sous lesquelles leurs sujets sont forcés de gémir : c'est aux idées fausses qu'ils se font du bonheur que sont dûs ces monumens fastueux, ces plaisirs dispendieux, ces profusions inutiles, dans lesquels les Souverains font si souvent consister toute leur grandeur : enfin c'est aux idées fausses qu'ils ont de la puissance qu'est dû ce desir effréné du pouvoir arbitraire qui tôt ou tard se tourne contre l'insensé qui l'exerce, & qui ne manque pas de conduire l'Etat & le Souverain, lui-même à la décadence & à la ruine.

Il n'y a que la vérité qui puisse désabuser les Rois de ces vaines idées. Elle leur apprendra qu'ils sont des hommes & non des Dieux ; que leur pouvoir n'est point émané du Ciel, mais emprunté des nations, qui les ont choisis pour veiller à leurs intérêts : que la législation n'est point faite pour être l'expression des caprices d'un seul ou de l'avidité d'une Cour, mais des volontés générales de la nation qui s'y soumet

pour son bien; que l'autorité est établie pour assurer le bien-être de tous & ne peut sans crime être tournée contre eux; que les récompenses de l'Etat ne sont point destinées à l'inutilité titrée, à la naissance orgueilleuse, au vice intriguant, à la bassesse rampante, à l'incapacité favorisée; que ces récompenses sont faites pour encourager & payer le mérite personnel, les services réels, les talens véritables, les vertus dont la patrie recueille les heureux fruits. En un mot tout Souverain qui voudra consulter la raison apprendra qu'il ne peut avoir de vraie puissance, de titres assurés, de droits incontestables, s'il ne les fonde sur les volontés de ses sujets, réunis pour concourir au bien public avec lui; qu'il ne peut en être sincérement aimé, s'il ne mérite leur amour; qu'il ne peut obtenir de la gloire, s'il ne fait des choses utiles & grandes; qu'il ne peut échapper à l'ennui qu'en s'occupant de ses devoirs. La vérité lui montrera par des exemples sans nombre que ce despotisme effréné, que cette puissance sans limites, à laquelle tous les Princes desirent de parvenir, que la flatterie leur adjuge, que la religion sanctifie & décerne au nom des Dieux, que l'inertie des peuples leur

laisse souvent exercer, est un glaive à deux tranchans, toujours prêt à blesser l'imprudent qui le manie.

Ne regardons point comme impossible le projet de concilier les intérêts de la vérité avec ceux des Souverains & des peuples qu'ils gouvernent. Que l'on ne traite point de chimérique l'espoir de voir des circonstances favorables dans lesquelles la Politique éclairée par la raison sentira l'importance d'anéantir les préjugés, qui par-tout s'opposent à la félicité publique. Quoi! les maîtres de la terre ne verront-ils jamais que leurs intérêts véritables ne peuvent être séparés de ceux de leurs nations sans lesquelles ils ne seroient rien? Ne se convaincront-ils point que leur bien-être propre, que leur pouvoir réel, que la solidité de leur trône, dépendent des efforts sinceres d'un peuple magnanime, que son propre bonheur intéresse à seconder leurs vues? Préféreront-ils toujours le foible avantage de commander à des esclaves ignorans & mécontens, au plaisir de commander à des citoyens fideles, attachés, industrieux, vertueux? Ne se lasseront-ils jamais de voir leurs Etats dévastés par les fureurs religieuses, dévorés par des Prêtres inutiles, déchirés par

leurs querelles; ſoulevés par les paſſions des Grands ambitieux, pillés par des ſangſues publiques, réduits au déſespoir pour enrichir des Courtiſans perfides ou pour charmer l'oiſiveté d'une Cour?

Pour peu que l'on ouvre les yeux on ſentira que c'eſt à l'ambition des Princes & aux diviſions inſenſées des Prêtres, que ſont dûs ces triſtes préjugés qui rendent quelquefois des nations ennemies pendant une longue ſuite de ſiecles. Des peuples déteſtent ou mépriſent d'autres peuples, & ſont toujours diſpoſés à les combattre & à les détruire, ſoit parce que les intérêts futiles de leurs Souverains ou les intrigues de leurs Miniſtres mettent la diſcorde entre des nations, toujours intéreſſées à la paix; ſoit parce que des Prêtres leur inſpirent de l'averſion pour tous ceux qui ne penſent point comme eux ſur des matieres totalement inintelligibles. (*)

Faut-il donc avoir toujours devant les yeux l'affreuſe perſpective des nations ſans ceſſe gémiſſantes des playes cruelles qu'elles ſe font ſans cauſe? Faut-il ne re-

(*) Il eſt évident que ce ſont uniquement les intérêts des Princes & des Prêtres qui font naître ces averſions nationales qui mettent à chaque inſtant tout l'univers en feu.

garder ce globe & tous les peuples qui l'habitent que comme les jouets éternels de quelques méchans, intéressés à les aveugler pour les agacer les uns contre les autres? Faut-il ne voir la terre entiere que comme une sombre prison destinée à renfermer des captifs, gardés par des geoliers inquiets, souvent plus misérables qu'eux? Les Rois ne renonceront-ils jamais à ce pouvoir destructeur qui répand par-tout la désolation, le découragement, l'inquiétude, & qui leur fait des ennemis cachés de chacun de leurs sujets? Ne liront-ils point dans cette Asie, malgré les bienfaits de la nature, dépeuplée, changée en solitude par le Despotisme & la guerre, le sort futur de leurs Empires qu'ils détruisent par les mêmes folies? Enfin ne reconnoîtront-ils jamais les ouvrages de la tyrannie politique, de la frénésie religieuse, de la férocité des peuples impatientés d'un joug cruel, dans ces révolutions terribles, dans ces trônes renversés, dans ces Despotes égorgés que l'histoire leur montre à chaque page? *O Solon, Solon!* s'écrie Crœsus prêt à périr. Solon avoit osé lui montrer la vérité.

Ce sont les délires des mauvais Rois qui causent les délires, les vices & les

malheurs des peuples ; c'eſt du trône que découlent toutes les folies des nations ; c'eſt donc cette ſource qu'il eſt important de tarir ; c'eſt aux Souverains que la vérité doit ſur-tout ſe faire entendre. Si la puiſſance ſuprême, par une fatalité conſtante, n'eſt que trop communément livrée à des mains peu capables ou indignes de l'exercer, il eſt pourtant quelquefois des momens favorables où le ſort permet aux nations de reſpirer. Le deſtin a placé des Titus, des Trajans, des Antonins ſur le trône de ces mêmes Céſars, qui ſi ſouvent ont fait gémir la nature humaine de leurs honteux excès. Pourquoi douterions-nous de voir encore la ſageſſe couronnée? Pourquoi renoncerions-nous à l'eſpérance de trouver des cœurs droits revêtus du pouvoir écouter la vérité, deſſiller les yeux des peuples & bannir ces vains préjugés qui depuis tant de ſiecles ont infecté les nations? La vérité, armée de la puiſſance ſouveraine, a des forces invincibles ; il n'eſt point d'erreur qui puiſſe réſiſter aux coups d'un Monarque équitable, magnanime, bienfaiſant, dont les ſoins ont acquis des droits ſur tous les cœurs. Malgré le preſtige de l'opinion, la ſuperſtition elle-même ſera for-

cée de plier devant un Prince que ses vertus réelles rendront cher à ses peuples.

Si le mensonge, aidé de la puissance souveraine, a inondé tant de pays, quels fruits ne pourroit-on pas se promettre de la vérité appuyée des mêmes secours ! Cependant les chefs des nations se proposeroient en vain d'anéantir tout d'un coup les préjugés de leurs sujets ; pour opérer la guérison de leur esprit ils doivent donc commencer par s'attirer leur confiance, & pour la mériter il faut qu'ils leur montrent des talens, des vertus. Pourquoi un Prince qui veut affaiblir l'empire de l'opinion n'useroit-il pas contre elle du même stratagême que les tyrans ont souvent employé contre des sujets qu'ils vouloient asservir? *divide & impera*; qu'il laisse aux partisans du mensonge le soin de se diviser ; que les ministres de l'Erreur se combattent & se détruisent ; qu'ils se couvrent de ridicule aux yeux des nations ; qu'ils disputent entre eux ; qu'ils se décrient ; que leurs hypothèses fragiles s'entrechoquent librement ; leurs querelles ne peuvent avoir des conséquences pour l'Etat, elles ne dégénerent en des combats sanglans que lorsque l'autorité se mêle de leurs futi-
les

les débats ; jamais ils ne deviennent sérieux que par le poids que leur donne l'autorité souveraine. Les armes de l'imposture & de l'opinion seroient bientôt émoussées si la raison, la vérité, la philosophie avoient le droit de dévoiler leurs complots, de faire sentir l'indignation & le mépris que méritent des disputes qui ne sont jamais que des folies diversifiées. Malgré les égaremens des hommes la raison a toujours des droits sur leur esprit, leurs importantes rêveries sont forcées de céder aux traits de la satire ; le fanatisme lui-même ne peut résister au ridicule. Que les Apôtres du mensonge perdent au moins le droit exclusif de parler aux nations ; qu'il soit permis à la raison de les instruire à son tour ; si elle ne peut totalement dissiper leurs chimeres, elle affoiblira du moins leurs funestes influences. Que l'autorité souveraine, occupée d'objets plus réels, plus dignes de son attention, se tienne neutre, & bientôt les impostures sacrées, les sectes, renversées les unes par les autres & attaquées par le bon sens, disparoîtront ou du moins rentreront dans la poussiere des écoles d'où jamais elles n'auroient dû sortir. La tolérance universelle, la liberté d'écrire & de penser

sont les remedes infaillibles qu'un Souverain éclairé peut apporter aux préjugés de ses peuples.

On nous demandera, sans doute, ce que le Prince peut substituer à la religion ; je réponds qu'aux chimeres il pourra substituer des réalités. La vraie morale enseignée de bonne heure par une éducation sensée ; la vertu rendue habituelle, fortifiée par l'exemple, consacrée par les loix, encouragée par les récompenses ; le vice, l'incapacité, la fraude, l'injustice, punis, découragés, méprisés, suffiront pour former des citoyens honnêtes & vertueux, des sujets convenables à un gouvernement qui se propose la vraie grandeur, la vraie sûreté, la véritable félicité de sa nation. Les bonnes mœurs & le bien-être d'une société ne peuvent être les fruits que de l'heureux accord de la politique & de la raison. Un gouvernement capricieux, corrompu, dépourvu de raison, n'est point fait pour avoir des sujets vertueux & raisonnables : en vain appellera-t-il les Dieux, les Prêtres, la religion à son secours, il ne fera que joindre le fanatisme aux déréglemens de ses esclaves : en vain l'éducation leur enseigneroit-elle la morale ; en vain la re-

ligion leur montreroit-elle des récompenses & des peines à venir ; l'exemple du maître, les récompenses dont il est le dépositaire, le desir de lui plaire, la passion de s'élever & de s'enrichir pour se soustraire à l'oppression, seront des mobiles bien plus forts que les spéculations d'une morale que tout dément à chaque instant, ou que des terreurs religieuses que l'on oublie toutes les fois que l'imagination est occupée d'un intérêt présent.

Il est aisé de prouver à tout esprit non prévenu que les idées religieuses sont plutôt un principe de destruction que de solidité pour la vraie morale ; la science des mœurs ne peut sans danger être soumise aux caprices des Prêtres, à leurs oracles contradictoires, à leurs interprétations changeantes. La saine morale, si nécessaire à la politique, ne peut se concilier avec les principes d'une religion turbulente par son essence & faite pour altérer tôt ou tard la tranquilité publique. Ces vérités ne paroîtront étranges qu'à ceux que leurs antiques préventions auroient rendus sourds à la raison. Si une Divinité malfaisante dans ses décrets éternels a résolu que les nations fussent toujours malheureuses en ce

monde, il ne leur est point permis de songer à finir leurs miseres ; si un Dieu, partial pour les Rois seuls, a voulu que ses représentans sur la terre eussent le droit d'être injustes impunément, & d'exercer de *droit divin* la licence la plus effrénée, ce Dieu a, sans doute, voulu que les hommes étouffassent la passion d'être libres, l'amour de leur conservation propre, le desir du bonheur, l'activité, l'industrie, le courage, l'énergie. Des Etres ainsi dénaturés ne peuvent plus être regardés comme des hommes ; réduits par la superstition à l'état des bêtes, devenus de vils automates, ils ne doivent recevoir leurs impulsions que de ceux qui les gouvernent, & ceux-ci rendus licentieux par l'abus du pouvoir, ne doivent leur donner que des impulsions criminelles. L'esclave d'un Tyran ne peut être que vicieux & dépravé ; l'élévation, la grandeur d'ame, l'honneur véritable, ce respect légitime que le mérite se doit à lui-même ne sont point faits pour des Pays où le caprice décide seul de la valeur des hommes & fixe les objets de la considération publique. Le point d'honneur n'est dans des esclaves que leur vanité allarmée. Le vrai mérite n'est point ombrageux : il se met

au dessus des insultes & des mépris.

En un mot la vertu est incompatible avec l'abjection d'ame que produit la servitude; le vrai mérite & les talens sont alors inutiles ou dangereux; la probité, la modération, les lumieres, l'amour du bien public écarteroient de la fortune ceux qui auroient la témérité de les montrer. Le vice & la médiocrité sont seuls faits pour réussir auprès des hommes que leur incapacité rend inquiets. La morale n'est qu'une chimere & la vertu n'est qu'un vain nom sous un gouvernement où les intérêts les plus forts concourent à dégrader les esprits & à ne faire des sujets que des enfans frivoles, vains, envieux de leurs jouets puériles & capables de tout pour se les procurer; (*)

(*) Il est aisé de sentir que la *frivolité* que l'on voit régner dans quelques nations est l'effet du gouvernement, qui néglige de porter les esprits vers des objets grands & utiles, ou qui les en détourne. D'ailleurs l'instabilité qui regne dans les pays soumis au pouvoir arbitraire doit influer sur les esprits & les rendre volages, légers & vains, ou leur faire attacher un grand prix à des objets futiles. Le faste, la parure, l'amour de la dépense deviennent des choses nécessaires dans les pays gouvernés par des hommes qui prennent eux-mêmes le faste & la prodigalité pour de la grandeur, & qui n'ont point d'idées de l'utilité. *Sicut Principes, ita & Populus.* Dans une nation où les grands

Dès que l'homme eſt forcé de ſe mépriſer lui-même il n'eſt plus ſuſceptible de vertu ; dès qu'il ne peut travailler à ſon propre bonheur il faut qu'il tombe dans l'apathie & le découragement, il devient inutile ; dès que tout lui montre ſon intérêt à mal faire, à quoi pourroient ſervir les préceptes ſtériles d'une éducation & d'une morale qui lui diroient de faire le bien ? Sous un gouvernement qui opprime il faut ſe mettre à portée d'opprimer, ou conſentir ſoi-même à ſouffrir l'oppreſſion : ſous un maître injuſte il faut lui reſſembler ou renoncer à ſes faveurs ; il faut ſe conformer à ſes goûts, ſervir ſes paſſions, le flatter dans ſes vices, lui faciliter ſes extorſions : en vain une éducation honnête auroit-elle inſpiré des ſentimens vertueux à un homme deſtiné à ſervir un tel maître, il s'apperçoit bientôt ou qu'il faut oublier ſes principes, ou s'éloigner d'une Cour qui n'eſt faite pour recevoir que des Etres corrompus.

La raiſon ne peut rien contre un gouvernement injuſte, contre les exemples d'une Cour dépravée, contre les pro-

peuvent tout, il faut ſuivre cette maxime : *Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.*

HORAT. Epiſt 17. Lib. 1 verſ. 35.

messes & les menaces d'un despote en démence. La vertu n'est point faite pour un pays mal gouverné ; elle ne peut y être le partage que de quelques sages obscurs dont l'ame noble & généreuse refuse de plier le genou devant le crime puissant, ou le vice méprisable, devenus les distributeurs des graces. Dans une nation soumise au pouvoir arbitraire l'éducation pourroit se borner à dire : „ Souviens-toi que tu es esclave ; étouf„ fe les sentimens de la nature ; ne te „ rappelle jamais les priviléges de ton „ être ; sois souple, rampant & soumis, „ si tu veux t'élever ; imagine de nou„ veaux moyens d'affliger & d'écraser „ ta patrie, si tu veux que tes talens „ te soient utiles. Sois ambitieux ; mais „ souviens-toi qu'il faut cacher ta mar„ che, afin de donner le change à tes „ rivaux. Sois toujours complaisant pour „ le vice en crédit, si tu cherches la fa„ veur. Sois injuste & sans pitié, si tu „ songes à ta fortune. Sois hypocrite „ ou dévot, si le Prince le demande. „ Sois débauché & licentieux, s'il est „ voluptueux ; en un mot renonce à des „ vertus puériles, qui mettroient des „ obstacles perpétuels aux desirs de ton „ cœur."

Telles sont les maximes qui conviennent aux sujets d'un Despote ; telles sont celles que suivent ces Courtisans ennemis de toute vérité, qui l'écartent soigneusement du trône, qui la traitent de dangereuse, qui arment sans cesse contre elle la puissance souveraine, & qui endorment les Princes dans une ignorance profonde de leurs devoirs, & des malheurs qui les menacent. Ces esclaves flatteurs craignent de contrister leur maître & de perdre sa faveur. Ainsi les Rois ne s'apperçoivent que sur le bord de l'abîme des conséquences terribles que l'ignorance, la corruption des mœurs, l'oppression multipliée ont fait de longue main éprouver à leurs Etats : ils voyent avec étonnement leurs provinces incultes, appauvries, dépeuplées, incapables de fournir à leurs profusions accoutumées, à leurs guerres inutiles, à leurs fantaisies insatiables : en vain cherchent-ils des chefs expérimentés pour écarter les dangers, des conseillers habiles & sinceres pour les aider de leurs avis ; des soldats courageux pour défendre leurs Empires ; ils ne rencontrent par-tout que des ames vénales, des mercenaires sans lumieres, des ambitieux ignorans, propres à redoubler les playes des na-

tions ; ceux-ci contens de s'assurer un port contre l'orage s'embarrassent très-peu de ce que deviendront après eux & l'Etat & le Prince.

Un Souverain ennemi de la vérité, dépourvu de lumieres & d'équité, étranger au mérite, qui ne veut que des flatteurs, ne peut être servi par des sujets fideles, sincérement attachés à sa personne, occupés du bien public, intéressés à la gloire de leur maître. Uniquement occupés de leur propre fortune ils applaudiront à ses vices qu'ils espéreront faire tourner à leur profit ; ils s'efforceront de le corrompre, ils lui montreront la grandeur dans la prodigalité, ils le détourneront des affaires, ils le plongeront dans la molesse & dans la volupté. L'exemple du Prince, toujours contagieux, infectera tous ceux qui l'approcheront ; il n'aura point d'amis, il n'aura que des complices de ses déréglemens, des ennemis du mérite & de toute vertu, qui obsédant leur maître, empêcheront la triste vérité de frapper ses oreilles. Ainsi les maux des nations se perpétuent ; le Souverain, endormi dans le vice, n'est averti de sa ruine que lorsqu'il est trop tard pour y porter remede. *Celui*, dit Saadi, *qui conseille un Ty-*

ran, lave ses mains dans son propre sang.

En vain la vérité tenteroit-elle de se faire entendre à des hommes de cette trempe, sa langue leur seroit totalement inconnue, & d'ailleurs comment pénétreroit-elle jusqu'à eux? Comment se feroit-elle entendre au milieu des plaisirs, de la dissipation, & des acclamations de la flatterie? C'est donc aux peuples que la vérité doit pour lors s'addresser. Une nation s'éclaire à mesure qu'elle renferme un plus grand nombre d'hommes capables de méditer, de faire des expériences pour elle, de rectifier ses idées, de combattre ses préjugés; quelles que soient les préventions de la multitude, les lumieres ne laissent pas de se répandre peu à peu, elles portent à la fin une portion de clarté dans tous les yeux.

Les vices du Gouvernement font souvent éclore la vérité. Les mécontentemens généraux mettent les esprits en mouvement; au lieu des révolutions cruelles qui se font dans les contrées totalement abruties, il se fait une heureuse révolution dans les idées de ceux qui habitent des pays plus éclairés; alors la vérité, appellée par le vœu public, force souvent toutes les barrieres qu'on lui veut opposer. La raison une fois sentie

devient un besoin si pressant pour les hommes, que ceux qui gouvernent, malgré leur attachement pour leurs erreurs, malgré l'intérêt qu'ils s'imaginent avoir de les maintenir, malgré l'ignorance où ils sont de leurs propres intérêts, malgré le peu de volonté qu'ils ont de remédier aux maux publics, sont forcés quelquefois de céder à la force de l'évidence, appuyée des suffrages de toute une nation.

C'est ainsi qu'à mesure que les nations s'éclairent nous voyons les mœurs s'adoucir, nous voyons l'humanité tempérer les fureurs de la guerre; nous voyons le despotisme lui-même prendre un ton plus raisonnable & n'oser braver ouvertement la décence & le cri public. Dans l'Europe instruite le despotisme n'exerce point ses fureurs à front découvert comme dans l'ignorante Asie. Les ministres de la superstition, forcés par la raison qui peu à peu s'est répandue, sont quelquefois obligés de renoncer à leurs principes inhumains, de se montrer au moins plus pacifiques & plus doux; ils n'osent plus abuser aussi impudemment de la crédulité des peuples que leurs prédécesseurs effrontés; ils craindroient le ridicule s'ils faisoient sonner trop haut

leurs prétentions ridicules ; ils seroient détestés s'ils donnoient trop ouvertement le signal de la persécution & de l'inhumanité : au sein des nations les plus instruites la douceur des mœurs, compagne ordinaire de la raison & des lumieres, oblige ces barbares à faire du moins une trève apparente & simulée avec la liberté de penser que leur cœur détestera toujours.

La vérité devient irrésistible lorsqu'elle est appuyée de l'opinion publique ; les Gouvernemens eux-mêmes en sont entraînés ; nul homme n'a le courage d'être insensé tout seul ; la folie n'est puissante que lorsqu'elle a le grand nombre pour elle ; l'imposture ne triomphe que quand elle a beaucoup d'approbateurs, de fauteurs, de complices. Les Tyrans religieux & politiques ne sont absolus que dans des nations aveugles & privées de raison.

Malgré l'inertie des peuples, malgré la négligence & la mauvaise volonté de ceux qui les ont gouvernés, la raison a fait sans doute des progrès très-visibles ; la lenteur de sa marche ne l'a point empêché de détruire une foule d'erreurs, & d'ébranler vivement ces superstitions qui se flattent d'une éternelle durée ;

nous voyons l'esprit humain tendre sans cesse à la perfection, ou du moins se rapprocher insensiblement du vrai; & quoique le terme desirable où il l'adoptera sans partage ne soit peut-être, de même que le bonheur parfait, qu'une chimere, ne laissons pas d'y tendre; le desir de l'obtenir nous donnera de l'activité; le désespoir & l'inaction ne remédient à rien. Ayons donc le courage de chercher la vérité; ne nous en laissons imposer ni par l'universalité, ni par la force, ni par l'antiquité des préjugés. Les erreurs du genre humain sont universelles parce que l'expérience a dû précéder la raison; ces erreurs sont devenues sacrées, parce que jamais elles ne furent examinées; elles ont paru respectables parce qu'elles ont longtems duré.

CHAPITRE V.

De la vénération pour l'Antiquité, ou du respect que les hommes ont pour les Usages, les Opinions, les Institutions de leurs Peres.

L'ANTIQUITÉ donna toujours du poids & de la solidité aux opinions des hommes : des institutions, des usages, des coutumes, des systêmes qui ont duré long-tems leur paroissent inviolables & sacrés ; tout ce qui remonte à un tems immémorial leur semble mériter de l'estime ; ils ont pour ce qui est ancien la même vénération que pour la vieillesse, qu'ils supposent toujours enrichie d'experiences & de lumieres ; ils se persuadent que leurs Peres, évidemment, ignorans & sauvages, étoient plus éclairés qu'eux-mêmes : ils supposent que leurs prédécesseurs ont avant eux pesé très-mûrement les choses, que leurs Institutions portent les empreintes de la sagesse & de la vérité : en un mot ils s'imaginent que ce que leurs Ancêtres ont jugé convenable ne peut être ni altéré

lui anéanti sans crime & sans danger. Les hommes se regardent comme dans une minorité perpétuelle ; ils s'en rapportent aveuglément aux décisions de ceux qui sont plus âgés qu'eux. C'est ainsi que les nations furent toujours les dupes de l'antiquité ; elles croient que leurs fondateurs ont été plus sages, plus habiles, plus vertueux que leur postérité ; la paresse & l'ignorance des hommes font qu'ils consentent à se dégrader plutôt que de chercher des remedes à leurs peines. Ce n'est que sur ces préjugés que se fonde l'opinion „ *que le monde va toujours en empirant ; que les mœurs dégénerent ; que nous ne devons plus nous croire plus sages que nos peres* ; qu'il ne „ faut point toucher aux usages reçus, „ que les institutions antiques sont sacrées, qu'il ne faut rien changer, & „ que toute innovation est dangereuse." Telles sont les maximes futiles que l'on entend répéter sans cesse, & qui se trouvent souvent dans la bouche même des personnes éclairées. (*) Ces faux prin-

(*) Cicéron a dit: *Nihil movebit sapiens in sacris, scit enim mortali natura non esse possibile certi quidquam de his cognoscere*. Cependant il se moquoit lui-même de la superstition de son pays, & le livre *de la divination* étoit très-propre à révolter les dévots de Rome. Justinien dit très-grave-

cipes, déjà enracinés dans l'esprit du vulgaire, reçoivent des forces continuelles de la part des Gouvernemens, dont les vues sont souvent trop bornées pour sentir la conséquence des préjugés invétérés & pour en chercher les vrais remedes, ou qui se croyent intéressés à laisser subsister des abus dont ils se flattent de recueillir les fruits. Ne rien changer, ne rien innover sont des maximes, ou de la stupidité, ou de la tyrannie qui ne veut point se corriger.

Où en serions-nous hélas! si nos ancêtres avoient eu pour les leurs, & ceux-ci pour leurs devanciers, l'aveugle vénération que l'on exige de nous pour les préjugés antiques? L'homme seroit encore sauvage, il erreroit tout nud dans les bois, il mangeroit du gland, il se nourriroit de viandes crues. Cependant l'espe-

ment *quem mater amictum dedit semper esse custodiendum*. Les Egyptiens gouvernés par des Prêtres, furent ennemis de toute innovation; les Chinois en sont ennemis par politique; chez eux la vie la plus longue & la plus appliquée ne suffit pas pour apprendre à lire. Par une loi de Zaleucus tout homme qui avoit quelque innovation à proposer devoit le faire la corde au cou. Ætodius, Jurisconsulte François du XVI[e]. siecle, voudroit que la même loi fût établie en France; mais elle y subsiste dans le fait ainsi que par-tout ailleurs.

l'espece humaine a fait des pas marqués vers la perfection ; mille erreurs ont passé ; mille autres leur ont succédé pour passer comme les premieres. La nature en effet ne se régle point par nos maximes insensées ou par les intérêts de ceux qui voudroient tenir les mortels dans l'imbécillité ; elle se rit de leur folie, & finit par détruire tout ce qui n'est point conforme à la vérité.

Il est évident que la nature a fait l'homme susceptible d'expérience & par conséquent de plus en plus perfectible ; c'est donc une absurdité que de vouloir l'arrêter dans sa course en dépit d'une loi éternelle qui le pousse en avant. Puisque la nature de l'homme lui fait desirer le bonheur, il faut que l'homme s'éclaire ; les imposteurs & les tyrans ne sont pas plus forts que la nature universelle, ils ne peuvent pour toujours le tenir dans sa stupidité. C'est cette loi de la nature qui entraîna l'enfant du premier homme, s'il y eut un premier homme ; c'est la même loi qui a successivement entraîné tous les mortels, qui nous entraîne nous-mêmes, & qui entraînera nos descendans. Pour empêcher les hommes de s'éclairer, il faudroit que le Tyran & le Prêtre trouvassent le moyen de changer l'or-

ganisation humaine. En vain font-ils la guerre la plus cruelle à la science ; en vain dans la vue d'assurer leur empire, entourent-ils les têtes humaines dès l'enfance des bandelettes sacrées de l'opinion ; l'homme cherchera toujours à se rendre heureux, le desir du bien-être ne s'étouffera jamais dans son cœur ; à force de circuler d'erreurs en erreurs il rencontrera la vérité ; plus forte que toutes les digues qu'on lui oppose, elle renversera tous les projets iniques, toutes les institutions extravagantes, tous les mensonges follement révérés des mortels.

C'est sans doute au respect déraisonnable que les hommes accordent à l'Antiquité que sont dus ces préjugés qui font par tout pays attacher une haute idée à la *naissance* : opinion fatale qui influe évidemment de la façon la plus nuisible sur toutes les Sociétés. Par une suite de ce préjugé ridicule, pour estimer un homme on ne demande jamais ni ce qu'il est, ni les talens qu'il possede, ni les vertus dont il est orné ; on se borne à demander le nom de ses ancêtres. En conséquence de cette idée, dont souvent on est la dupe même lorsqu'on en sent le ridicule, le mérite obscur est oublié ; les talens sont mis au rebut quand ils n'ont

point un nom ou des titres à présenter ; la naissance est une tache qui étouffe toutes les vertus ; l'homme que la nature a doué du génie le plus vaste, des connoissances les plus rares, de la plus grande capacité, ne peut songer à se placer sur la même ligne qu'un stupide distingué par ses ayeux, mais qui n'est rien par lui-même. Que dis-je? le grand homme ne peut se tirer de l'abjection qu'en rampant en esclave aux pieds de l'ignorance hautaine. Lorsqu'un heureux hazard éleve aux grandes places un homme obscur, capable de les remplir, le public s'indigne, & complice d'un préjugé déshonorant qui l'avilit lui-même, il trouve très-étrange qu'au préjudice d'une noblesse trop fiere pour s'instruire, le choix soit tombé sur un mortel que sa naissance sembloit exclure du droit de servir son pays. (*)

(*) Sous le Roi Jean, la Noblesse de France vit avec la plus grande douleur le peuple affranchi de la servitude former, sous le nom de *Tiers-Etat*, un corps qui eût le droit de parler dans une nation dont il faisoit la partie la plus nombreuse. Il n'est rien de plus avilissant pour les nations que les préjugés de la Noblesse ; dans plusieurs pays le gros des citoyens n'est regardé que comme un troupeau de bêtes de somme. La Noblesse, d'où se tirent les courtisans & les grands, forme dans presque toutes les sociétés une *Aristocratie* réelle.

Dans la plupart des nations Européennes, un homme n'est considéré qu'en vertu de sa race; la naissance seule donne le droit de prétendre à tout; les services réels ou prétendus des peres tiennent lieu de mérite & de vertus aux descendans; il résulte de là que ceux qui sortent d'un sang que l'opinion révere, assurés d'avance des places & des récompenses ne se donnent aucune peine pour acquérir les qualités nécessaires au bien-être de la société: il leur suffit d'être nés pour parvenir aux honneurs, à la considération, au crédit, à la faveur, & pour devenir les arbitres du sort des nations. C'est à la naissance seule qu'appartient le droit d'approcher de la personne des Princes, de leur donner des conseils, de régler le destin des Empires, de commander les armées, de juger les citoyens. C'est à la naissance seule que sont accordés les

aussi nuisible au Souverain qu'onéreuse à son peuple. Le Prince n'est souvent forcé de fouler ses peuples que pour satisfaire l'avidité d'une Noblesse, qui ne l'entoure que pour mandier sans cesse, parce qu'elle juge indigne d'elle de travailler utilement. Le préjugé de la noblesse nuit à la Noblesse elle-même qu'il empêche de faire sa fortune par des voies utiles à l'Etat. L'orgueil que donne la noblesse fait par-tout des nobles malheureux. Sont-ils dans l'indigence, vous les voyez ou trop fiers ou trop peu instruits pour s'en tirer.

priviléges, les diſtinctions, les dignités, les richeſſes, qui pour le bien de l'Etat ne devroient être accordés qu'à ceux dont l'Etat a éprouvé les ſervices. C'eſt au rang ſeul que la juſtice eſt rendue; c'eſt au rang qu'appartient le droit d'être injuſte & d'opprimer impunément. En un mot les nations ne ſemblent faites que pour travailler, afin de mettre dans l'abondance & le luxe des hommes qui depuis des ſiecles n'ont pour eux que les mérites fictifs de leurs premiers ancêtres. (*)

En effet ſi nous analyſons ces prétendus ſervices, à quoi ſe réduiront-ils? Hélas! nous trouverons que ce Grand chargé d'un nom pompeux, que les nations s'efforcent de récompenſer des ſervices de ſes peres, deſcend ou de quelque guerrier ſéditieux, turbulent, ſanguinaire, ou de quelque eſclave intriguant du pouvoir tyrannique, qui lui prêta ſon ſecours pour ſubjuguer, pour déſoler, pour maſſacrer ſes concitoyens. En un mot nous trouverons que ce n'eſt très-ſou-

(*) La nobleſſe devroit être *perſonnelle* & jamais *héréditaire.* Selon la remarque d'un homme d'eſprit, *l'Egliſe Romaine enſeigne que l'on peut appliquer les mérites des vivans aux trépaſſés, mais la nobleſſe prétend qu'on doit appliquer aux vivans les mérites des trépaſſés.*

vent qu'en vue des forfaits des peres que la nation respecte & considere les enfans inutiles, incapables & méchans. (†) L'on nous dira peut-être que les Etats ont besoin de *pépinieres*, qui leur fournissent des hommes que leur naissance destine à les défendre. Nous répondrons que tout citoyen est appellé à la défense de l'Etat : que celui qui n'est que soldat, finira tôt au tard par oublier qu'il doit être citoyen ; il ne sera plus que l'instrument mercenaire du maître qui le paye ; il asservira la Patrie au lieu de la défendre ; & son orgueil le rendra souvent aussi incommode à son Souverain lui-même qu'à son Pays.

(†) Dans quelques gouvernemens militaires on fait une très-grande distinction entre la noblesse *militaire* & la noblesse *de Robe*. Celle-ci est dégradée par le Souverain lui-même ; il n'accorde point à ceux qui rendent la justice en son nom les mêmes distinctions qu'aux gens de guerre. Comme si la fonction de rendre la justice étoit moins honorable que celle de tuer des hommes souvent très-injustement ! Il est évident que ce préjugé, défavorable aux ministres des Loix, est fondé sur les notions barbares & féroces d'un peuple conquérant, qui faisoit un grand cas de la force & peu de cas de l'équité. Le guerrier est communément peu sensible à la justice. Comme Achille,

Jura negat sibi nata, nihil non arrogat armis.

HORAT. de arte poetic. vers. 122.

Ainsi la vérité met au néant des titres si peu fondés ; l'utilité publique exige que les récompenses de l'Etat soient proposées à l'émulation de tous les citoyens & justement réservées pour ceux qui servent utilement l'Etat. L'intérêt permanent des nations & de leurs chefs veut que tout homme qui a des lumieres & des vertus soit préféré à celui qui n'aura que des ayeux. L'expérience ne nous prouve-t-elle pas que c'est pour l'ordinaire dans le sein de l'obscurité que la nature fait naître les ames les plus fortes, les génies les plus vastes, les talens les plus utiles à la société ?

Mais les vérités les plus claires paroissent des folies à des yeux prévenus ; elles éprouvent toujours les plus fortes contradictions de la part même de ceux qui souffrent des préjugés que ces vérités combattent. Tous ceux qui combattirent des erreurs anciennes passerent pour des insensés & furent traités en Ennemis. Les découvertes les plus avantageuses dans les sciences & dans les arts trouverent pour l'ordinaire des contradicteurs acharnés, ou furent rejettées avec dédain : leurs auteurs furent souvent couverts de ridicule, décriés, persécutés ; tout homme qui proposa des changemens fut

regardé comme un fou, un furieux, un perturbateur du repos public, un présomptueux, un arrogant, par ceux mêmes à qui ces changemens étoient le plus avantageux. La Postérité recueille seule les fruits des travaux du Génie. (*) Quelles furent les clameurs contre ceux qui oserent attaquer ces préjugés antiques & sacrés, depuis longtems les objets de la vénération des peuples! aussitôt les puissances s'armerent contre la vérité; en défendant l'erreur elles crurent défendre le *Palladium*, le gage de la sûreté publique.

Les préjugés, qui dans les nations modernes, devenues cependant plus policées

(*) Les Hommes semblent souvent s'offenser des secours qu'on leur présente. Indépendamment de l'intérêt, la vanité & l'envie sont deux grands obstacles qui s'opposent à la vérité. Tout homme qui dogmatise déplaît; tout homme qui s'annonce par quelque grande découverte fait craindre sa supériorité; adopter ses idées ce seroit déférer à ses lumieres, & reconnoître la grandeur de son génie, aveu toujours humiliant pour la vanité. Lorsque Harvey eut découvert la circulation du sang, il n'y eut en Europe qu'un seul Médecin qui fût de son avis, encore étoit-il étranger. En adoptant sa découverte ses confreres eussent avoué leur infériorité & leur ignorance. Les Athéniens punirent celui qui vouloit ajouter une nouvelle corde à la lyre. Le Parlement de Paris a proscrit l'usage de l'antimoine &c. &c. &c.

& plus douces, adjugent pourtant encore de si grands avantages à la profession des armes, sont des preuves de leur vénération déraisonnable pour l'Antiquité, & des restes d'une ancienne barbarie, qui faisoit regarder la violence, la rapine, le meurtre comme des actions louables, & ceux qui les exerçoient comme des personnages distingués. En effet si nous voulons chercher la source d'une foule d'opinions fausses & d'usages impertinens auxquels nous trouvons encore nos concitoyens très-fortement attachés, nous serons forcés de remonter à ce qui se pratiquoit chez des Scythes, des Celtes, des Gaulois, des Germains, des Sarmates, des Vandales, des Goths, &c. en un mot chez des Sauvages, dont les Princes & les Grands ont soigneusement conservé les folies.

D'où viennent ces armoiries si bizarrement ornées dont parmi nous la Noblesse paroît encore si jalouse & si fiere? L'on y voit des animaux & des figures que des Sauvages tout nuds se traçoient d'abord sur la peau pour se rendre plus terribles, qui, lorsqu'ils eurent appris à se vêtir, furent portés grossiérement sur des Ecus ou boucliers, & furent ensuite entourés des peaux des bêtes qu'ils

avoient tuées à la chasse. Telle est la véritable origine de cet art puérile connu sous le nom d'*Héraldique*, qui servit de base à la science non moins futile des *Généalogies*, inventée pour repaître la vanité de quelques hommes très-curieux de prouver à l'univers qu'ils descendoient en droite ligne de quelqu'ancien Sauvage féroce & vagabond. Ces colliers, ces chaînes dont les Souverains se servent encore pour décorer leurs favoris, & pour exciter les desirs des Grands qui les entourent, étoient déjà des distinctions pour les mêmes brigands dans une antiquité très-reculée. (*)

C'est encore à ces brigands farouches & ombrageux que les Européens modernes sont redevables de leurs idées si cruelles & si fausses sur le *point d'honneur*, & de ces combats singuliers ou duels par lesquels des citoyens croient leur honneur engagé à répandre leur propre sang, ou celui de leurs concitoyens pour l'offense la plus légere : préjugé si forte-

(*) Le Romain *Manlius* fut surnommé *Torquatus* pour avoir enlevé le collier à un Gaulois qu'il avoit vaincu. Tous les Ordres de Chevalerie ont des colliers pour marque distinctive. L'opinion & le préjugé viennent à bout de faire passer pour une décoration les signes les plus puériles & les plus ridicules.

ment enraciné que non content de braver l'humanité, il a jusqu'ici résisté & à la Religion & aux Loix. Par une suite de cet affreux préjugé les habitans des contrées policées, aussi féroces que les Celtes leurs peres, même au sein des villes, même au sein de la paix, se montrent armés d'un glaive, qui annonce qu'ils sont toujours prêts à détruire leur semblable, & à se venger eux-mêmes.

C'est à la barbarie altiere de la Noblesse Celtique que la Noblesse moderne doit encore le mépris qu'elle montre pour les sciences & les arts. Nos Grands, comme leurs ancêtres sauvages, se font gloire de tout ignorer, & ne font cas que de l'art odieux de piller, de ravager, de tuer. Le militaire dans le grade le plus infime, le plus dépourvu de lumieres, se croit fort au dessus du Magistrat le plus élevé, du génie le plus sublime, du citoyen le plus utile & le plus industrieux; tandis qu'aux yeux de la raison l'artisan le plus dédaigné est souvent préférable à ces hommes de sang & à ces Grands qui de race en race ne se sont souvent illustrés que par des bassesses & des inhumanités.

Par une suite du mépris que les Grands ont conservé pour la science, les Prin-

ces la méprisent & ne sont que rarement instruits ; ceux qui voudroient former & leur cœur & leur esprit, essuyeroient de la part des Courtisans les mêmes reproches qu'Amalasonte, à qui les Seigneurs Goths représenterent *que les études qu'elle faisoit faire à son fils nuiroient au courage* dont sa nation féroce avoit besoin, c'est-à-dire, ne s'accommoderoient pas à l'humeur turbulente & sanguinaire d'une Noblesse qui ne demande qu'à sacrifier les nations à sa rapacité ou à sa vanité. (*)

Les Dieux & les cultes que l'on présente aux peuples actuels sont aussi peu sensés que ceux de leurs Peres. Les Prêtres modernes, ainsi que les Druïdes des Celtes, entretiennent & les Grands & les peuples dans l'ignorance & le mépris de la science afin de régner sur eux. Ils ont la même politique que les Scythes, qui crevoient les yeux de leurs esclaves pour que rien ne les détournât des traxaux auxquels ils les vouloient employer.

D'où l'on voit que nous sommes, graces à nos préjugés antiques, encore des Scythes, des Celtes, des Sauvages.

(*) *V. Procop. hist. Goth. Lib.* 1. *Cap.* 2. & *Pelloutier hist. des Celtes Tome I. Livre II. Chap.* 7. & 8.

Les nations modernes se gouvernent encore par les mêmes maximes que les hordes de leurs Ancêtres, dont la guerre & les crimes étoient l'unique élément. Notre Noblesse regarde la paix comme un état violent : cette paix la plonge dans une honteuse oisiveté, parce qu'un préjugé ridicule lui persuade qu'il faut ou tuer, ou ne rien faire, & qu'il seroit indigne d'elle de se livrer à des occupations utiles. En conséquence nous voyons en Europe des milliers de Soldats pendant la paix demeurer les bras croisés, tandis que par des travaux publics & nécessaires ils pourroient, alors au moins, dédommager la Patrie des maux que lui font toujours les guerres les plus heureuses. Si les chefs, qui commandent ces troupes si souvent inutiles, se croyoient déshonorés en les faisant travailler pour le bien de l'Etat qui les paye & les nourrit, on leur dira que les Romains, qui ont conquis la terre, ne dédaignoient pas durant la paix d'employer leurs mains victorieuses à faire des aqueducs, des chemins, des canaux, en un mot des travaux utiles, dont les ruines mêmes sont encore imposantes pour les modernes énervés & si vains.

Ce sont visiblement les préjugés trans-

mis par nos Ancêtres qui corrompent encore pour nous les idées de la Politique: c'eſt par eux que nous confondons ſans ceſſe la violence avec le droit. Combien de Juriſconſultes modernes ne regardent-ils pas la conquête comme conférant un droit légitime de maltraiter & d'aſſervir un peuple vaincu? (*) Pluſieurs ſcavans célebres n'ont-ils pas de l'équité des idées auſſi fauſſes que ces Gaulois qui diſoient aux Romains *qu'ils portoient leur droit à la pointe de leur épée, & que tout appartenoit aux guerriers courageux?* Les Souverains actuels ne ſe prétendent-ils pas en droit de regner deſpotiquement ſur leurs Nations, parce que ces Nations furent autrefois conquiſes par des brigands, aux droits deſquels les Princes ne rougiſſent point de ſuccéder? N'eſt-ce pas en vertu de ces prétendus droits que tant de Monarques ſe rendent

(*) Grotius, Puffendorf &c. Toutes les abſurdités qui ont été débitées ſur le Droit Politique viennent de ce qu'on a cru que les Princes & les peuples n'étoient pas ſoumis aux mêmes devoirs que les particuliers. De même toutes les abſurdités religieuſes ſont fondées ſur ce qu'on a cru que les Dieux n'étoient point ſoumis aux Loix de la nature & de la raiſon, pouvoient agir arbitrairement, avoient une juſtice différente de la notre: d'où l'on voit à quel point les principes Politiques & Théologiques ſont propres à corrompre la morale.

ſouvent également incommodes à leurs propres ſujets, qu'ils traitent en ennemis, & aux ſujets des autres qu'ils voudroient envahir?

Par une ſuite de ces notions abſurdes la tyrannie ſe trouve juſtifiée, la violence, la rapine & la fraude ſemblent donner des droits réels; les chefs des Nations appellent *gloire* ce qui devroit les couvrir d'ignominie, & ce qu'ils puniſſent eux-mêmes du dernier ſupplice dans un citoyen obſcur qui voudroit les imiter en petit. Les Nations, imbues des mêmes idées, ſont aſſez ſtupides pour ſe glorifier lorſqu'elles ont à leur tête des maîtres turbulens, qui pour répandre la terreur chez leurs voiſins, les conduiſent elles-mêmes à la boucherie & les réduiſent à la miſere. Les excès les plus abominables des Princes trouvent des admirateurs & des panégyriſtes dans des peuples tout fiers d'être les inſtrumens & les victimes des bourreaux qui les immolent à leurs fauſſes idées de gloire.

Ainſi des préjugés ſauvages perpétués dans l'eſprit des Souverains & des peuples, ſont encore aujourd'hui la baſe de la politique tant intérieure qu'extérieure des Etats: ils ſont preſque toujours en

guerre : ſous prétexte de ces guerres, qui n'ont que très-rarement la défenſe ou les interêts véritables de la Patrie pour objet, les nations ont ſans ceſſe ſur pied des armées innombrables, à l'aide deſquelles les Princes les enchaînent, les ruinent, & finiſſent par s'affoiblir eux-mêmes & par tomber dans la miſere.

Tels ſont les effets des idées fauſſes de grandeur & de gloire que les peuples modernes ont héritées des Scythes leurs ancêtres. Elles ont banni la Juſtice de la terre ; elles ont fait pour les Princes une morale à part, dont la force & la ruſe ſont les uniques baſes. Cette morale, ſous le prétexte ſpécieux du bien des nations & de la *raiſon d'Etat*, les autoriſe à violer ſans remors les devoirs les plus ſaints de la nature, non ſeulement à l'égard de leurs prétendus ennemis, mais encore à l'égard de leurs propres ſujets. C'eſt à des préjugés ſi nuiſibles, que la liberté, la propriété, la tranquillité, le bonheur & la vie des peuples ſont par-tout indignement ſacrifiés.

Un gouvernement militaire ſera toujours féroce, violent, turbulent : les Loix ne pourront s'y faire entendre ; les mœurs y ſeront néceſſairement corrom-

rompues, la Justice sera proscrite, & les peuples ne parviendront pas à se civiliser parfaitement. Sous un tel gouvernement le Prince, s'il est le maître de la Noblesse & des Soldats, se liguera avec eux pour accabler sa nation désarmée, ils auront des intérêts séparés de tous ceux des autres citoyens. Pour que les peuples soient heureux, il faut qu'ils soient libres ; pour être libres, il faut qu'ils n'ayent à craindre que la Loi. Les militaires ne sont utiles à la patrie que lorsque, citoyens & libres eux-mêmes, ils sont soumis aux Loix, & non aux caprices d'une Cour, qui sans raison prodiguera leur sang & s'immolera la félicité publique.

Pour nous désabuser de l'opinion favorable que nous avons trop communément pour les institutions anciennes, il suffit de voir ce qui se passe sous nos yeux. Puisque nos Contemporains examinent si peu les choses les plus importantes pour eux, avons-nous lieu de croire que celles qui nous ont été transmises par nos Peres ayent été mieux examinées? Nos religions, nos gouvernemens, nos loix, nos coutumes, nos opinions datent communément des tems d'ignorance & de barbarie ; ce sont nos ancê-

tres qui nous ont fait passer des usages, des abus, des préjugés que le tems a rendus sacrés; de race en race l'éducation, l'habitude, l'exemple, l'autorité ont propagé & maintenu les notions les plus insensées, les usages les plus ridicules, les institutions les plus contraires au bien public, enfin tant d'opinions absurdes dont la raison gémit. Les Superstitions modernes n'ont d'autres fondemens que des merveilles annoncées à des nations imbécilles, séduites par des enthousiastes ou des imposteurs qui ont visiblement abusé de leur simplicité. C'est au témoignage de nos crédules Ayeux & de leurs guides religieux que le Sacerdoce en appelle encore aujourd'hui pour constater ses titres hautains, son indépendance, ses prérogatives sublimes; c'est eux qu'ils ont le front d'attester pour nous convaincre des miracles, des dogmes, des mysteres qu'ils nous disent de croire en dépit de la raison.

Les Souverains exercent-ils un pouvoir arbitraire, tyrannisent-ils impunément, & prétendent-ils avoir le droit héréditaire d'opprimer leurs sujets actuels? ils se fondent une possession immémoriale; ils s'arrogent un droit imprescriptible de mal faire, parce que des

nations, subjuguées par la violence, ou séduites par la ruse, ont oublié de limiter leur pouvoir & de les soumettre à l'équité. Les Grands, les Nobles ne montrent tant de mépris pour leurs Concitoyens, & ceux-ci ne continuent à se mépriser eux-mêmes & à trembler devant eux, que parce qu'ils ne sont point encore rassurés de la terreur que causerent à leurs Ancêtres des brigands sortis du nord pour usurper leurs possessions. (*) En un mot nos loix, nos opinions, nos coutumes ne sont si extravagantes, si onéreuses pour les peuples, si contraires à leurs besoins présens, que parce que toutes ces choses sont les ouvrages informes de l'inexpérience, du peu de

(*) Dans la plupart des Royaumes de l'Europe les Souverains ont détruit le gouvernement, ou plutôt l'anarchie féodale; cependant les institutions féodales, si onéreuses pour les peuples, subsistent encore par-tout. Bien plus, les Loix Romaines sont encore en vigueur dans un grand nombre de pays dont le gouvernement n'a rien de commun avec celui des Romains. La jurisprudence Romaine elle-même, que le préjugé fait passer pour la *sagesse écrite*, n'est qu'un amas confus de Loix peu d'accord, compilées par les ordres du Despote Justinien & rédigées par un vil esclave de ce Prince. A proprement parler, les peuples n'ont nulle part un corps de Loix vraiment conforme à leurs besoins.

prévoyance, des besoins passagers, de la barbarie, du délire de nos Peres grossiers & de leurs Souverains déraisonnables.

C'est pourtant aux lumieres de ces hommes dépourvus de science & de raison que l'on a perpétuellement recours lorsqu'il s'agit des opinions religieuses, des gouvernemens, des loix & du sort des nations! On prétend *qu'il faut remonter aux sources primitives*, on ne voit point que c'est remonter à des tems de ténebres, de stupidité, de trouble & de violence. S'en rapporter à l'Antiquité, n'est-ce pas en effet se soumettre aux décisions absurdes d'une multitude féroce & grossiere, qui, privée d'expérience & de vues, fonda tumultuairement des Empires, dont depuis les circonstances se sont altérées, dont les besoins ont changé, qui ont acquis plus de lumieres, & qui se perfectionneroient sans doute s'ils ne continuoient à être gouvernés d'après les systêmes absurdes de l'Antiquité? C'est la religion des Juifs, modifiée à quelques égards, qui est aujourd'hui l'objet de la vénération de l'Occident. Les superstitions du peuple le plus misérable de l'Asie sont res-

pectées par toute l'Europe, qui se croit éclairée & devenue raisonnable; des fables débitées par un Prêtre Egyptien fourbe & cruel à une poignée d'esclaves, décident encore maintenant du sort des Empires; c'est dans ses livres sacrés, c'est dans des recueils d'absurdités mal digérées que le Sacerdoce va chercher la décision de ses querelles; il s'en sert pour fermer la bouche au bon sens & à la vérité.

Les Francs, les Goths, les Visigoths regnent encore sur nous; leurs loix brutales fixent notre Jurisprudence & décident du juste & de l'injuste pour nous: leurs usages surannés réglent le sort des Etats, qui depuis se sont policés, qui ont acquis des arts, de l'industrie, du commerce, des manufactures & des sciences inconnues de ces farouches conquérans. (*)

(*) Il n'y a pas moins d'extravagance à vouloir se donner la torture pour justifier l'antiquité de ses folies religieuses & politiques. En matiere de religion les hommes n'ont jamais raisonné. Bien des gens ne peuvent se persuader que les Payens ayent adoré le bois, la pierre, des animaux, des oignons &c. Ne voyons-nous pas de nos jours adorer du pain & manger le Dieu qu'on adore? Il y eut sans doute des incrédules en tout tems, mais en

Tels ſont les effets malheureux de cette vénération ſtupide que les hommes ont par-tout pour d'antiques préjugés, dont ils ſont ſi ſouvent les dupes & les victimes. Quoi ! de ce qu'un abus a ſubſiſté pendant des milliers d'années, en eſt-il moins un abus ? De ce que nos Peres imbécilles ont aveuglément adopté les fables des fourbes & des ambitieux qui vouloient les ſéduire & les gouverner, s'enſuit-il que leur poſtérité doive continuer à reſpecter des ſyſtêmes & des uſages qui répugnent à leur raiſon & qui nuiſent à leur bien-être ? De ce qu'une longue poſſeſſion a mis des Souverains à portée de faire plier les peuples ſous leurs caprices dangereux, faut-il en conclure que les nations ne ſont plus en droit d'en appeller de la négligence de leurs ancêtres & de ramener leurs chefs à l'équité ? Des Peres imprudens ont-ils donc eu le pouvoir de ſtipuler que leur poſtérité ſeroit obligée pour toujours de vivre dans l'indigence, dans l'infortune & dans les larmes, afin de fournir au luxe, aux prodigalités,

tout tems la multitude fut crédule. Chez les Grecs Euhemere, en décriant les Dieux ne fit que ce qu'Adrien Baillet a fait plus doucement, & Bayle plus décidément, chez les Européens.

aux extravagances meurtrieres d'une Cour effrénée ? De ce que des loix incommodes ont l'antiquité pour elles ; faudra-t-il en conclure qu'elles doivent être éternelles & qu'il n'est point permis ni de les changer ni de les abroger ? Enfin de ce que les hommes languissent depuis des siecles dans des maladies cruelles & invétérées, faut-il en conclure que l'on ne peut sans crime en rechercher les causes & leur appliquer des remedes ?

Quoique les préjugés des peuples, ainsi que ceux de l'ignorante tyrannie, ayent opposé en tout tems des obstacles continuels aux progrès de la raison, on ne peut s'empêcher d'appercevoir des changemens très-marqués dans la façon de penser des nations. Que dis-je ? les intérêts & les passions des Rois se sont quelquefois accordés avec ceux de la vérité, & peu à peu leurs sujets ont eu des occasions, sinon de s'éclairer tout-à-fait, du moins de se détromper de quelques-unes de leurs chimeres.

C'est ainsi que les préjugés de la religion se sont affoiblis en plusieurs contrées ; l'imposture y a perdu une partie de son crédit, & s'il lui est toujours resté un pouvoir très-grand, la douceur

des mœurs & les intérêts de l'Etat opposent souvent des barrieres à ses entreprises insolentes & à ses fureurs divines. En effet quel est l'homme parmi nous assez prévenu en faveur de l'Antiquité pour ne pas voir avec douleur & mépris les extravagances religieuses, & la pieuse barbarie de nos Peres? Quel est le citoyen assez peu éclairé pour admirer encore ou pour approuver le zêle insensé qui fit entreprendre les Croisades? Qui est-ce qui ne lit point avec horreur l'histoire des guerres cruelles du Sacerdoce & de l'Empire, & les effets meurtriers des prétentions de ces Pontifes Romains, qui commandoient insolemment à des Souverains dégradés par la superstition? Qui est-ce qui n'est point indigné de ce fanatisme destructeur qui pendant des siecles arma les peuples pour leur propre ruine? Qui est-ce qui ne lit point avec colere l'affreuse histoire des massacres ordonnés par des Prêtres & des Rois qui commandoient de sang-froid aux nations de s'égorger pour de vaines opinions? Quel homme sensé ne gémit point aujourd'hui à la vue des excès de ces peuples religieux & sans mœurs qui s'entredétruisoient pour des systêmes que jamais ils ne comprirent? Est-il quel-

qu'un qui ne rie de la ſimplicité de ces crédules fondateurs de monaſteres, qui dans l'idée de plaire à leur Dieu ont doté richement l'inutilité & la pareſſe de tant de Cénobites qui dévorent l'Etat? Enfin parmi ces Souverains ſi ennemis de la vérité, ſi vigilans pour empêcher que leurs ſujets ne s'éclairent, en eſt-il quelqu'un aujourd'hui qui vît avec plaiſir ſes peuples encore aſſez aveugles pour ſervir les fureurs du fanatiſme ſi ſouvent fatales aux Rois, & les prétentions ſacrées de ces Pontifes Romains qui ont ſi longtems diſpoſé des Couronnes & du repos des Etats? (*)

On voit donc que la vérité a des avantages réels pour ces Souverains, qui pres-

(*) Il eſt évident que les Papes, que la plus nombreuſe des Sectes Chrètiennes regarde comme les *Vicaires* de ſon Dieu, ont voulu rétablir le gouvernement *Théocratique* ſur la terre. L'ambition des Rois les rendit inconſéquens à leurs principes religieux; en effet ſi la religion eſt la plus importante des choſes, il eſt clair qu'un Chrétien doit obéir en tout à ſon chef ſpirituel, & que l'autorité Eccléſiaſtique doit l'emporter toujours ſur l'autorité civile. Si les Prêtres ont le droit d'*excommunier* un Prince ou de le bannir de l'Egliſe, ils ont le droit de le rendre odieux à ſes ſujets, & dès qu'il leur eſt odieux il n'eſt plus en ſûreté. D'où l'on peut conclure que les Prêtres ſont les maîtres du ſort des Souverains dans une nation ſuperſtitieuſe.

que toujours lui déclarent la guerre; ils sont quelquefois obligés d'y recourir pour arrêter les effets de l'ignorance des peuples que leurs préjugés ont rendus frénétiques.

Ces réflexions nous prouvent encore que l'expérience & la vérité ont du pouvoir sur les peules, & parviennent peu à peu à les guérir de leur démence. Sous un Monarque détrompé le sujet ne tarde point à l'être; l'erreur sacrée elle-même seroit bientôt étouffée, ou du moins elle seroit incapable de produire aucun ravage, si les Rois n'en étoient pas eux-mêmes infectés. Les idées & les opinions des peuples dépendent de celles de leurs Souverains; la grandeur suprême en impose, son exemple entraîne, son pouvoir se fait respecter, ses récompenses séduisent, & le vulgaire croit toujours que ses maîtres sont plus éclairés que lui. Si à ces notions profondément gravées dans l'esprit des peuples les Princes joignoient une bonté véritable, un desir marqué de faire le bonheur de leurs sujets, des bienfaits réels, des soins vigilans & des lumieres, il n'est point d'opinions & de préjugés qui pussent résister aux attaques de la puissance souveraine: Un Monarque vertueux est

plus fort que le menſonge ; les avantages réels qu'il procure ſont faits pour triompher tôt ou tard des chimeres. Le fanatiſme, l'ignorance & l'impoſture n'ont de force que ſous des Tyrans. Les peuples ſont alors obligés de chercher dans le Ciel des conſolateurs du mal qu'ils éprouvent ici-bas.

C'eſt donc, je le répete, aux Souverains que la ſageſſe doit ſur-tout adreſſer ſes leçons ; ce ſont eux qui ſont deſtinés à penſer, à faire des expériences pour les peuples ; ceux-ci profitent rarement de celles qu'ils ont faites ; trop ſouvent ils ſont forcés de les interrompre ; les races ſe ſuccedent, & les expériences des peres ſont communément perdues pour les enfans. Il eſt néanmoins des ſecouſſes qui font une impreſſion durable ſur les eſprits des peuples, & qui les forcent quelquefois à changer le cours de leurs idées ; ils ſont heureux lorſque ceux qui les guident ſont aſſez habiles pour profiter alors des diſpoſitions générales & pour les tourner à l'avantage de la ſociété. Les nations ſeroient depuis longtems dégagées de ſuperſtition ſi leurs Gouvernemens avoient ſçu mettre à profit les criſes qu'elle a produites chez elles pour les déſabu-

ſer. Mais hélas ! les Princes ſouvent aveuglés par leurs paſſions, privés de lumieres & quelquefois trop timides, n'ont eu pour l'ordinaire ni le courage, ni les talens, ni les vertus néceſſaires pour ſe détromper eux-mêmes & pour détruire les erreurs des peuples ; contens de quelques avantages momentanés ils compoſerent avec le menſonge ; ils en laiſſerent communément ſubſiſter la racine, qui tôt ou tard reproduiſit des fruits pernicieux.

CHAPITRE VI.

Les Préjugés politiques & religieux corrompent le cœur & l'eſprit des Souverains & des Sujets. Le citoyen doit la vérité à ſes concitoyens.

TANT que les Souverains ſeront ennemis de la vérité & ſe croiront intéreſſés à perpétuer les abus établis, leurs ſujets ſeront dans la langueur, la raiſon ne pourra s'en faire entendre, la ſcience ne pourra les éclairer, la morale leur ſera totalement inutile, & l'éducation ne leur donnera que des préceptes

vagues qui jamais ne pourront influer ſur leur conduite. Voilà ſans doute pourquoi tant de penſeurs découragés ont cru l'erreur néceſſaire au genre humain, & ſe ſont imaginé que leurs maux étoient ſans remedes ; ils ont vû le menſonge ſi puiſſamment affermi ſur ſon trône qu'ils ont craint de l'attaquer ; ils ont trouvé les playes de la race humaine ſi profondes, ſi invétérées, ſi multipliées qu'ils en ont détourné les yeux avec effroi, & les ont décidées incurables. D'après ces idées déſeſpérantes, ces médecins puſillanimes ou n'ont rien fait ou n'ont offert que de vains palliatifs ; quand ils ont fait connoître aux hommes le danger de leur ſituation, ils les ont jettés dans le déſeſpoir en leur déclarant qu'il étoit inutile de chercher à l'améliorer, & que les remedes qu'on pourroit leur propoſer feroient plus dangereux que les maux auxquels ils étoient accoutumés.

Cependant, comme nous l'avons prouvé, les maux ſi variés de l'eſpece humaine ne paroiſſent incurables qu'à ceux qui n'ont point eu le courage de remonter juſqu'à leur ſource primitive, ni la patience d'en chercher les ſpécifiques aſſurés. La ſuperſtition, ſuite né-

cessaire des idées fausses & sinistres qu'ils se sont faites de la Divinité, est le levain fatal qui empoisonna pour eux la nature entiere : elle donna l'être à des Rois absolus, à des Despotes licentieux, à des Tyrans effrénés qui pervertirent, comme on a vu, les mœurs des nations, qui les rendirent esclaves, qui écarterent à jamais les lumieres & la vérité, & qui sous prétexte de les gouverner anéantirent leur bonheur, leur activité, leurs vertus. De quel poids peuvent être les leçons d'une sage politique & de la raison qui disent aux hommes de vivre dans l'union & la concorde, d'être justes & bienfaisans, de s'occuper du bien public, tandis que la religion les divise, les rend querelleurs, les met aux prises, leur défend de chercher leur bonheur ici-bas, fixe leurs yeux égarés sur une Patrie céleste dont les intérêts n'ont rien de commun avec leur Patrie terrestre? tandis que d'un autre côté l'injustice du gouvernement anéantit en eux toute idée d'équité, brise le lien social pour eux, les force à détester une Patrie, qui ne les fait jouir ni de la liberté, ni de la sûreté, les dépouille, punit leur industrie par des impôts multipliés, méprise & dégrade les talens, opprime ou dédai-

gne la vertu, proſcrit la ſcience & la vérité? La morale peut-elle avoir quelque priſe ſur des hommes que tout ſollicite à être avares, faſtueux, ambitieux, diſſimulés, rampans, flatteurs, & qui ne peuvent ſe tirer de l'infortune qu'en y plongeant les autres? Comment des loix partiales & iniques ſeroient-elles un frein pour des déſeſpérés, auxquels l'avidité des Cours, les rapines des Grands, les vexations des Miniſtres, l'avarice des Traitans ont arraché tous les moyens de ſubſiſter? Que pourront opérer les terreurs imaginaires de la ſuperſtition ſur des hommes dont les malheurs & les vices ſont les ſuites des fauſſes idées que cette ſuperſtition elle-même a données ſur les Dieux & ſur les Souverains qu'elle ſuppoſe leurs images? Semblable à la lance d'Achille la religion a-t-elle donc la faculté de guérir les bleſſures qu'elle a faites? Non, ſans doute; c'eſt elle qui forma des Dieux méchans; ils furent repréſentés par des Princes méchans, qui ne furent obéis que des ſujets dont tout ſervit à corrompre & le cœur & l'eſprit. (*) C'eſt ainſi que

(*) .... *Nihil eſt quod credere de ſe*
Non poſſit cum laudatur Dîs aqua poteſtas.
JUVENAL. ſatir 4. verſ. 70.

les nations ont tremblé ſous des Prêtres & des Tyrans, qui ne firent jamais qu'éterniſer leur déraiſon, leur ignorance, leurs vices & leurs malheurs.

Ce ſont-là en effet les vraies ſources de la dépravation générale dont la raiſon gémit, & que la religion prétend ſi vainement combattre à l'aide des phantômes qu'elle oppoſe à des réalités. Ses flatteries ont dépravé les cœurs des Princes; ces Princes ont empoiſonné leurs Cours & les Grands qui les approcherent, ceux-ci furent obligés de s'aſſimiler à leurs maîtres. Les Courtiſans & les Grands infecterent de proche en proche tous ceux qui furent dans leur dépendance. Chacun voulut plaire à des hommes puiſſans, chacun s'efforça de les imiter ſoit de près ſoit de loin. De là l'amour du faſte, les frénéſies du luxe, la ſoif de l'or & tous les crimes qu'on emploie pour l'obtenir. Les protégés & les cliens de ces hommes ſi pervers devin-

Si l'on prenoit pour éclairer les Princes la moitié des peines que l'on prend pour les flatter ou leur empoiſoner l'eſprit, il y a lieu de croire que l'on en feroit de grands hommes & que leurs ſujets ſeroient bien plus heureux. Il eſt impoſſible de former le cœur d'un jeune Prince devant lequel ſes inſtituteurs ſont forcés de tomber à genoux.

devinrent comme eux d'une avidité effrénée, il fallut à tout prix contenter les desirs extravagans que l'exemple avoit fait naître en eux. Enfin le peuple prit pour modeles des êtres vicieux qu'il crut plus heureux que lui; & les plus malheureux déclarant la guerre à la société, qui ne faisoit rien pour eux, se vengerent de sa négligence & de l'injustice des riches & des puissans par des vols, des assassinats & des crimes, que ni les menaces de la religion, ni la terreur des loix ne purent point arrêter.

Que le genre humain ne se trompe donc plus sur la cause de ses maux, qu'il secoue le joug insupportable de ces préjugés sacrés qui ne serviront jamais qu'à troubler son esprit; qu'il s'occupe de la terre qu'il habite; qu'il songe à son existence présente; que les nations, détrompées des *Droits Divins* de leurs Chefs, les rappellent à l'équité; qu'elles les soumettent à des Loix; qu'elles reprennent des droits inaliénables, soit qu'ils ayent été arrachés par la force, ou surpris par la fraude, ou accordés par l'ignorance & la simplicité. Que le Citoyen n'obéisse qu'à la Loi, qu'en y vivant soumis il soit libre & sans crainte de personne: qu'il travaille pour son propre

bonheur: qu'il ſerve une Patrie, & non pas une marâtre indigne de ſon amour, & non pas des Tyrans qui l'accablent de fers.

Qu'inſtruit par la raiſon & la vérité, qui lui montreront toujours ſes intérêts véritables, l'homme s'attache à ſes aſſociés dont il dépend par ſes beſoins; qu'il maintienne une ſociété néceſſaire à ſa félicité; qu'il défende une patrie que tout lui rendra chere; qu'il obéiſſe à des loix qui ſeront le gage de ſa ſûreté; qu'il ſoit ſoumis aux puiſſances légitimes & que celles-ci ſoient ſoumiſes à l'équité. En un mot que la vérité ſoit montrée à l'homme, que ſa raiſon ſoit développée par l'éducation, que la légiſlation & le gouvernement lui rendent néceſſaire la pratique des vertus que l'éducation lui aura enſeignées, qu'une morale éclairée le rende bon par principes, citoyen par intérêt, ſujet ſoumis pour ſon propre bien-être.

Il eſt inutile de ſonger à rendre les hommes meilleurs tant que leurs préjugés les plus forts tendront à les pervertir. Les préceptes de la morale ſont une barriere trop foible contre les paſſions, les intérêts, les ſéductions multipliées qui les ſollicitent au mal. L'hom-

me n'aimera jamais sa patrie tant qu'elle sera gouvernée par des chefs qui ne songeront qu'à l'opprimer; les loix ne lui en imposeront point tant que tout l'invitera à les éluder ou à les enfreindre; tant qu'il les verra violées impunément par des êtres privilégiés que la faveur en dispense. (*) Il n'aura point d'intérêt de pratiquer la vertu, d'acquérir des talens, de se rendre utile, tant que des Souverains injustes ne répandront leurs faveurs & les récompenses que sur des sujets sans mérite & sans probité. Que peut en effet la morale contre tant de motifs réunis qui suggerent à l'homme qu'il lui est avantageux de mal faire? Ceux qui la prêchent seront-ils autre chose que des Empyriques dont les promesses trompeuses se trouveront à chaque instant démenties? En vain déclameront-ils contre des objets que tout apprend à desirer? En vain voudront-ils étouffer des passions que tout rend néces-

(*) Les priviléges, les prérogatives, les exemptions accordés en tout pays à quelques citoyens favorisés & refusés à tous les autres, tendent visiblement à détruire le respect pour les Loix, & à éteindre dans les esprits les idées de l'équité. Quelles idées de justice peut avoir un citoyen qui voit que les Loix qui châtient le foible ne sont point faites pour les grands?

faires. En vain crieront-ils aux mortels d'être justes, modérés, bienfaisans, de se dégager de l'envie, de mépriser les grandeurs, les titres, les richesses, de se contenter de peu, tandis que tout leur prouvera que l'injustice, la dureté, la rapine, la flatterie, la bassesse sont les seuls moyens d'obtenir les choses que tout leur apprend à desirer, de s'élever jusqu'à ces hommes heureux qui décident du sort des autres.

Quelle digue les notions exaltées de la religion opposent-elles au torrent général qui entraîne les hommes si fortement au mal? N'est-ce point cette religion elle-même qui en corrompant les Souverains fut la cause premiere de la corruption des sujets? N'est-ce point elle qui en semant la haine & la discorde rendit les concitoyens ennemis? N'est-ce point elle qui par ses lâches expiations enhardit l'homme au crime? N'est-ce point elle qui en fondant sa morale sur les volontés contradictoires & déraisonnables de ses Dieux, ou de leurs ministres rendit cette morale énigmatique & douteuse? De quel droit viendroit-elle donc opposer des barrieres aux désordres qu'elle a fait naître & qu'elle fomente? En vain cherchera-t-elle dans

les cieux des motifs pour contenir des excès que les cieux ont fait éclorre & que tout encourage ſur la terre ; en vain voudra-t-elle briſer dans l'homme les liens qui l'attachent à lui-même ; en vain lui commandera-t-elle de ſe haïr & de fuir ſon bonheur ; en vain lui dira-t-elle d'étouffer les deſirs & les mouvemens inhérens à ſa nature : plus fortes que des mobiles imaginaires, que des terreurs éloignées & douteuſes, les paſſions entreront en compoſition avec une religion qui expie, ou elles ſecoueront ſon joug lorſqu'elles la trouveront trop incommode. Si à ſes vices le méchant ſçait allier la ſuperſtition, il offenſera ſes Dieux avec remors ou dans ſes emportemens il n'y aura nul égard.

Les loix oppoſeront-elles une barriere plus ſûre aux déréglemens des hommes ? Hélas ! ne ſont-elles pas communément l'expreſſion de la partialité, & de l'injuſtice du plus fort ? Ne ſont-elles pas un joug onéreux impoſé par la puiſſance ſur le col de la miſere impuiſſante ? N'ont-elles pas continuellement pour objet d'étouffer l'induſtrie, de gêner la liberté, d'interdire au citoyen malheureux les moyens de ſe tirer de preſſe ? Ces loix obſcures, compliquées, multi-

pliées ne sont-elles point des fléaux pour les nations, des ressources fécondes pour surprendre la bonne foi, dont l'artifice, la fraude, & l'injustice se servent pour tromper la candeur & la simplicité; des filets pour enlacer l'innocence, des piéges à l'aide desquels l'iniquité vient à bout de triompher de l'équité; des armes dont la tyrannie se sert pour accabler l'innocent & sauver le coupable? Enfin une jurisprudence insidieuse n'est-elle point par-tout une source de démêlés entre les proches, de querelles dans les familles, de haines entre les citoyens, de richesses pour des hommes pervers qui vivent des malheurs de leurs semblables? Par son moyen des formes puériles, des coutumes barbares, des usages insensés ne mettent-ils pas au néant les titres de la raison & du bon droit? Cette justice qui fait la base de toute société n'est-elle pas soumise aux caprices, aux interprétations arbitraires, aux décisions partiales, à la négligence, à l'impéritie de quelques juges séduits ou prévenus? Dans quelques contrées ne voyons-nous pas l'administration de la justice honteusement vendue à des hommes sans talens, sans lumieres, sans vertus, à qui il suffit d'avoir de l'argent

pour acheter l'urne où ils agiteront l'honneur, la liberté, la fortune, le bien-être & la vie de leurs concitoyens? (*)

Enfin quelles idées veut-on que les peuples se fassent de l'équité, de la modération, de l'humanité; quels seront leurs principes & leurs sentimens sur la

(*) La vénalité des charges paroît être un des excès les plus crians auxquels le Despotisme ait jamais pu se porter. Vendre le droit de juger c'est annoncer à un peuple qu'on le regarde comme une vile marchandise, dont on a le droit de disposer comme d'un cheval ou d'une bête de somme. Tout homme qui réfléchira aux terribles conséquences de la vénalité des charges de judicature, reconnoîtra facilement qu'elle est nécessairement dans une nation la ruine de toute justice, de tout talent, de toute société. Quand il suffit d'avoir de l'argent pour occuper une place, il n'est question que d'amasser assez d'argent pour l'acheter; on ne s'embarrasse plus de s'instruire de ses devoirs, d'étudier les droits des hommes, d'acquérir des lumieres. On ne s'informe que des prérogatives de sa charge, des émolumens qu'elle procure, du pouvoir qu'elle confere, de la faculté qu'elle donne de vexer impunément les autres sans être vexé soi-même. Si l'on demande quel remede apporter à ce mal, je dirai que c'est le *concours*, c'est de rendre les charges & les grands emplois de la société accessibles aux bonnes mœurs, à la probité reconnue, aux grands talens. Alors les bonnes mœurs, l'étude & les talens, assûrés d'être récompensés, deviendront aussi communs qu'ils sont rares aujourd'hui, & l'or ne sera plus la seule mesure de la valeur des hommes.

vertu quand ils verront leurs Souverains accorder tous les avantages de la Société à des hommes qui n'ont pour eux que le hazard de la naiſſance; accumuler des titres, des honneurs, des graces, des récompenſes ſur des citoyens inutiles, leur donner des priviléges, faire vivre dans la ſplendeur, des flatteurs, des Sycophantes, des hommes ſans talens & ſans vertus; permettre à quelques citoyens de piller, de vexer impunément tous les autres & de s'engraiſſer de leur ſubſtance, autoriſer par des loix la rapine, la violence, les extorſions les plus cruelles? Que deviendront les mœurs ſi ces excès, loin d'être punis, loin d'attirer l'infamie, ſont encouragés, conſidérés, enviés, & ſi chacun voit les citoyens les plus pervers & les plus dangereux, protégés dans les crimes & ſouſtraits à la juſtice? Que deviendra l'affection pour la patrie ſi elle ne ſert qu'à renfermer & enchaîner une multitude deſtinée à repaître la voracité d'un Tyran & de ſes ſuppôts? Que deviendront l'activité, le mérite & l'induſtrie ſi les ames ſont dégradées; ſi l'incapacité ſeule eſt payée; ſi la ſcience eſt dédaignée; ſi le travail du peuple ſe multiplie ſans augmenter ſon aiſance & ſon bien-être? Comment

veut-on que le cultivateur ſoit laborieux, ſi ſon travail ne lui attire que de nouveaux impôts? Comment veut-on que le miſérable à qui le gouvernement imprudent a coupé toutes les reſſources & qu'il réduit au déſespoir, ne ſe jette pas dans le crime, & en dépit des ſupplices qui le menacent n'imite pas de loin les voleurs publics, les criminels privilégiés, les aſſaſſins du peuple, qu'il voit ſoutenus par le gouvernement & reſpectés des ſujets? Comment trouver de la probité, de la franchiſe, de la bonne foi, de la confiance, de l'amitié ſolide dans des pays où ceux qui gouvernent, toujours en crainte & en défiance contre les ſujets, dont ils ont la conſcience d'exciter les murmures, ne ſont occupés qu'à faire pulluler des fourbes, des eſpions, des délateurs, des traîtres, des gens intéreſſés aux malheurs de leurs Concitoyens? Enfin comment les peuples acquerront-ils de la raiſon tant que le malheur les empêchera de s'inſtruire, tant que leur éducation ſera négligée & confiée à des hommes qui défendent de raiſonner; tant qu'ils ſeront gouvernés par des ennemis de la vérité?

On voit donc que ni la religion, ni les loix, ni la morale ne peuvent rien ſur

les hommes mal gouvernés ; ils seront toujours mal gouvernés tant que la religion leur donnera des idées fausses de la Divinité & des Princes qui se vantent d'être ses Lieutenans sur la terre. Il est impossible que les nations changent rien à leurs institutions tant qu'elles regarderont comme divines celles mêmes dont elles éprouvent tous les jours les plus cruels effets. Comment une société penseroit-elle à se soustraire au joug impérieux de ses Prêtres, si la vérité ne la détrompe jamais de ces Dieux irrités qu'elle suppose acharnés à faire durer ses malheurs ? Quelles ressources pour une nation qui se persuade que ses chefs, quelque tyrannie qu'ils exercent, sont les images de son Dieu, sont établis par lui, & peuvent impunément la détruire, la piller, la ravager sans qu'il lui soit permis de limiter leur pouvoir ou de résister à leurs coups ? Un peuple ou ses guides auront-ils assez de lumieres pour réformer & anéantir des loix, des usages, des établissemens nuisibles, quand ils seront les dupes des préjugés de l'antiquité, ou quand ils auront la foiblesse de craindre toute innovation comme dangereuse ? La politique aura-t-elle des principes sûrs, les Etats seront-ils florissans

& instruits de leurs véritables intérêts, tant qu'on regardera la vérité comme nuisible, l'examen comme criminel, & la philosophie comme l'ennemie du repos des nations ? Enfin la morale pourra-t-elle jamais toucher les cœurs des hommes & leur inspirer le goût de la vertu, tant que leurs préjugés les feront dépendre d'une Divinité malfaisante, de ses Prêtres fanatiques, de ses Représentans négligens & vicieux qui sans cesse contredisent la nature & la raison ?

On nous dira peut-être que la vérité imprudemment annoncée aux peuples peut produire en eux une fermentation nuisible à leur propre tranquillité ; on prétendra que les chagrins habituels qu'ils éprouvent ne peuvent leur faire autant de mal que les transports furieux ou les changemens impétueux auxquels ils se livreroient s'ils venoient à découvrir leurs droits, leurs intérêts, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, les indignes abus que font de leur confiance ceux à qui ils l'ont donnée, & l'exercice inique de l'autorité dont les nations sont toujours les vraies propriétaires. Quelles révolutions terribles ! quels renversemens soudains, nous dira-t-on, dans les sociétés politiques, si les préjugés des hommes

venoient à disparoître tout d'un coup! On se figure tous les trônes ébranlés, les Monarques égorgés, les citoyens baignés dans leur propre sang; on se représente les loix anéanties, les rangs totalement confondus, la subordination détruite, enfin une anarchie complette succédant à un ordre quelconque qui rendoit du moins la société supportable, malgré les maux qu'on y souffroit.

Nous avons déjà répondu en partie à ces objections chimériques; (*) nous avons assez fait voir que la vérité pénétroit lentement, & rencontroit des obstacles infinis avant de parvenir jusqu'aux yeux des peuples, victimes patientes de leurs préjugés. Subjugués par une force d'inertie qui les retient dans l'esclavage,

(*) Voyez Chapitre III. Les ennemis de la vérité & les fauteurs des abus subsistans affectent toujours d'être *amis du repos*, & de craindre que les peuples détrompés, c'est-à-dire, devenus plus raisonnables, ne deviennent plus méchans; mais cette crainte est chimérique: les lumieres tendent toujours à rendre les mœurs plus douces & à faire rejetter la violence. Un peuple féroce oppose des armes à ses maîtres, un peuple instruit leur oppose des remontrances, des représentations, des idées raisonnables. D'ailleurs les nations jouissent-elles d'un vrai *repos* sous un mauvais gouvernement? *pacem appellant ubi solitudinem faciunt.* Les peuples sous la tyrannie sont dans une crise perpétuelle.

inhabitués à penſer, accoutumés à reſpecter l'autorité malgré ſes injuſtices & ſes rigueurs, dépourvus de plan & de la connoiſſance des moyens de terminer leurs maux, dans l'impoſſibilité de réunir leurs volontés & leurs forces contre le pouvoir qui les accable, les peuples ne ſont gueres diſpoſés aux changemens ſubits; il faut toujours que leurs maux ſoient portés à l'excès pour les déterminer à des réſolutions extrêmes : alors même ce n'eſt point la vérité qui les porte à la fureur, ils deviennent les dupes de l'ambition de quelques Démagogues, qui font tourner à leur profit les mécontentemens du vulgaire, & qui, ſous prétexte de guérir la Patrie de ſes ſes playes, lui en font ſouvent de plus profondes & de plus cruelles.

Ce n'eſt donc point, je le répete, la vérité qui produit ces ravages, c'eſt la démence des gouvernemens qui en tyranniſant un peuple retenu dans l'ignorance, le réduiſent au déſespoir & le diſpoſent à ſe prêter aux vues des méchans qui voudront le ſéduire. Les Princes ſe croyent intéreſſés à l'aveuglement de leurs ſujets dans la vue de leur nuire impunément & de leur porter ſans danger pour eux-mêmes des coups dans les

ténebres; pour lors semblables à une troupe indisciplinée les nations se battent sans ordre, elles se détruisent elles-mêmes sans aucun fruit, & les tyrans succombent sans faire cesser la tyrannie.

Concluons donc encore que la vérité est également nécessaire & au Souverain pour assurer son pouvoir, & aux sujets pour être heureux, soumis & tranquiles. Si l'ignorance où sont les Princes de leur vrais intérêts, de leurs devoirs, de ce qui constitue leur gloire, leur grandeur, leur puissance solide, les détermine trop communément à tyranniser & aveugler leurs sujets, l'ignorance de ceux-ci fait qu'ils se prêtent aux passions des mauvais citoyens qui veulent troubler l'Etat. Un bon Roi, loin de craindre la vérité, la prendra toujours lui-même pour guide & voudra qu'elle éclaire son peuple afin qu'il sente son bonheur; il verra qu'elle est l'appui de la nation & du trône; un Despote qui commande à des sujets irrités ne devient point la victime de la vérité, mais de l'imprudence & de l'ignorance impétueuse de ses esclaves furieux; sa nation, ainsi que lui, sont à la merci du fanatisme religieux & politique. Tout peuple qu'on opprime est intéressé au chan-

gément; il ne craindra point que la révolution lui soit nuisible. Tant que les Souverains s'opposeront aux progrès de la raison, les peuples seront aveugles & turbulens; tant que les peuples seront aveugles, ainsi que leurs Monarques, les uns & les autres seront les jouets de l'imposture & de l'ambition: tant que les nations stupides seront les dupes de la superstition & du despotisme, elles seront dépourvues d'industrie, de puissance & de vertu.

Si des vues intéressées portent des Tyrans à empêcher qu'on n'éclaire leurs sujets, les Princes équitables reconnoîtront qu'ils n'ont pas le droit de les priver de la vérité. Le Souverain ainsi que le moindre de ses sujets est obligé de contribuer à l'utilité publique; il ne peut donc sans injustice punir celui qui, bien ou mal selon les talens qu'il a reçus, s'efforce de contribuer à l'utilité des autres. (*) Si les idées qu'un écrivain propose sont utiles & bien fondées, il est du devoir de ceux qui gouvernent de les adopter; si l'examen les fait trouver fausses, il suffit de les rejetter. Il n'y a que la tyrannie qui se

(*) V. Le commencement du Chapitre II.

croye en droit de punir ceux qui peuvent ſe tromper.

Que les Rois écoutent donc la vérité s'ils veulent ſçavoir l'art de régner; c'eſt pour lors qu'ils établiront leur puiſſance ſur des fondemens inébranlables; c'eſt quand les peuples ſeront heureux & instruits, qu'ils auront de l'activité, des mœurs & des vertus : que les Princes renoncent à la tyrannie s'ils veulent des ſujets bien attachés, des citoyens magnanimes, des miniſtres éclairés, des ſoldats intrépides, des cultivateurs laborieux, des Provinces peuplées, des patriotes généreux, des hommes vertueux. De quel droit le deſpote prétendroit-il à ces avantages? Son domaine eſt une terre ingrate, aride, malheureuſe, dans laquelle les talens, la ſcience, la vertu ne peuvent ſe naturaliſer; leurs ſoutiens ſont des mercénaires qui ne s'intéreſſent à leur maître que dans l'eſpoir de le dépouiller lui-même.

Si le menſonge eſt l'unique ſource des maux du genre humain; ſi la vérité procure les avantages les plus réels à la politique & à la morale, quels doivent être nos ſentimens pour ces hommes dont la profeſſion n'eſt qu'un trafic d'impoſtures,

res, qui mentent au nom du ciel, dont l'unique fonction ici-bas est de tromper & les peuples & les Rois sur les objets les plus importans pour eux? Que penserons-nous de ces ministres des Dieux qui sement de fleurs les routes de la tyrannie, & qui par des prieres, des pratiques & de vains sacrifices expient les outrages qu'elle fait aux nations? Aurons-nous un respect imbécille pour ces Courtisans flatteurs, pour ces Grands sans honneur qui ne doivent leur grandeur qu'à la bassesse & à la flatterie, & qui croient élever le Monarque en dégradant son peuple? La raison & la vérité ne sont-elles donc point en droit de combattre des préjugés qui font méconnoître aux Souverains leurs devoirs & aux sujets leurs droits? L'intérêt des Sociétés & de leurs législateurs n'exige-t-il point que l'on contredise les maximes de ces empoisonneurs publics, qui encouragent les despotes aux injustices, aux rapines, au carnage, & qui font entendre aux peuples qu'ils sont faits pour digérer en silence tous les outrages qu'on leur fait?

Non, il n'y a que des monstres dénaturés ou des insensés qui puissent penser de sang-froid aux miseres du genre hu-

main ; l'homme de bien doit porter un cœur sensible & une ame élevée ; l'ami du genre humain ne peut encenser ceux qui l'oppriment : celui qui connoît la vérité doit attaquer l'erreur ; il doit parler ; son silence le rendroit complice des imposteurs dont les mensonges & les flatteries couvrent la terre de malheureux : il croira donc servir la race humaine en la détrompant de ses chimeres, en réduisant les séducteurs au silence, en montrant aux nations leurs droits incontestables, aux Rois leurs intérêts & leurs devoirs, au citoyen les mœurs nécessaires à sa félicité.

Ainsi quand le Sage aura le bonheur de connoître la vérité, qu'il ne l'enfouisse point en avare dans le fond de son cœur ; il la doit à ses semblables, à ses concitoyens, au genre humain. Il est inhumain & sordide s'il refuse de partager avec eux le trésor qu'il a découvert. (*)

(*) Ceux qui prétendent que l'on ne doit point dire la vérité sont des hommes plus curieux de leur repos que du bien public. Celui qui disoit que *s'il tenoit toutes les vérités dans sa main, il se garderoit bien de l'ouvrir*, n'avoit certainement point d'enthousiasme pour le bien de ses concitoyens. *Parum sepultæ distat inertiæ celata virtus.* HORAT. CARM. LIB. 4. OD. 9. Un anonyme Grec a dit avec raison que *taire la vérité, c'est enfouir son or.*

Que le mortel qui pense n'écoute donc point le langage ignoble & pusillanime de ceux qui prétendent que le citoyen obscur doit se condamner au silence & qu'il ne peut le rompre sans se rendre criminel. A en croire des ames sans énergie il sembleroit qu'un homme qui pense doit languir dans l'inutilité, & qu'il devient un insensé, un téméraire, un insolent, dès qu'il éleve sa voix dans la multitude pour avertir ses associés des dangers communs qu'ils courent. Quoi! est-ce donc un attentat dans un passager qui navige d'avertir le Pilote que son vaisseau fait eau de toutes parts, qu'il est menacé d'un écueil, & d'exhorter ses compagnons à prévenir le péril? (*)

Hélas! où en seroit le genre humain, comment parviendroit-il à perfectionner son sort, si ses erreurs sont si respectables que l'on ne puisse les attaquer sans

V. EPIGRAMMATUM DELECTUS. & V. LE CHAP. II. DE CE TRAITÉ.

(*) On dit que dans un vaisseau battu par une tempête, où chacun travailloit pour prévenir le danger, il se trouva un passager qui se tenoit les bras croisés & qui paroissoit totalement indifférent sur tout ce qui se passoit autour de lui. Quelqu'un lui ayant demandé raison de sa conduite, il se contenta de répondre qu'*il n'étoit que passager*. Voilà l'histoire de tous ceux qui ne s'intéressent point aux maux de leur pays.

crime, ou si personne n'a le courage de penser d'après lui-même & de s'écarter des opinions de la multitude? Faut-il donc que l'homme pour être un bon citoyen se dénature, & résiste sans cesse aux penchans qui le portent à chercher son bien-être? Si personne n'osoit jamais déchirer le voile du préjugé, comment les nations languissantes sous des Sultans, efféminés, plongés dans la molesse, criminels par habitude & souvent à leur insçu, remédieroient-elles à des maux que l'imposture leur peint comme nécessaires & auxquels la religion leur défend de penser? Quel homme parmi nous auroit le front de blâmer aujourd'hui un Sage obscur qui dans Tyr ou Sidon auroit osé réclamer de son tems contre les sacrifices abominables que l'on faisoit à Moloch? Cependant nous ne pouvons douter que ce Sage n'eût été pour lors traité d'*impie*, de *blasphémateur*, de *séditieux*, & que pour avoir pris en main la cause de la nature outragée on ne l'eût immolé à la rage des Prêtres comme un perturbateur du repos de la société. (*) Si personne n'ose

(*) Il est bien étrange que les Chrétiens, qui regardenr les incrédules comme des hommes si blâmables, ne s'apperçoivent pas que d'après leur fa-

blâmer un tel homme, si l'on s'intéresse à lui, si son souvenir est cher, de quel droit blâmeroit-on aujourd'hui celui qui parmi nous décrieroit les délires de la superstition, les fureurs causées par le fanatisme & toujours prêtes à renaître, les saintes cruautés de l'Inquisition, les séditions & les querelles du Sacerdoce Chrétien, les dangereuses extravagances du Despotisme, les indignités que la démence politique fait éprouver à tant de peuples? Enfin sous quel prétexte pourroit-on condamner l'enthousiasme bienfaisant d'un ami de la raison, qui s'efforceroit de combattre les préjugés des peuples, de dissiper les phantômes qui les troublent, & de présenter des remedes contre les fléaux qui désolent la terre?

Respecter les opinions reçues, c'est presque toujours respecter le mensonge; dissimuler la vérité ou la cacher, c'est se rendre le complice de l'imposture; refu-

çon de penser ils condamnent les fondateurs de leur propre religion. Les Apôtres n'étoient-ils pas des incrédules & des perturbateurs du repos public à Jérusalem? Les Missionnaires qui vont aux Indes ne sont-ils pas des séditieux qui annoncent des nouveautés? Etre incrédule n'est-ce pas refuser de croire ce que l'on croit dans les pays où l'on se trouve?

ſer de parler vrai aux hommes quand on le peut, c'eſt trahir la cauſe du genre humain, c'eſt lui retenir une dette que lui doivent les talens. Le menſonge n'eſt odieux que lorſqu'il nous empêche de connoître les choſes qui intéreſſent notre bonheur; quelle idée devons-nous donc avoir de ces menſonges affreux dont l'eſpèce humaine toute entiere eſt la victime! N'eſt-ce point refuſer ſes ſervices à la ſociété que de ne vouloir pas partager avec elle des lumieres que l'on a puiſées dans ſon ſein? N'eſt-ce donc point un devoir d'avertir la patrie, cette mere qui nous éleve, qui nous défend & nous ſoutient, des piéges que lui tendent des enfans imprudens & dénaturés qu'elle réchauffe dans ſon ſein? Le véritable ennemi du public, le vrai rebelle, le vrai perturbateur du repos de ſon pays, n'eſt-ce pas le Tyran qui l'opprime, le fourbe qui la diviſe, le fanatique qui l'arme d'un couteau ſacré pour s'en frapper elle même, le Courtiſan qui flatte ſes impitoyables maîtres, le Miniſtre qui la charge de fers, le guerrier qui prête ſon bras & ſon épée à ſes indignes oppreſſeurs? Enfin l'ennemi de la ſociété eſt celui qui veut qu'on la plonge dans l'aveuglement & la miſere afin

que ſes maux ſe perpétuent. Malades pusillanimes ou en délire! faut-il que vous ne regardiez comme vos amis que ceux qui vous trompent ſur votre état! Comment guérirez-vous des plaies profondes & cachées qui vous minent à votre inſçu & qui ne ſont incurables que parce que jamais vous n'oſâtes y appliquer des remedes? Ne craignez point la vérité, ſes remedes ſont doux, il n'y a que ceux du menſonge qui ſoient inutiles, violens & dangereux. Aſſez longtems vous futes les dupes de ces Empyriques ſacrés qui vous ont endormis dans l'eſpérance vaine de voir ceſſer vos maux; n'écouterez-vous jamais les conſeils de la ſageſſe, les préceptes de la raiſon, les oracles de la vérité, qui peu à peu vous rendront la ſanté & vous mettront à portée d'en jouir, ſans jamais en abuſer?

CHAPITRE VII.

De la Philosophie. Des caracteres qu'elle doit avoir. Du but qu'elle doit se proposer.

LES hommes, comme on vient de le prouver, sont presqu'en tout genre les victimes perpétuelles d'une foule de préjugés qui non seulement anéantissent leur bien-être, mais encore les détournent de l'idée de mettre fin à leurs peines. Ces préjugés influent sur toute la conduite de leur vie : tout mortel accoutumé à réfléchir est tout surpris de voir que la plupart des institutions humaines ne sont qu'un long tissu d'extravagances & de folies. S'il examine les gouvernemens, il voit que la politique, par son essence visiblement destinée à maintenir les sociétés, à concentrer leurs forces, à veiller à leur sûreté, à faire observer les régles immuables de l'équité, par un renversement affreux est devenue le principe de leur destruction, la source des vices qui les divisent, des oppressions qui les font gémir, des passions

qui les dévorent, des préjugés qui les aveuglent, des entreprises funestes qui conduisent les nations à la ruine. S'il médite les loix, il voit par-tout la liberté de l'homme mise aux fers, l'équité naturelle subordonnée aux caprices de l'usage, de l'opinion, de la tyrannie, & le bien-être de la multitude obligé de céder aux intérêts momentanés de quelques hommes puissans, qui ne font des loix que pour leur avantage présent. S'il recherche les droits & les titres de la grandeur, du rang, de cette inégalité onéreuse qu'il voit dans les sociétés, de ces distinctions partiales qui donnent tout à quelques Citoyens & qui privent les autres des droits même de l'humanité, il est tout étonné de voir que ces choses sont fondées sur l'usurpation, la violence, l'injustice des Souverains, & sur l'imbécillité des sujets. S'il examine les effets de l'éducation & le but qu'elle se propose, il voit que par-tout elle n'a pour objet que d'apprivoiser les esprits avec des systêmes fabuleux, d'inspirer du mépris pour la raison, de façonner les mortels au joug de la servitude, d'étouffer la nature, de détruire ses penchans, de renverser ses idées les plus claires, enfin de rendre les hommes sou-

ples, aveugles, malheureux & vicieux. Si notre ſage porte les yeux ſur la religion, il n'y voit que l'impoſture & les égaremens de l'imagination troublée par de fauſſes terreurs réduits en ſyſtême par des enthouſiaſtes ou par des fourbes, qui ſe ſont propoſé de faire trembler & d'éblouir le genre humain pour l'aſſervir à leurs propres intérêts. En un mot l'homme qui penſe voit par-tout les corps & les eſprits des mortels plongés dans de honteux liens, comme environnés de bandelettes qui les tiennent dans une éternelle enfance, & qui les empêchent d'agir, de penſer, de raiſonner, de déployer leur énergie, de prendre des forces & de la croiſſance.

A quoi ſert la ſageſſe ſi elle ne rend heureux? Comment ſe rendre heureux ſans la connoiſſance des rapports qui ſont entre l'homme & les êtres qui l'entourent? Comment découvrir ces rapports, ſi l'on ne fait uſage de ſes ſens, & ſi l'on ne ſoumet à l'expérience & à la réflexion les objets que l'on veut examiner? Comment faire des expériences vraies & juger ſainement des choſes, ſi les organes ſont viciés, ſi l'eſprit a des entraves, s'il eſt engourdi par l'habitude & dépravé par le préjugé, ſi le cœur

est corrompu par des exemples funestes, si l'ame est troublée par des passions violentes ? En un mot comment aimer la sagesse, si l'on ne connoît ses avantages, ou si l'on ne sent les maux que produit la folie ? Comment se procurer cette sagesse sans chercher la vérité ?

Le Philosophe est donc un homme qui, connoissant le prix de la sagesse & les dangers de la folie, pour son bonheur propre & pour celui des autres travaille à chercher la vérité. Cela posé, appliquons à la philosophie la régle générale qui doit être établie pour juger sainement des hommes & de leur conduite; voyons si elle est vraiment utile; voyons si elle procure des avantages réels à celui qui la possede & à ceux qui en recueillent les fruits; d'après cet examen mesurons nos sentimens pour la philosophie & pour ceux qui la professent.

Si l'habitude de méditer, si les sciences & les arts ne servoient qu'à faire imaginer des systêmes stériles, à raffiner sur des plaisirs passagers & souvent dangereux, à nourrir le luxe, à favoriser la molesse, à repaître l'oisiveté, quel cas pourroit-on en faire ? Quelle estime devrions-nous à ceux qui s'en occupent ? Quelle reconnoissance la société doit-

elle à ces hommes qui n'emploient les forces de leur esprit qu'à des disputes théologiques dont les suites sont communément si fatales, à des controverses qui troublent & divisent les citoyens, à des recherches laborieuses qui ne conduisent à rien? Les connoissances humaines pour mériter notre estime doivent avoir des objets plus nobles, plus utiles, plus étendus; c'est son propre bonheur, c'est le bonheur de ses associés, c'est le bien-être de toute l'espece humaine que l'ami de la sagesse doit se proposer; c'est en pesant les préjugés des hommes dans la balance de la raison qu'il apprend à s'en dégager lui-même, qu'il peut procurer le calme à son cœur, qu'il peut mettre des bornes à ses desirs, qu'il se détrompe des objets que le vulgaire poursuit aux dépens de son repos, de sa vertu, de sa félicité: c'est en attaquant les erreurs qui troublent la raison ou qui l'empêchent de se développer que la sagesse peut aspirer à la gloire si légitime de contribuer un jour à diminuer, ou même à faire disparoître les calamités en tout genre dont les mortels sont affligés.

L'homme le plus libre est celui qui a le moins de préjugés; l'homme le plus

heureux eſt celui qui a le moins de beſoins, de paſſions, de deſirs, ou qui eſt le plus à portée de les ſatisfaire; l'homme le plus ſatisfait eſt celui dont l'eſprit eſt le plus agréablement occupé, & dont l'ame jouit le plus ſouvent du dégré d'activité dont elle eſt ſuſceptible; l'homme le plus content de lui-méme eſt celui qui a droit de s'aimer & de s'eſtimer, qui rentre avec complaiſance dans ſon propre intérieur, & qui a la conſcience de mériter de la part des autres les ſentimens qu'il a pour lui-même.

Ainſi le philoſophe eſt libre. Vit-il ſous la tyrannie? Son eſprit eſt au moins dégagé des entraves qui incommodent celui des autres; il ne tremble point comme eux devant leurs terribles chimeres; ſon ame a conſervé tout ſon reſſort; la violence n'a point de priſe ſur ſa penſée; il ſe fortifie contre l'infortune, & en raiſon de ſa propre énergie, qui ſe nourrit d'elle-même, de ſon imagination plus ou moins ſuſceptible de s'allumer, le ſage devient un enthouſiaſte & ſouvent un martyr de la vérité. Son ame ſera paiſible au ſein même du malheur, il ne ſera point abbatu par les mépris du vulgaire; il bravera les menaces de la tyrannie, elle ne peut rien contre celui qui ne craint

point la mort. (*) C'eſt ainſi que ſouvent l'on a vu l'ame de quelques ſages rendue plus audacieuſe par le danger, irritée par les obſtacles, échauffée par la gloire, attaquer ouvertement le menſonge, la ſuperſtition & la tyrannie au riſque même de ſuccomber ſous leurs coups. S'ils ont été regardés comme des inſenſés par leurs concitoyens prévenus; ſi leurs contemporains aveugles leur ont refuſé le tribut de louanges que méritoit leur courage, leur imagination allumée les ſoutenoit contre l'injuſtice de leur ſiecle, elle leur montroit une poſtérité reconnoiſſante de leurs bienfaits; elle leur faiſoit entendre d'avance les bénédictions & les applaudiſſemens que les hommes détrompés donneroient un jour à leur mémoire & à leurs entrepriſes généreuſes. Oui, ſans doute, ô Socrate! dans ta priſon ton ame étoit plus libre, plus élevée, plus contente que celle de cet infame Anytus, & de ces juges ſuperſtitieux qui te condamnerent à la mort.

Ce fut encore des hommes de cette trempe qu'ont été réellement ou qu'ont

(*) Apollonius de Thyane diſoit *que le Dieu qui avoit fait les Rois terribles l'avoit fait ſans peur*; paroles qui euſſent été mieux placées dans la bouche d'un vrai Sage que dans celle d'un Impoſteur.

affecté de paroître ces Stoïciens fameux qui méprisoient la douleur, qui montroient de la sérénité dans les tourmens & dont la tranquillité ne se démentoit point au milieu des traverses, de l'indigence & des afflictions. Tels furent les Lycurgues, les Zénons, les Epictetes, les Antonins; & tels voulurent paroître les Cyniques, les Bramines, les Fakirs & les Pénitens, en un mot ces hommes courageux & quelquefois insensés qui dédaignerent réellement ou par feinte tout ce que les mortels desirent. Les uns pourvus d'une ame forte furent des enthousiastes généreux de la vérité, des héros de la vertu, des philosophes sinceres; les autres ne furent souvent que des frénétiques, des hypocrites, des charlatans, des hommes vains qui par la singularité de leur conduite ou de leurs maximes s'efforcerent d'attirer les regards du vulgaire & de marcher par des routes détournées à la gloire qu'ils affectoient de mépriser. La sincérité, la bonne foi avec soi-même mettent seules de la différence entre le vrai philosophe & celui qui ne veut que le paroître; l'un se montre tel qu'il est, l'autre joue un rôle emprunté, sujet à se démentir.

Il n'est point de préjugé plus commun

que de confondre la ſingularité ou le deſir de ſe diſtinguer des autres avec la philoſophie : philoſophe & homme ſingulier furent ſouvent des ſynonimes. N'en ſoyons point ſurpris, le vulgaire, qui jamais ne pénetre au delà des apparences, eſt attiré par le ſpectacle nouveau de tout homme qui s'écarte des routes & des maximes ordinaires, qui ſuit une conduite oppoſée à celle des autres, qui s'annonce par un extérieur bizarre, qui mépriſe ce que ſes ſemblables deſirent, qui renonce aux richeſſes, à la grandeur, aux douceurs de la vie; la bizarrerie de ſa conduite, après avoir ébloui les yeux, ſéduit quelquefois en faveur de ſes opinions, & l'on finit par écouter celui qui n'avoit d'abord attiré les regards que par ſa ſingularité; que dis-je? ſouvent d'un objet de pitié ou de riſée il devient un objet d'éloges & d'admiration (*).

Diſtinguons donc la philoſophie du preſtige, voyons ſans préjugé celui qui la

(*) Le philoſophe eſt preſque toujours forcé de s'écarter des opinions du vulgaire : mais tout homme qui n'a point les idées du vulgaire n'eſt pas un philoſophe pour cela; c'eſt l'amour de la vérité qui ſeul lui donne droit à ce titre.

la professe, ne prostituons point le nom de la sagesse à l'humeur chagrine, à l'orgueil; souvent sous le manteau du Cynique & du Stoïcien, sous les apparences du désintéressement, du mépris des grandeurs, de la louange, des plaisirs, nous ne trouverons que des ames bilieuses, rongées par l'envie, dévorées d'ambition, embrasées du vain desir d'une gloire usurpée toutes les fois qu'on ne la doit point aux avantages réels qu'on procure à la société.

Si la philosophie est la recherche de la vérité, la bonne foi avec soi-même, la sincérité avec les autres doivent être les premières qualités du philosophe. Les grands talens & l'art de méditer ne sont point exclusivement accordés à des ames tranquiles, honnêtes, vertueuses; l'homme qui pense n'est point toujours un Sage; un penseur peut être d'un tempérament vicieux, tourmenté par la bile, asservi à des passions incommodes; il peut être envieux, orgueilleux, emporté, dissimulé, chagrin contre les autres & mécontent de lui-même; mais alors il n'est gueres capable de faire des expériences sûres; ses raisonnemens seront suspects, il ne pourra se voir lui-même tel qu'il est, ou s'il apperçoit malgré

lui les désordres de son cœur, il se met à la torture pour se les dissimuler, pour les justifier à ses propres yeux, & pour donner le change aux autres : sa philosophie, ou plutôt les systêmes informes de son cerveau se sentiront de son trouble, on ne trouvera point de liaison dans ses principes, tout y sera sophisme & contradiction ; la mauvaise foi, l'orgueil, l'envie, la bizarrerie, la misanthropie perceront de toutes parts ; & si le vulgaire, ébloui de ses talens & de la nouveauté de ses principes, croit voir en lui un philosophe profond & sublime, des yeux plus clairvoyans n'y verront que de la bile, de la vanité mécontente, & souvent la noirceur enduite du vernis de la vertu. (*)

Il faut une ame tranquille pour envisager les objets sous leur vrai point de vue ; il faut être impartial pour juger sainement des choses ; il faut se mettre au dessus des préjugés, dont la philoso-

(*) Non seulement les hommes sont ingénieux à se tromper eux-mêmes & à justifier leurs vices à leurs propres yeux & à ceux des autres, mais ils ont l'adresse de faire tourner leurs défauts au profit de leur vanité ; ils croient que leurs concitoyens doivent leur savoir gré de leur mauvaise humeur, de leur bile, de leur orgueil, dès qu'ils les couvrent du beau nom de la philosophie.

phie elle-même n'eſt que trop ſouvent infectée, pour la perfectionner, pour la rendre plus perſuaſive, plus touchante, plus utile au genre humain. (*) En effet l'arrogance des philoſophes a dû ſouvent dégoûter les hommes de la philoſophie ; ſes diſciples, fiers de leurs découvertes réelles ou prétendues, ont quelquefois montré leur ſupériorité d'une façon humiliante pour leurs concitoyens ; des penſeurs atrabilaires ont révolté les hommes par leurs mépris inſultans, & n'ont fait que leur fournir des motifs pour s'attacher plus opiniâtrément à leurs erreurs, & pour décrier les médecins & les remedes. D'autres ſe ſont complu à étaler aux yeux de leurs ſemblables les maux dont ils ſouffroient, ſans leur indiquer les vrais moyens de les guérir. Que dis-je ! ils les ont ſouvent exagérés, & ſe ſont efforcés d'ôter juſqu'à l'eſpoir de les voir jamais finir.

Le philoſophe n'eſt en droit de s'eſtimer lui-même que lorſqu'il ſe rend utile en contribuant au bonheur de ſes ſemblables ; les applaudiſſemens intérieurs de ſa conſcience ſont légitimes & néceſſaires

(*) Tacite dit d'Agricola *retinuit, quod eſt difficillimum, ex ſapientiâ modum.* Tacit. in vit. Agricol. Cap. 4. in fine.

lorſqu'il a la conſcience de les avoir mérités. Hélas ! dans un monde aveuglé par le préjugé & ſi ſouvent ingrat, cette récompenſe idéale eſt preſque toujours la ſeule qui reſte à la vertu ! Ainſi que le Sage s'eſtime quand il a fait du bien ; que ſon ame s'applaudiſſe d'être libre au milieu des fers qui retiennent les autres ; que ſon cœur ſe félicite d'être dégagé de ces vains deſirs, de ces vices, de ces paſſions honteuſes, de ces beſoins imaginaires dont ſes aſſociés ſont tourmentés, mais qu'il ne ſe compare point à eux d'une façon choquante pour leur amour-propre ; s'il ſe croit plus heureux, qu'il n'inſulte point à leur miſere, qu'il ne leur reproche point avec aigreur les maux qui les affligent, & ſur-tout qu'il ne les jette point dans le déſeſpoir. La philoſophie manque ſon but & révolte au lieu d'attirer lorſqu'elle prend un ton arrogant & dédaigneux, ou lorſqu'elle porte l'empreinte de l'humeur ; l'ami de la ſageſſe doit être l'ami des hommes & ne les mépriſer jamais ; il compâtit à leurs peines, il cherche à les conſoler, à les encourager. L'amour du genre humain, l'enthouſiaſme du bien public, la ſenſibilité, l'humanité, le deſir de ſervir ſon eſpece, de mériter ſon eſtime, ſa ten-

dresse, sa reconnoissance, voilà les motifs légitimes qui doivent animer l'homme de bien; voilà les motifs qu'il peut avouer sans rougir; ces motifs méritent nos éloges lorsque nous les trouvons sinceres ou lorsque nous en ressentons les effets avantageux. Sans cela la philosophie ne sera qu'une déclamation inutile contre le genre humain, qui ne prouvera que l'orgueil ou le chagrin de celui qui déclame, sans jamais convaincre personne.

De quel droit en effet le Sage mépriseroit-il les hommes ou leur feroit-il des outrages? Est-ce parce qu'il croit avoir des lumieres & des connoissances supérieures à celles des autres? Mais ces lumieres sont inutiles & ces connoissances sont vaines s'il n'en résulte aucun bien pour le genre humain. De quel droit haïroit-il son espece, & quelle gloire peut-il résulter d'une misanthropie qui le déclareroit ennemi du genre humain? L'humanité, l'amour des hommes, la sensibilité, la douceur ne sont-elles pas des vertus? Toute gloire pour être solide ne doit-elle pas se fonder sur ces heureuses dispositions & sur les effets avantageux qu'elles doivent opérer? Quels motifs l'homme qui pense auroit-il pour

méprifer les autres! Eſt-ce parce qu'ils ſont ignorans & remplis de préjugés? Hélas! l'éducation, l'exemple, l'habitude & l'autorité ne les forcent-ils pas à l'être? Eſt-ce parce qu'ils ſont des eſclaves, remplis de paſſions, de vices & de deſirs frivoles? Ceux qui réglent leurs deſtinées, les impoſteurs qui les ſéduiſent, les modeles qu'ils ont devant les yeux, ne produiſent-ils pas dans leurs cœurs tous les vices qui les tourmentent? Mépriſer ou haïr les hommes pour leurs égaremens, c'eſt les inſulter lorſqu'on devroit les plaindre, c'eſt les outrager parce qu'ils ſont malheureux, c'eſt leur reprocher des infirmités néceſſaires & qu'ils n'ont pu s'empêcher de contracter.

Ainſi conſolons l'homme, ne l'inſultons, ne le mépriſons jamais; inſpirons-lui au contraire de la confiance; apprenons-lui à s'eſtimer, à ſentir ſa propre valeur; donnons de l'élévation à ſon ame; rendons-lui, s'il ſe peut, le reſſort que tant de cauſes réunies s'efforcent de briſer. La vraie ſageſſe eſt courageuſe & mâle, ſes leçons ne ſont point faites pour emprunter le ton impérieux de la ſuperſtition dont le but ne ſemble être que de conſterner, d'avilir, d'anéantir l'eſprit humain. Si le philoſophe a de

l'énergie & de la chaleur dans l'ame; s'il est susceptible d'une indignation profonde, qu'il s'irrite contre les mensonges dont son espece est la victime; qu'il attaque avec force les préjugés qui sont les vraies sources de ses maux; qu'il détruise dans l'opinion de ses semblables l'empire de ces Prêtres & de ces Tyrans qui abusent de son ignorance & de sa crédulité; qu'il jure une haine immortelle à la superstition qui tant de fois fit nager la terre dans le sang; qu'il jure une inimitié irréconciliable à cet affreux despotisme qui depuis tant de siecles a fixé son trône au milieu des nations éplorées. S'il se croit éclairé, qu'il instruise les autres; s'il est plus intrépide, qu'il leur prête une main secourable; s'il est libre, qu'il leur suggere les moyens de se mettre en liberté; qu'il les détrompe de leurs préventions avilissantes, & bientôt les chaînes forgées par l'opinion tomberont de leurs mains. Insulter des malheureux, c'est le comble de la barbarie; refuser de tendre la main à des aveugles, c'est le comble de la dureté; leur reprocher avec aigreur d'être tombés dans l'abîme, c'est unir la folie à l'inhumanité. (*)

(*) Voyez dans La Fontaine la fable du Maître

Si le Sage guéri de l'épidémie du vulgaire se trouve plus heureux & plus content de son sort; si la sérénité regne dans son cœur, qu'il la communique aux autres; le bonheur est un bien fait pour être partagé; qu'il méprise donc lui-même, & qu'il apprenne aux autres à mépriser ces futiles grandeurs, ces richesses souvent inutiles, ces plaisirs suivis de douleurs, ces vanités puériles, qui remplissent la vie de tant d'inquiétudes, de chagrins & de remors; qui s'achetent communément au prix de la paix intérieure, du bonheur réel, de la vertu, de l'estime que l'on se doit à soi-même, & de l'affection que l'homme en société doit pour son propre intérêt chercher à faire naître dans ses associés. Le vrai Sage, s'il veut mériter la confiance de ses semblables, s'il prétend à la gloire d'être le médecin du genre humain, doit lui montrer l'intérêt le plus tendre; il doit le plaindre, le consoler, le fortifier, le guérir; il doit entrer dans ses peines, supporter ses égaremens, regarder ses chagrins & ses transports comme des effets nécessaires de sa maladie, & ne point se rebuter de son ingratitude ou

d'école & de l'Enfant qui se noye. *Livre premier, Fable 19.*

de ses délires; le moment de la reconnoissance sera celui de la guérison.

Que dis-je? le Sage doit sa tendresse & sa pitié au vicieux, au criminel même; il doit les plaindre des honteux liens qui les attachent au mal, des habitudes malheureuses qui rendent le vice nécessaire à leur bien-être, des préjugés aveugles qui les conduisent à la ruine: il doit leur montrer les précipices qui s'ouvrent sous leurs pas, les conséquences fatales de leurs égaremens, les effets déplorables de leurs désordres & de leurs crimes. Il doit effrayer & détromper ces maîtres de la terre qui croient les malheurs des peuples nécessaires à leur grandeur, à leur puissance, à leur félicité: il leur peindra avec force les tableaux redoutables de ces Despotes égorgés par des sujets réduits au désespoir, de ces odieux Sultans mêlant à la fin leur sang à celui des victimes que leur caprice s'est immolées. (*) Ou bien prenant un ton plus doux, il tentera d'amollir leurs cœurs, d'y réveiller l'humanité engourdie par le luxe, l'inexpérience du malaise, la flatterie; il leur présentera le

(*) *Ad generum Cereris sine cæde & vulnere pauci*
Descendunt Reges, & siccâ morte Tyranni.
JUVENAL. SAT. X. vers. 112.

ſpectacle touchant des peuples plongés dans la miſere, la ſueur & les larmes; ſi leur cœur eſt encore ſenſible à la vraie gloire, il leur montrera ces mêmes peuples, ſoulagés par leurs ſoins, célébrant les louanges & béniſſant les noms de ceux qui les rendent heureux. C'eſt ainſi que le Sage peut ſe flatter d'adoucir la férocité & de guérir les erreurs de ces Princes eux-mêmes, qui, dupes des menſonges dont la flatterie les repaît, ſe croient intéreſſés à perpétuer l'ignorance, la foibleſſe, l'indigence des nations: c'eſt ſur-tout leur cure que la philoſophie doit ſe propoſer; lorſque les chefs des corps politiques jouiront de la ſanté, les membres ne tarderont point à reprendre de la vigueur: les peuples ne ſont malheureux & déraiſonnables que parce que leurs Souverains ont rarement des idées vraies du bonheur, & ne conſultent point la raiſon: détrompons les Princes de leurs chimeres, & bientôt leurs ſujets ſeront contens & raiſonnables.

Si la philoſophie trouve l'oreille des Souverains fermée à ſes conſeils, qu'elle s'adreſſe au peuple. La vérité a deux moyens de triompher de l'erreur; ſoit en deſcendant des chefs aux nations, ſoit en remontant des nations à leurs chefs. Ce

dernier moyen est sans doute le plus solide & le plus efficace; en effet un Souverain vertueux disparoît souvent pour faire place à un Tyran insensé, dépourvu de talens, de lumieres & de vertus; mais une nation instruite & raisonnable n'est point sujette à mourir.

Quoi qu'il en soit, le philosophe portera toujours son tempérament dans sa philosophie. S'il a de la chaleur dans l'imagination, de l'élévation dans l'ame, du courage, sa marche sera impétueuse; & dans son enthousiasme, semblable à un torrent, il entraînera sans ménagement les erreurs humaines. Possede-t-il une ame sensible? attendri sur le sort des mortels, il gagnera leur confiance, il remuera les cœurs, il versera du baume sur des plaies que l'aigreur ne feroit qu'envenimer. Le philosophe le plus doux, le plus tendre, le plus humain sera toujours le plus écouté; la douceur attire & console, elle rend plus touchans les charmes de la vérité: si on la montre sous des traits irrités, parlant avec hauteur, entouré du cortége de la mélancolie, elle déplaît, elle révolte, elle ne peut attacher les regards.

C'est donc souvent à lui-même que le philosophe doit s'en prendre si ses leçons

deviennent infructueuſes, & rendent la raiſon & la vérité déſagréables pour ceux dont elles ſont deſtinées à ſoulager les peines. Une philoſophie tyrannique, impérieuſe, inſultante, humilie & ne perſuade jamais; une philoſophie chagrine, auſtere, ennemie de la joie, effarouche & n'eſt point faite pour attirer. Une philoſophie trop exaltée & qui propoſe une perfection impoſſible, étonne ſans influer ſur la conduite, ou jette dans le découragement. Si les leçons du fanatique religieux s'efforcent d'élever l'homme au deſſus de ſa ſphere pour s'égarer dans les régions de l'Empyrée, ſon propre poids le fera bientôt retomber ſur la terre; quelquefois il n'eſt averti que par de lourdes chutes, qu'il ne devoit point ſortir d'une nature où tôt ou tard il eſt forcé de rentrer.

Il faut donc à l'homme une philoſophie humaine, qui l'attire, qui le conſole, qui le ſoutienne. C'eſt pour la nature, c'eſt pour la terre, c'eſt pour lui-même, c'eſt pour la ſociété que l'homme eſt fait; c'eſt ici-bas qu'il doit chercher ſa félicité. Aſſez longtems il fut le jouet d'une philoſophie ſurnaturelle, ou plutôt d'un vrai délire, qui le rendit inſenſé & furieux, qui ne lui mon-

tra ſon bonheur que dans les cieux, & qui l'empêcha d'être heureux ſur la terre. Aſſez longtems de prétendus Sages lui ont ordonné de ſe déteſter lui-même, de s'avilir à ſes propres yeux, d'étouffer les deſirs de ſon cœur, de fuir les plaiſirs, de faire divorce avec la félicité, de ramper dans l'affliction, de ne regarder la vie que comme un pélerinage, de gémir & ſoupirer toujours; ces vaines leçons, ſi contraires à celles de la nature, ou ne furent point écoutées au ſein de la diſſipation, dans le tumulte des paſſions & des plaiſirs, ou quand elles furent ſuivies, elles ne ſervirent qu'à rendre l'homme farouche, inſociable, atrabilaire, mécontent de lui-même & des autres.

La ſageſſe n'eſt point l'ennemie des plaiſirs légitimes & de la félicité des hommes. Son aſpect n'eſt point fait pour effaroucher les ris & pour bannir les graces; elle ne combat que les plaiſirs trompeurs que le repentir ſuit toujours; elle ne s'arme que contre les paſſions oppoſées au repos des humains; elle ne déclare la guerre qu'à ces préjugés qui les déſolent. L'objet de ſes deſirs eſt de les rendre quelque jour plus contens; de voir la liberté, l'abondance & la paix régner

en tout pays; de voir l'induſtrie, l'activité & la joie ranimer leurs habitans. Si l'eſpoir du Sage n'eſt qu'une chimere, ſon ame honnête aime à s'en repaître, cette illuſion ſoutient ſon courage, anime ſon activité, l'excite à la recherche de la vérité, & fait que ſon eſprit produit des fruits utiles à la ſociété.

Le ſpectacle de l'homme heureux ne peut déplaire qu'au Tyran & qu'au Prêtre qui ne ſe plaiſent à régner que ſur des malheureux; qu'au ſombre ſuperſtitieux, qui follement s'imagine que ſon Dieu s'irrite du bonheur de ſes créatures, & qu'il fait un crime aux mortels de chercher les objets capables de rendre leur exiſtence plus douce. Non; il n'eſt point de ſpectacle plus raviſſant pour l'homme de bien que de voir des heureux; il n'eſt point d'idée plus flatteuſe que de pouvoir en faire. Contempler de ſang-froid les maux de ſes ſemblables, s'irriter de leur joie, condamner leurs plaiſirs innocens, n'être point émus de leurs ſoupirs, ſe complaire à leur voir répandre des larmes, c'eſt avoir la férocité d'un tygre, l'ame atroce d'un Démon malfaiſant.

Jamais la vraie ſageſſe ne défend à l'homme de s'aimer; elle lui inſpirera

toujours un amour raisonné de lui-même; elle l'encouragera à mériter sa propre estime & celle de ses associés; elle approuvera les passions qui pourront lui attirer des sentimens si doux; elle les dirigera vers des objets véritablement utiles; elle ne blâmera que celles qui troubleront la société & qui nuiront au bonheur de ceux qui en seront tourmentés; elle ne proscrira que ces plaisirs trompeurs & passagers que suivent des douleurs réelles & des regrets durables. (*) En un mot le vrai philosophe est l'ami des hommes, l'ami de leur bien-être, l'ami de leurs vrais plaisirs. L'austérité, la sévérité, la rudesse, ne sont point les signes qui caractérisent la sagesse. La brutalité, l'aigreur, l'impolitesse, la satire annoncent un homme dur, désagréable, mal élevé, & non un philosophe. La sagesse est aimable, elle a des charmes faits pour séduire tous les yeux, sa langue sait se proportionner au Monarque comme au dernier des sujets; fondée sur la vérité, elle ne con-

(*) *Modus ergò diligendi præcipiendus est homini, id est quomodo se diligat aut prosit sibi: quin autem se diligat aut prosit sibi dubitare dementis est.*

SENEC.

duira jamais les hommes à la corruption.

Mais la philosophie ne détruit pas l'homme dans celui qui la possede. Le philosophe n'est point un homme sans passions; il ne seroit qu'un imposteur & un charlatan, s'il prétendoit se mettre au dessus de la douleur ou s'il vouloit s'annoncer comme exempt des passions, des foiblesses, des infirmités humaines. (*) Ce n'est point une apathie Stoïque, une orgueilleuse insensibilité, une indifférence inhumaine qui prouvent la philosophie & qui caractérisent le philosophe; le stupide a souvent une indifférence plus profonde que celle que la philosophie peut procurer. Le Sage a le droit d'être sensible, il est susceptible d'attachement, il sent le prix de l'amitié; il éprouve un amour légitime pour les objets qui ont des droits sur son cœur; il entend le cri de l'infortune, il éprouve avec douleur les coups du sort, il est touché des peines des autres; il est affligé de celles dont il est la victime lui-mê-

(*) Antonin disoit au sujet de Marc-Aurele: *Souffrez qu'il soit homme, ni la Philosophie ni l'Empire n'ôtent point les passions.*

même; il desire de les faire cesser; il n'est point indifférent sur les richesses, dont mieux que personne il connoît le bon usage; il n'est point l'ennemi du pouvoir, dont il sçait la façon de se servir pour sa propre félicité; il chérit la gloire, l'estime, la réputation comme des récompenses auxquelles tout homme utile est en droit d'aspirer.

En un mot, le vrai philosophe n'affecte rien; de bonne foi avec lui-même & sincere avec les autres, il ne se fait pas un point d'honneur de cesser d'être un homme, de fuir ce qui lui doit plaire, de mépriser ce qui lui est avantageux, il s'applaudit de ses lumieres, & se croit digne de l'estime & de l'affection des autres quand il en a bien mérité. Est-il dans l'indigence, il tâchera d'en sortir; mais il se respecte trop pour en sortir par des voies dont il auroit à rougir. Est-il dans le mépris? il cherche à se venger des injustes dédains par des talens, par d'utiles découvertes. Est-il dans l'affliction? il a plus de ressources & de motifs qu'un autre pour distraire son esprit par la réflexion; il se consolera dans les bras de l'étude. Est-il opulent? il sçait l'art de jouir. Est-il assis sur le trône? il s'applaudira des moyens

que le destin lui fournit de travailler à son propre bonheur, à sa propre gloire, à son propre plaisir en répandant à pleines mains le bonheur sur tout un peuple qui bénira son zêle & chérira la source de sa félicité.

Ce n'est donc ni la singularité, ni la misantropie, ni l'arrogance qui constitue la philosophie; c'est l'esprit observateur, c'est l'amour de la vérité, c'est l'affection du genre humain, c'est l'indignation & la pitié des calamités qu'il éprouve; en un mot c'est l'humanité qui caractérise le Sage. Si la philosophie ne lui procure point un bonheur complet, elle le met au moins sur la route pour l'obtenir; si elle ne le mene point toujours à la connoissance entiere de la vérité, elle dissipe au moins une portion des nuages qui empêchent de l'appercevoir; si elle ne lui montre point toujours des réalités, elle sert au moins à détruire pour lui un grand nombre d'illusions dont les autres mortels sont les jouets infortunés.

CHAPITRE VIII.

De la Philosophie pratique & de la Philosophie spéculative.

ON nous répete sans cesse que ceux qui ont professé la philosophie & qui se sont vantés d'être les interprêtes de la raison, loin de donner aux hommes des exemples de vertus, se sont très-souvent livrés à des vices honteux, & ont paru quelquefois n'avoir secoué le joug des préjugés que pour se permettre sans scrupule les déréglemens les plus condamnables. Ces défauts doivent être imputés aux hommes & non à la philosophie; un homme doué de pénétration & de génie peut être vicieux, mais ce n'est point dans l'habitude de penser que l'on doit chercher la cause de sa corruption; c'est son tempérament, ce sont ses passions, ce sont les idées fausses qu'il se fait du bonheur qui le déterminent au mal; c'est l'habitude qui lui fait tenir une conduite qu'il est bien plus qu'un autre forcé de condamner. Souvent un esprit juste peut se

trouver joint à un cœur pervers, de même que souvent un cœur droit peut se trouver joint à un esprit faux ou borné. D'ailleurs un homme éclairé sur un point peut s'aveugler sur les autres; il sentira la force d'un principe, mais les mauvais penchans de son cœur seront plus forts que ses spéculations. Cependant il en est plus sévérement puni que tout autre; les lumieres de son esprit, qu'il se trouve obligé de combattre à chaque instant, portent à tout moment sur sa conduite un jour fatal propre à réveiller en lui la honte & le remors. L'homme instruit qui fait le mal a bien plus que le méchant ignorant des motifs pour se haïr lui-même; il a beau se faire illusion, il a la conscience de sa mauvaise foi & rougit de ses égaremens parce qu'il en connoît les suites nécessaires. Le Médecin habile, saisi d'une maladie, en connoît mieux le danger que celui qui n'est point versé dans la Médecine. (*)

Nous voyons souvent des hommes corrompus se détromper des préjugés religieux dont leur esprit a senti la futilité,

(*) *Philosophus in ratione vitæ peccans, hoc turpior est, quod in officio, cujus magister esse vult, labitur, artemque vitæ professus, delinquit in vitâ.*

CICERON. TUSCULAN. II. Cap. 1

en conclure très-imprudemment que la morale n'a point de fondemens plus réels que la religion; ils s'imaginent que celle-ci une fois bannie, il n'existe plus de devoirs pour eux, & qu'ils peuvent dès-lors se livrer à toutes sortes d'excès. Si nous remontons à la source de la prétendue philosophie de ces mauvais raisonneurs, nous ne les trouverons point animés d'un amour sincere pour la vérité; ce n'est point des maux sans nombre que la superstition fait à l'espece humaine, dont nous les verrons touchés; nous verrons qu'ils se sont trouvés gênés des entraves importunes que la religion, quelquefois d'accord avec la raison, mettoit à leurs déréglemens. Ainsi c'est leur perversité naturelle qui les rend ennemis de la religion, ils n'y renoncent que lorsqu'elle est raisonnable, c'est la vertu qu'ils haïssent encore bien plus que l'erreur ou l'absurdité; la superstition leur déplaît, non par sa fausseté, non par ses conséquences fâcheuses, mais par les obstacles qu'elle oppose à leurs passions, par les menaces dont elle se sert pour les effrayer, par les phantômes qu'elle emploie pour les forcer d'être vertueux. Des hommes de cette trempe deviennent irréligieux, sans avoir ni le cœur assez li-

bre ni l'esprit assez éclairé pour devenir des philosophes ; ils renoncent au mensonge sans s'attacher à la vérité, à la morale, au bon sens, à la raison, qui s'opposeroient encore bien plus à leurs excès, & qui duement examinés, leur fourniroient des motifs plus réels, plus solides, plus sûrs, pour résister à leurs penchans déréglés.

Pour être philosophe, il faut aimer la sagesse. *Sage* & *Sçavant* sont des termes synonymes chez les Orientaux. Mais pour aimer la sagesse, il faut en connoître le prix. Des hommes livrés au vice peuvent-ils être regardés comme des amis de la sagesse? Des mortels emportés par le torrent de leurs passions, de leurs habitudes criminelles, de la dissipation, des plaisirs, sont-ils bien en état de chercher la vérité, de méditer la nature humaine, de découvrir le systême des mœurs, de creuser les fondemens de la vie sociale? Non, le déréglement ne sera jamais la suite de la vraie philosophie, les égaremens du cœur & de l'esprit ne passeront jamais pour de la sagesse ; des hommes sans systême & sans mœurs, pour s'être détrompés de quelques erreurs gênantes, ne pourront sans folie s'annoncer pour de profonds raison-

neurs. La vraie sagesse ne se vantera point de ces conquêtes honteuses qu'elle a pu faire sur la superstition ; elle rougiroit de compter parmi ses partisans des ennemis de toute raison, des esclaves de leurs passions, des êtres nuisibles au genre humain. Cette sagesse admettroit-elle au nombre de ses disciples des Princes, des Ministres, des Courtisans qui ne se sont détrompés de la superstition que dans la vue de trouver dans l'irreligion des motifs de plus pour se confirmer dans le crime ? La philosophie pourroit-elle se glorifier d'avoir pour adhérens dans une nation dissolue une foule de libertins dissipés & sans mœurs, qui méprisent sur parole une religion lugubre & fausse sans connoître les devoirs que l'on doit lui substituer ? Sera-t-elle donc bien flattée des hommages intéressés ou des applaudissemens stupides d'une troupe de débauchés, de voleurs publics, d'intempérans, de voluptueux, qui de l'oubli de leur Dieu & du mépris qu'ils ont pour son culte, en concluent qu'ils ne se doivent rien à eux-mêmes ni à la société, & se croient des sages parce que souvent en tremblant & avec remors, ils foulent aux pieds des chimeres

qui les forçoient à respecter la décence & les mœurs ?

Non, la philosophie ne peut point être flattée de voir grossir sa cour par des êtres totalement dépourvus de raison, de lumieres, de vertus. Le vrai philosophe est l'Apôtre de la raison & de la vérité ; il les cherche de bonne foi, il les médite dans le silence des passions, il les découvre aux autres lorsqu'il s'en croit capable, & s'il est pénétré des vérités qu'il annonce, il prouve par sa conduite la bonté de ses préceptes, & la supériorité d'une morale naturelle sur une morale surnaturelle & fausse qui, si elle l'appuye quelquefois, la combat & la détruit encore bien plus souvent. Un méchant troublé par des passions orageuses, un scélérat endurci dans le crime, un voluptueux perpétuellement enivré de plaisirs déshonnêtes, sont-ils donc en état de raisonner ? Ont-ils l'impartialité requise pour juger avec candeur ? Ont-ils le loisir de faire des expériences sûres ? Sont-ils assez clairvoyans pour démêler la vérité & la séparer du mensonge avec lequel on la trouve si souvent alliée ? Non, sans doute, des hommes légers, intéressés, dissipés, examinent

toujours très-mal ; s'ils entrevoyent quelques lueurs de vérités, elles sont foibles, ils n'embrassent jamais son ensemble, ils n'en voyent que la partie qui flatte leurs passions, ils ne la prennent point pour guide. Les passions peuvent quelquefois rencontrer juste ; elles renversent souvent des erreurs & des préjugés qui s'opposent à leur marche, mais la raison peut seule détromper parfaitement ceux qui la méditent avec les dispositions nécessaires.

Ainsi l'on passera condamnation sur les reproches que l'on est quelquefois en droit de faire à ceux qui font profession de philosophie ; on conviendra du peu d'accord qui se trouve entre leur conduite & leurs leçons : on reconnoîtra que les grandes lumieres & l'innocence dans les mœurs, la prudence dans la conduite, la probité même ne sont point toujours réunies. Mais enfin qu'en pourra-t-on conclure contre la philosophie ? La vérité en est-elle moins utile parce qu'elle est souvent annoncée par des hommes qui ne la prennent point eux-mêmes pour guide ? Les démonstrations du géometre qui montre l'évidence en seront-elles moins certaines parce qu'il n'aura pas de mœurs ? La sagesse en est-elle moins

précieuſe parce qu'elle n'influe point ſur lá conduite de celui qui nous la découvre? Lorſqu'aſſis autour d'une table abondamment ſervie nous y trouvons des mets délicieux, allons-nous nous informer des mœurs de celui qui les a préparés? Les Apôtres de l'erreur, les Miniſtres de la ſuperſtition, ne nous crient-ils point ſans ceſſe qu'il faut adopter leurs leçons, ſans adopter leur conduite, toutes les fois que celle-ci dément leurs pompeuſes ſpéculations? (*)

Diſtinguons donc pour toujours la vérité de celui qui l'annonce; diſtinguons la ſageſſe de l'organe, ſouvent impur, qui en eſt l'interprête; diſtinguons la philoſophie de celui qui s'arroge le titre de philoſophe; adoptons la raiſon, de quelque part qu'elle nous vienne; ne la rejettons jamais ſous prétexte qu'elle n'eſt point annoncée par un être raiſonnable; quelle que ſoit ſa conduite, écoutons avec docilité tout homme qui

(*) *Non praſtant philoſophi quod loquuntur, multùm tamen praſtant quòd loquuntur, quod honeſtâ mente concipiunt.*

SENECA DE VITA BEATA CAP. XX.

Le Philoſophe n'eſt pas comme le Prêtre qui s'engage à inſtruire par ſa conduite, le Philoſophe qui écrit s'engage à inſtruire par ſes écrits.

nous dira d'être humains, justes, sensibles, bienfaisans, époux tendres & fideles, citoyens généreux & désintéressés; n'écoutons jamais l'homme le plus grave dans son maintien, le plus austère dans ses mœurs, lorsqu'il nous prescrira d'être inhumains, zêlés, intolérans, injustes ou indifférens envers nos semblables. Les leçons de la sagesse ont sans doute plus de poids dans la bouche d'un Sage, mais elles ne sont point à dédaigner lors même que nous les recevons d'un homme qui ne suit pas ces mêmes leçons. Chérissons, admirons, imitons celui qui est assez heureux pour joindre la pratique au précepte, recherchons sa société, faisons-en notre ami; lisons avec transport les maximes utiles du vicieux qui nous instruit, mais fuyons ses vices & n'imitons point sa folie.

Le Philosophe est un mortel respectable lorsqu'il prouve par sa conduite qu'il est lui-même pénétré des vérités qu'il annonce; mais elles n'en sont pas moins des vérités lors même que ses actions démentent ses paroles. L'homme le plus pervers peut avoir de grands talens, il peut avoir médité la politique, approfondi la nature, étudié le cœur humain; bien plus il peut avoir acquis des idées

vraies de la morale & s'être enrichi de découvertes inconnues de celui qui avec plus de sagesse, de simplicité, de vertu, aura moins de pénétration que lui ; des cœurs dépravés ont souvent bien plus de talens & d'esprit que les cœurs honnêtes & vertueux. La vérité, déja si rare, le seroit encore bien plus si les hommes ne vouloient l'admettre que lorsqu'elle leur sera présentée par des êtres parfaits. Le philosophe n'est point un Dieu, il n'est point égal aux Dieux. (*) Le philosophe est un homme sujet aux passions & aux infirmités humaines ; il a besoin d'indulgence ; ses leçons sont estimables dès qu'elles sont avantageuses ; sa conduite est blâmable dès qu'elle est déraisonnable ; il n'est plus l'Apôtre de la raison, il est l'Apôtre du vice dès que ses maximes tendent à corrompre les mœurs.

Distinguons donc deux sortes de philosophie ; l'une est *spéculative* & l'autre

(*) *Ingens intervallum inter me & cæteros homines factum est ; omnes mortales multo antecedo, non multùm me Dii antecedunt.* SENEC. EPIST. 54. Il appelle ailleurs les philosophes *pares & socii Deorum, non supplices.* EPIST. 3. *Sapiens tam æquo animo omnia apud alios videt contemnitque quam Jupiter.* EPIST. 74. C'est dans un homme qui croit aux Dieux joindre l'impiété à l'arrogance la plus ridicule !

est pratique. L'une & l'autre peuvent encore se soudiviser en deux branches, celle qui est naturelle ou qui tient du tempérament & celle qui est acquise. Quoi qu'il en soit, gardons-nous de regarder comme des amis de la sagesse, comme des bienfaiteurs du genre humain, ces imprudens raisonneurs qui quelquefois ont inventé des sophismes ingénieux pour disculper le crime, pour légitimer le désordre & pour jetter du doute sur les régles immuables des mœurs. Pour être un philosophe, il ne suffit point d'attaquer les préjugés reçus, il faut leur substituer des vérités utiles; c'est peu de combattre les délires de la superstition si l'on ne la remplace par la saine raison. En vain le philosophe a-t-il anéanti les chimeres, les dogmes, les vertus fausses & frénétiques que la religion révere, si d'un autre côté il permet aux mortels de suivre leurs penchans déréglés & de se livrer sans honte à leurs passions aveugles.

La sagesse ne peut donc point adopter ces écrits dangereux qui autorisent la débauche, qui amolissent le cœur, qui présentent le vice sous des couleurs aimables, qui justifient la fraude, qui décrient la sévérité des mœurs, qui jet-

tent le ridicule sur la vertu ; enfin qui répandent des nuages sur les devoirs invariables & sacrés qui découlent de notre être & qui sont les appuis de toute société. Quels reproches n'ont point à se faire ces écrivains lubriques & sans mœurs, dont les ouvrages, dévorés par une jeunesse bouillante, l'excitent à la débauche & l'animent à sa propre destruction! De tels écrits sont des empoisonnemens publics ; leurs Auteurs ressemblent à ces révoltés qui ouvrent les portes des prisons pour grossir leur parti des misérables qu'elles renferment. Infirmer ou détruire les loix éternelles de la raison, c'est travailler à la ruine du genre humain.

Ainsi après avoir attaqué les erreurs des mortels, celui qui médite n'ira point les remplacer par des erreurs nouvelles plus funestes que les premieres ; à la tyrannie religieuse & politique il ne fera point succéder l'anarchie des passions ; aux chaînes de la religion il ne fera point succéder le déchaînement des vices ; aux pratiques & aux devoirs que le fanatisme impose, il fera succéder des vertus plus réelles. L'apologiste du vice n'est point l'ami de la sagesse ; c'est un attentat contre le genre humain que d'encourager

l'homme à se nuire, & de s'efforcer d'étouffer en lui la honte & le remors destinés à punir le crime. Celui qui justifie le désordre est un méchant qui ne travaille qu'à se justifier lui-même, ou qui cherche à corrompre ses semblables pour en faire des complices ou des approbateurs de ses goûts déréglés. Celui qui ne prévoit point les suites des passions & des vices; celui qui ne sent pas combien la modération, la raison, la vertu leur sont nécessaires, est un imprudent dont les vues sont trop bornées pour donner des conseils au genre humain. D'ailleurs il est évidemment dans l'erreur & il trompe les autres. N'est-ce pas en effet être dans la plus grossiere des erreurs que de croire que l'homme puisse impunément se livrer à la dissolution, à l'intempérance, à la débauche? Quel philosophe que celui qui ne sait pas que, d'après les loix éternelles de la nature, le vice se punit toujours lui-même, lors même que les loix des hommes ne décernent aucunes peines contre lui! que dis-je? lors même que ses excès semblent légitimés par l'opinion publique. Dans les sociétés les plus corrompues la voix publique s'éleve contre le désordre; la débauche est méprisée; les idées de la

décence subsistent dans le plus grand nombre des esprits, au point que le vice se croit toujours obligé de s'enveloper des ombres du mystere. Dans les contrées où la dissolution des mœurs semble universellement autorisée par l'exemple des Grands, ceux qui s'en rendent coupables se croient obligés de cacher leurs intrigues criminelles; ils sont forcés de rougir devant les personnes plus honnêtes; ils éprouvent des embarras, des inquiétudes, de la honte. Enfin l'infidélité se voit punie par les divisions subsistantes entre des époux, qui ont perdu les uns pour les autres l'affection, l'estime & la confiance, c'est-à-dire, les charmes les plus doux de l'union conjugale. Ainsi dire aux hommes que l'infidélité n'est qu'une bagatelle, c'est leur dire que pour des êtres destinés à s'aimer, à s'estimer, à s'entre-aider, à supporter à fraix communs les peines de la vie, il est indifférent d'être unis, & de s'occuper de leur bien-être mutuel. (*) Dire aux hommes que la débauche est permise, c'est

(*) Cela peut nous faire juger de la maxime de La Fontaine qui dit en parlant de l'adultere:

Quand on le sçait, c'est peu de chose;
Quand on l'ignore, ce n'est rien.

c'eſt leur annoncer que leur conſervation, leur tranquilité, leur ſanté ſont des choſes peu faites pour les intéreſſer.

C'eſt à l'imprudence ou à la dépravation de quelques raiſonneurs ſuperficiels qu'eſt dû le décri dans lequel la philoſophie eſt trop ſouvent tombée. En effet on l'accuſe de toujours détruire ſans jamais édifier; cette accuſation ſeroit ſans doute fondée ſi l'on s'obſtinoit à ſubſtituer le nom ſacré de philoſophie à ces ſyſtêmes de délires que des ſpéculateurs en démence ont donnés pour les oracles de la raiſon. Le ſyſtême de conduite dont les hommes ont beſoin a toujours exiſté, il ne faut que le montrer, pour que ſon évidence ſoit apperçue; l'Etre intelligent n'a qu'à rentrer en lui-même, impoſer ſilence à ſes paſſions, écarter ſes propres illuſions, chercher de bonne foi la vérité, étudier les rapports, les devoirs & les droits d'un être qui ſent, qui penſe, qui vit en ſociété: pour le montrer aux autres il ne faut que lever le bandeau que le préjugé avoit mis ſur leurs yeux; il ne s'agit que de diſſiper les nuages du menſonge pour qu'ils voyent la vérité.

La philoſophie, je le répete, déſavouera toujours les maximes de ces apo-

logiſtes du vice qui empruntent ſon langage pour débiter leur poiſon. Elle ne peut compter au nombre de ſes diſciples les amis du déſordre, qui n'attaquent la religion que parce qu'elle contredit quelquefois les funeſtes penchans de leurs cœurs ; qui ne luttent contre les loix que parce qu'elles gênent leurs inclinations ; qui ne mépriſent l'autorité que parce qu'ils n'ont point la faculté d'en abuſer eux-mêmes ; qui ne haïſſent la tyrannie que parce qu'il ne leur eſt point permis d'être tyrans ; qui ne combattent les préjugés que parce que ces préjugés s'oppoſent à leurs paſſions, à leurs débauches, à leurs prétentions frivoles, à leur vanité. L'ennemi de la morale ne peut être l'ami de la philoſophie ; l'avocat du vice eſt un aveugle ou un menteur, qui ne peut être guidé par la vérité, & qui la hait néceſſairement dans le fond de ſon cœur. (*)

Déclamer contre le préjugé, attaquer la ſuperſtition, expoſer les abus du deſpotiſme, combattre les craintes futiles des hommes ſont des entrepriſes dignes de la philoſophie ; mais combattre la mo-

(*) *nulli vitio advocatus defuit.*
SENEC. DE IRÂ. CAP. XIII.

rale, anéantir la vertu, répandre sur elle le mépris & la satire, ne peut être que l'ouvrage de la démence & de la fureur. La religion peut être légitimement attaquée, parce qu'elle est visiblement contraire à la vérité, à la raison, aux intérêts du genre humain, mais les coups du sage ne porteront jamais sur la vertu; elle est pour les hommes une colonne lumineuse faite pour les guider dans la route de la vie, & que jamais ils ne perdront de vue sans danger : sa base, il est vrai, est souvent entourée de buissons, de ronces, & de plantes venimeuses qui servent de repaire à des reptiles malfaisans; en détruisant leur retraite, en découvrant ce monument auguste, en le dégageant des obstacles qui empêchent d'en voir les fondemens, prenons garde de les dégrader, ou de les ébranler; sa chute entraîneroit la ruine de la société. Arrachons donc ces lierres inutiles qui s'entrelacent autour de lui, mais ne touchons jamais au ciment solide qui sert à joindre ses parties.

Ce que nous venons de dire suffit pour fixer nos idées sur la philosophie & sur ceux qui la professent. Le philosophe est un homme qui connoît le prix de la vérité, qui la cherche, qui la médite ou

qui l'annonce aux autres; le ſage eſt celui qui pratique ſes leçons. *Vérité*, *ſageſſe*, *raiſon*, *vertu*, *nature*, ſont des termes équivalens pour déſigner ce qui eſt utile au genre humain; la vérité tendra toujours à éclairer les hommes; les hommes les plus éclairés ſeront les plus raiſonnables; les hommes les plus raiſonnables ſentiront plus que d'autres l'intérêt & les motifs qu'ils ont de pratiquer la vertu. Sans l'étude de la nature l'homme ne connoîtra jamais ni ſes rapports, ni ſes devoirs envers lui-même & les autres; privé de cette connoiſſance il n'aura ni principes ſûrs ni bonheur véritable. Les hommes les plus inſtruits ſont les plus intéreſſés à être les meilleurs: les grands talens doivent conduire aux grandes vertus. Tout homme qui fait le mal eſt un aveugle; tout homme déréglé eſt un être dépourvu de raiſon, dont la conduite prouve qu'il méconnoît ſa nature, qu'il ignore ce qu'il ſe doit à lui-même, ce qu'il doit aux autres, le prix attaché à l'eſtime méritée de ſoi, l'intérêt qu'il a de mériter l'eſtime des êtres qui l'entourent. Quiconque ignore toutes ces choſes ne peut être appellé un homme éclairé; celui qui ſe montre inſenſible à la bienveillance, à l'approbation, à la

tendresse de ses associés ne differe en rien des bêtes: celui qui ne s'apperçoit pas que ses vices tendent à sa propre destruction n'est point un Etre intelligent, dont l'essence & le but sont de vouloir se conserver. Celui qui méconnoît les avantages inestimables de l'association & les moyens de la rendre utile & agréable à son être, n'est qu'un insensé & non un ami de la sagesse.

En effet ce n'est point à des hommes de cette trempe qu'il appartient de chercher la vérité; l'esprit n'est rien s'il n'est utile; il est une arme dangereuse dans la main d'un méchant; il produit les plus grands biens dans les mains de celui qui est assez instruit pour en connoître le véritable usage. Ainsi la philosophie n'est point faite pour ces êtres aveugles qu'une imagination pétulante & vive empêche d'examiner. Tout homme qui cherche à nuire, n'est point un philosophe, dont l'objet ne peut être que de se rendre utile; ce titre ne peut point convenir à ces esprits ingénieusement malfaisans, dont les vœux sont remplis lorsqu'ils ont ébloui la société par des saillies passageres nuisibles à leurs semblables. Quels avantages la société retire-t-elle de ces sarcasmes, de ces traits

envenimés, de ces satires ameres, de ces médisances & de ces calomnies cruelles, dont l'esprit ne se sert trop souvent que pour faire éclorre des haines, des querelles, des ruptures, ou pour porter avec dextérité le poignard dans les cœurs? Un Etre qui possede ce malheureux talent, est-il donc un homme utile? A quoi sert son génie, sinon à procurer une secousse passagere à l'oisiveté, à consoler l'envie & la médiocrité des chagrins que leur causent le mérite & les grands talens, & communément à faire craindre & détester celui dont la méchanceté amuse?

La sagesse n'approuve point cet abus de l'esprit; elle se propose des objets plus vastes, plus avantageux & une gloire plus solide; elle ne nuit point aux hommes, elle en veut à leurs vices, à leurs erreurs, à leurs préjugés; indulgente pour l'homme, qu'elle voit perpétuellement le jouet d'une nécessité fatale, elle attaque ses délires, elle décrie ses passions, elle le force quelquefois à rire de ses propres extravagances. Si elle excuse les infortunés qu'un penchant malheureux entraîne, elle ne doit aucuns ménagemens aux erreurs qui sont cause de leurs égaremens. La satire est per-

mise, elle est très-légitime lorsqu'elle a pour objet de combattre les préjugés des hommes, d'attaquer leurs vices, de les exciter par les traits du ridicule à renoncer à leurs folies. La satire contre l'homme l'irrite, le révolte, l'afflige, & ne le corrige point; elle prouve bien plus la malignité que les lumieres de celui qui les employe. Que diroit-on d'un médecin qui se moqueroit d'un malade à qui il offriroit une potion salutaire? L'homme de bien se propose de détromper, de guérir, de faire goûter la raison, contre laquelle l'esprit est souvent prévenu; il sçait qu'il rendroit la vérité haïssable, qu'il indisposeroit contre elle, s'il montroit du fiel & de la mauvaise volonté.

La philosophie pour persuader & pour plaire doit être douce, humaine, indulgente; elle deviendroit criminelle si l'on s'en servoit pour blesser; elle seroit insensée si elle révoltoit les malades qu'elle se propose de guérir; elle ne mériteroit que du mépris & de la haine si elle ne servoit que l'envie, la misantropie, ou l'humeur: elle perdroit la confiance qu'elle doit s'attirer, si elle déceloit des passions nuisibles au genre humain.

Ceux qui nuisent le plus visiblement à

leurs semblables ont souvent le front de se justifier en disant qu'ils sont *véridiques* ; & que la vérité étant importante au genre humain il faut toujours la dire, quelles que puissent être ses conséquences pour les individus. C'est ainsi que la noirceur se couvre souvent du manteau de l'utilité. La vérité est sans doute nécessaire au genre humain quand elle l'intéresse ; il est avantageux de dénoncer à la société les erreurs qui lui nuisent ; un citoyen zélé est en droit de l'avertir des complots que les méchans ont formés contre son bonheur ; mais le philosophe, étant l'ami des hommes, n'en veut point aux hommes, il n'en veut qu'à leurs délires. Il ne fait point la satire, mais le tableau du genre humain. Ce n'est ni la malignité, ni l'envie, ni la vengeance qui doivent conduire sa langue ou son pinceau. Il n'est point un délateur, il n'est point l'assassin des réputations ; il défere le mensonge au tribunal de la raison, il en appelle à l'expérience des chimeres ; il invite les mortels à renoncer aux préjugés qui les égarent pour suivre la vérité bienfaisante qui les conduira toujours à la félicité.

Il faut donc que le philosophe commence par se sonder lui-même ; qu'il se

mette en garde contre les illusions de son cœur; qu'il se défie de ses passions; qu'il se rende un compte fidele des motifs qui l'animent; qu'il annonce la vérité lorsqu'un mûr examen lui en aura fait sentir l'utilité. Pour peu qu'il rentre en lui-même sa conscience bientôt lui fera connoître si ses motifs sont purs, s'il peut se les avouer à lui-même, s'il peut sans rougir & sans feinte les avouer aux autres.

Mais pour être assuré de cet examen, il faut nécessairement établir la paix dans son propre cœur. Tout homme qui est l'esclave d'un tempérament fâcheux, aigri par la malignité, poussé par des motifs déshonnêtes, n'est capable ni de s'éprouver lui-même, ni de découvrir la vérité, ni de la faire entendre aux autres: ses leçons seroient suspectes, ses idées révolteroient & tous ses efforts ne viendroient point à bout de cacher les mobiles dangereux dont il seroit animé. L'homme qui ne dit la vérité que pour nuire, se sert d'un instrument très-utile pour faire un très-grand mal.

On demandera peut-être s'il est quelquefois permis à l'homme de bien de mentir ou de dissimuler la vérité? je réponds que le mérite de la vérité n'est

fondé que sur son utilité réelle & sur l'intérêt du genre humain ; ce mérite cesse dès que cette utilité & cet intérêt disparoissent ou ne sont que fictifs. Quelques Théologiens ont prétendu qu'il n'étoit jamais permis de faire du mal en vue du plus grand bien ; ils n'ont point vu que dans ce cas le mal devient un bien. Quelques-uns ont été jusqu'à dire *qu'il n'étoit jamais permis de mentir quand même le monde entier devroit périr*. (*) Il est aisé de sentir que ce principe fanatique n'est fondé que sur les idées incertaines que la Théologie se fait & du bien & du mal, du vice & de la vertu. Le bien est ce qui est utile, le mal est ce qui est nuisible aux Etres de l'espece humaine ; faire ou dire ce qui est véritablement utile à l'homme est un bien ; faire ou dire ce qui lui devient nécessairement nuisible est évidemment un mal. De quelle utilité la vérité seroit-elle, par exemple, pour un malade, à qui son médecin se feroit un devoir de découvrir que son état est sans remede ? Lui dire la vérité ne seroit-ce pas de gayeté de cœur lui plonger le poignard dans le sein ? Est-il un Etre assez déraisonnable pour blâmer un homme qui mentiroit dans la

(*) C'est l'opinion de Saint Augustin.

vue de sauver sa patrie, son pere, son ami, ou pour se sauver lui-même? Nous ne devons la vérité aux hommes que lorsqu'elle leur est réellement utile ou nécessaire, nous ne la leur devons point lorsqu'elle leur est évidemment inutile ou dangereuse. Si l'on nous dit que d'après nos principes la vérité ne peut jamais être dangereuse; nous répondrons que les alimens les plus sains, les plus nécessaires au genre humain entier, deviennent souvent une cause de mort pour quelques individus, dont les organes sont viciés.

CHAPITRE IX.

Des intérêts & des motifs qui doivent animer le Philosophe. Du courage que doit inspirer la vérité.

SI ceux qui méditent la vérité & qui la montrent aux hommes, sont quelquefois poussés par des passions nuisibles & par des motifs blâmables, il est néanmoins des motifs raisonnables & des passions louables qui animent les cœurs honnêtes & les excitent à l'examen. Nul

homme dans sa conduite ne peut agir sans motifs; nul homme ne peut être totalement dégagé de passions. C'est à nos passions que nous devons nos lumieres; l'amour de la gloire, le desir de se distinguer, l'honneur attaché à la découverte des grandes vérités, l'estime que s'attirent tôt ou tard ceux qui répandent des lumieres, sont des passions utiles & légitimes, sans lesquelles l'homme à talens ne seroit jamais tenté de sortir de son inertie. Que dis-je? les passions les plus fâcheuses ont servi quelquefois à éclairer les hommes, & la nature sçait tirer le bien du sein même du mal. Ces passions font souvent du bien sans le sçavoir & détruisent à leur insçu des erreurs dangereuses (*) C'est communément l'oppression même qui, en comprimant fortement les ressorts des ames, les oblige de réagir avec vigueur: les ames s'en-

(*) C'est la passion de Henri VIII. pour une femme qui fit bannir la superstition Romaine d'Angleterre & qui fut cause de la grandeur à laquelle la Nation Britannique s'est élevée. C'est dans les Princes Allemands le desir de s'emparer des biens du Clergé qui fit naître le Luthéranisme. Les prêtres reprochent aux incrédules que ce sont les passions qui les portent à l'incrédulité, & ceux-ci leur pourroient répondre que c'est l'avarice, l'ambition & l'orgueil qui attachent si fortement les prêtres à leurs préjugés.

gourdissent souvent au sein de la prospérité.

L'homme de bien a donc des passions & des motifs pour se dégager des préjugés, & même pour les combattre avec chaleur. Si le vice détermine quelques hommes à rompre avec la religion, il en est d'autres que la raison ; l'amour de la vérité, l'intérêt de leur propre bonheur, la passion du bien public en ont pu détromper.

Tant que l'erreur nous est avantageuse nous ne sommes point tentés de l'examiner. Le commun des hommes n'est si attaché à ses préjugés que parce qu'il n'en connoît point les conséquences, ou parce qu'il les croit utiles, ou parce qu'il les juge sans remedes. Les peuples habitués à la religion & au gouvernement qu'ils ont reçus de leurs peres, qu'ils croyent nécessaires à leur bonheur, auxquels ils n'ont garde d'attribuer tous leurs maux, ne sont point tentés de les examiner ni d'en chercher les remedes. Les Princes élevés dans la molesse, dans l'gnorance de leurs véritables intérêts, & contens de jouir d'une gloire frivole, d'une puissance momentantée, d'une splendeur apparente, qui

les mettent pour quelque tems à portée de satisfaire leurs caprices, ne sont point tentés d'examiner les titres de leur pouvoir, les droits des nations, les devoirs qui les lient à leurs sujets. Les grands, les riches, les citoyens les plus favorisés d'un Etat se contentent de jouir en paix de la faculté d'opprimer, de vexer, de contenir un peuple qu'ils dédaignent; ils n'ont point de raisons pour desirer l'extinction des préjugés, dont ils recueillent à tout moment les fruits; en conséquence ils jugent qu'il faut laisser subsister des erreurs dont ils ne souffrent point eux-mêmes ou qui leur sont avantageuses. Ces ministres des Dieux dont l'existence, l'opulence & la grandeur sont fondées sur l'opinion, n'ont point de motifs pour s'assurer si cette opinion a la raison pour base, ils ont au contraire le plus grand intérêt que leurs titres célestes ne soient jamais discutés. Ainsi les erreurs humaines conservent toujours leur empire sur tous ceux qui ont intérêt de les maintenir; sur ceux qui n'en sentent point les conséquences; sur ceux qui n'en sont point assez gênés pour en être mécontens; enfin sur tous ceux qui n'ont ni assez de lumieres pour en connoître

les remedes, ni assez de courage & d'activité pour contredire les préjugés établis.

Si l'homme ne peut agir sans motifs, le philosophe en a sans doute pour s'élever contre les erreurs qui font le malheur du genre humain & pour s'appliquer à la recherche des vérités utiles. Il ne s'agit que de voir si ces motifs sont légitimes, & s'il peut sans rougir les avouer aux autres. On accuse communément la philosophie d'être fille du chagrin & de la mauvaise humeur; on nous peint les philosophes comme des mélancoliques mécontens de tout; (*) on nous dit qu'intéressés eux-mêmes, leurs jugemens ne sont souvent rien moins qu'impartiaux. Avant de les condamner examinons donc leurs motifs, voyons s'ils sont honnêtes, & si leurs passions sont fondées. Tout homme qui raisonne ne seroit-il pas un imprudent, un insensé, s'il refusoit de donner la plus sérieuse attention à l'examen d'une religion que tout conspire à lui montrer comme importante à son bonheur éternel? Pour être mécontent de cette

(*) *Aristoteles quidem ait omnes ingeniosos melancholicos esse.* V. CICERO. TUSCUL. LIB. I. La mélancolie dispose à la réflexion, la dissipation en détourne.

religion, ou, si l'on veut, *pour prendre de l'humeur contre elle*, ne suffit-il pas des entraves continuelles qu'elle met à la marche de l'esprit humain, du renoncement total à la raison qu'elle ordonne, des dogmes insensés qu'elle présente, des mysteres impénétrables qu'elle offre à la vénération? Tout Etre pensant n'est-il point nécessairement révolté des idées informes, contradictoires & funestes qu'on s'efforce de lui donner d'un Dieu capricieux, jaloux de son bonheur, qui se plaît à l'éprouver, qui prend un plaisir inhumain à voir couler ses larmes, qui lui prépare des supplices inouis pour avoir aimé les objets qui l'attachent à la vie, pour avoir travaillé à rendre son existence plus agréable? Quoi de plus légitime & de plus raisonnable que de s'assurer de la réalité de ces menaces & de ces terreurs dont les jours de tout homme conséquent à ses principes religieux devroient être continuellement empoisonnés? Le Sage n'a-t-il donc point de motifs pour peser l'utilité ou la valeur de ces pratiques gênantes, de ces cérémonies puériles, de ces opinions révoltantes qu'on lui montre comme des objets assez importans pour absorber son attention, & pour lesquels il voit sou-

vent

vent le ſang couler à grands flots ſur la terre ? Que ſera-ce s'il entrevoit une fois que cette religion, qu'on lui montre comme ſi reſpectable, ſi utile, ſi ſacrée, eſt la véritable ſource des maux dont le genre genre humain eſt forcé de gémir !

Ainſi le philoſophe a des motifs légitimes pour être mécontent des préjugés religieux & pour les examiner. En a-t-il de moins preſſans pour être mécontent & pour s'affliger des préjugés politiques auxquels il voit les nations aſſervies ? Tout homme qui penſe n'eſt-il pas à chaque inſtant le témoin & la victime de ce deſpotiſme outrageant qui régne avec un ſceptre de fer ſur preſque toutes les nations ? Ne voit-il pas qu'il bannit la juſtice, la ſûreté, la liberté, la propriété, la vertu, la ſcience, les talens des pays où il fixe ſon ſéjour ? S'il eſt pere, n'a-t-il pas la douleur de voir dans l'avenir ſa poſtérité plus malheureuſe que lui-même, plongée dans des calamités plus grandes encore par les effets progreſſifs d'un gouvernement négligent, inſenſé, deſtructeur ? S'il eſt riche, ne voit-il pas ſes biens à la merci de la rapacité de ces Sultans avides & de ces Viſirs impitoyables, dont la mauvaiſe

soi rend toutes les fortunes chancelantes, dont les imprudences & les folies continuées épuisent les nations? S'il est dans l'indigence, n'est-il point continuellement soumis aux vexations, aux mépris, aux injustices, aux extorsions de la puissance altiere? N'a-t-il pas autant de Tyrans que de Supérieurs? Sa liberté n'est-elle pas exposée à des dangers continuels? La bonté de ses droits le protégera-t-elle contre le crédit? Pour sa propre sûreté ne sera-t-il pas obligé de briser le ressort de son ame & de trembler devant le vice altier, devant l'ignorance hautaine, l'incapacité présomptueuse, aux pieds de qui la crainte le force de ramper?

A ces motifs personnels à tout citoyen qui sent que son sort est lié à celui de l'Etat, & assez puissans & légitimes par eux-mêmes pour exciter à la recherche de la vérité, le Sage en joint encore un grand nombre d'autres sur lesquels les ennemis de la philosophie ne peuvent exercer leur critique. Toute ame honnête & sensible n'est-elle donc point touchée des calamités publiques, des persécutions & des fureurs que le délire religieux excite au sein des nations; des haines qui divisent des citoyens pour des

opinions futiles; des violences exercées par des Princes frénétiques, qu'un Sacerdoce impie arme contre des sujets dont ils devroient être les protecteurs & les peres? Si le Sage doit s'intéresser au bien-être de l'homme, pour peu qu'il ait d'énergie dans l'ame, ne doit-il pas brûler d'indignation à la vue des horreurs que par-tout le Despotisme fait éprouver à son semblable? S'il desire vraiment le bien du genre humain; s'il regarde tous les hommes comme ses freres, ne doit-il pas gémir en voyant la fatale léthargie dans laquelle la tyrannie religieuse & politique fait languir des contrées que la nature destinoit à être heureuses, abondantes & peuplées? Quand il voit les violences, les fraudes, les rapines, les infamies, dont sa nation est le théâtre, en un mot cette honteuse dépravation de mœurs dont le citoyen souffre si souvent, & qui divise continuellement des êtres faits pour s'aimer & s'entreaider, son cœur n'est-il pas forcé de s'affliger & de s'irriter contre les erreurs qui sont cause de ce renversement général? S'il a du ressort dans l'esprit, n'est-il point révolté des fers que le Sacerdoce & le pouvoir arbitraire, forgent de concert pour lui-même & pour ses associés? Ne

rougit-il pas de ſe voir retenu par d'indignes liens qui l'aviliſſent & qui ſemblent deſtinés à l'enchaîner pour toujours dans l'ignorance & l'abrutiſſement?

Pour chercher la vérité il faut qu'elle intéreſſe; elle n'eſt ſi rare ſur la terre & n'y paroît ſi déplacée que parce que peu d'hommes en connoiſſent l'importance pour eux; cette connoiſſance n'eſt elle-même que le fruit de la réflexion; celui qui la découvre s'applaudit bientôt de poſſéder un tréſor dont ſes concitoyens méconnoiſſent le prix. La philoſophie donne la liberté à l'eſprit, elle l'éleve, elle l'embraſe, elle lui inſpire du courage. Tout homme a plus ou moins la paſſion de ſe diſtinguer de ſes ſemblables; c'eſt le deſir du pouvoir qui anime l'ambitieux; le deſir de ſe diſtinguer par des titres, du crédit & du faſte eſt le mobile du courtiſan; le deſir de s'illuſtrer par la valeur pouſſe le guerrier aux dangers; mais c'eſt le deſir de ſe diſtinguer par ſes lumieres, & de mériter l'eſtime & la tendreſſe de ſes concitoyens en leur montrant la vérité, qui excite l'homme de Lettres à méditer, à parler, & à écrire.

Que l'ignorance intéreſſée ceſſe donc de reprocher à la philoſophie ſon or-

gueil ; le philoſophe n'eſt blamable de l'eſtime qu'il a pour lui-même que lorsqu'elle n'eſt point fondée ; il n'a point de droit à celle des autres lorſqu'il ne leur eſt point utile ; il ne leur eſt point utile lors qu'il ne leur découvre point des vérités néceſſaires à leur bonheur ; ſes prétentions ſont nulles dès qu'au lieu de ſervir le genre humain il ne ſert que ſes paſſions injuſtes & ſa propre vanité ; il efface tous ſes bienfaits lorsque par un ton arrogant il inſulte le genre humain ; il rend ſes découvertes inutiles, il rebute dès qu'il humilie.

Faire un crime au philoſophe de vouloir ſe diſtinguer, d'ambitionner l'eſtime des autres, de s'applaudir de ſes travaux, d'attendre de ſes concitoyens la reconnoiſſance qui en eſt le ſalaire légitime, c'eſt lui reprocher d'être homme, c'eſt exiger qu'il agiſſe ſans motifs, c'eſt vouloir que la philoſophie le dénature. Otez aux hommes le deſir de l'eſtime & l'eſpoir d'être récompenſés de leurs peines, bientôt toute induſtrie ſera détruite & perſonne ne s'occupera du ſoin d'acquérir des talens. (*) Le deſir de ſe tirer

(*) Tout homme de bien doit penſer & parler comme l'Hector du Poëte Nævius.

de l'indigence force l'homme du peuple au travail, il ceſſe de travailler ſi on lui retient ſon ſalaire. La paſſion de ſe diſtinguer produit l'émulation & fait fleurir les arts ; la paſſion de la gloire doit animer le Sage dans ſes recherches ; cette paſſion eſt noble, honnête, légitime, & la ſociété eſt injuſte toutes les fois qu'elle refuſe ſon affection à ceux qui la ſervent utilement.

Oui, je le répete, le philoſophe doit ambitionner la gloire ; ſon eſprit dégagé des liens qui enchaînent le peuple, & ces Grands eux-mêmes que leurs préjugés rendent ſi ſouvent peuple, doit ſe mettre au deſſus des objets puérils qui occupent la multitude. Semblable à l'aigle, il eſt fait pour planer au haut des airs ; c'eſt de là qu'il verra la petiteſſe des vains jouets qui abſorbent l'attention des mortels. Son œil audacieux, ſemblable à celui de l'aigle, fixera ces phantômes diviniſés, ces tyrans, ces conquérans, ces ſoleils dont la ſplendeur éblouit une terre qu'ils deſſéchent au lieu de la féconder.

Mais c'eſt en vain que le Sage s'eſt détrompé lui-même des erreurs qui aveu-

Lætus ſum laudari me abs te, Pater, à laudato viro. *v. Tuſcul.* 4.

Un homme de mérite ne doit être ſenſible qu'aux éloges du mérite.

glent ſes ſemblables, il n'a de droits ſur leur eſtime que lorsqu'il ſe rend utile pour eux. Il ne ſe rend utile qu'en montrant la vérité; ſi, comme Prométhée, il l'eſt allé ravir au haut du ciel, il doit s'attendre comme lui à gémir de l'avoir trouvée. (*) L'olympe s'armera contre lui, la terre ſecondera ſes fureurs, le genre humain effrayé de ſon audace le traitera d'inſenſé, de furieux. Si ſon ame a de la vigueur, ſi ſon imagination eſt allumée, s'il a pour la vérité le même enthouſiaſme que tant de mortels ont montré pour l'erreur & pour l'opinion, il ſe roidira contre les menaces & les perſécutions que le menſonge tout puiſſant décerne contre tous ceux qui ont le courage de l'attaquer; il ſe vengera des mépris de la grandeur, des oppreſſions de la Tyrannie, des calomnies du Sacerdoce, en découvrant aux hommes cette vérité qui tôt ou tard triomphera de l'impoſture. Que disje! les obſtacles & les dangers mêmes irriteront ſon courage; les hommes les plus puſillanimes ſont forcés

(*) La deviſe de tous ceux qui répandent de grandes lumieres pourroit être ce paſſage de Virgile . . . . *alto*

Quæſivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.
Æneid Lib. 4. verſ. 691. 692.

d'applaudir un mortel intrépide; sa hardiesse leur en impose, elle devient un spectacle pour eux: le courage en tout genre fut toujours admiré par ceux qui ne se sentent point assez de force pour l'imiter. (*) Ainsi l'enthousiaste du vrai sera soutenu dans ses travaux & dans ses détresses par les regards de ses concitoyens étonnés; à leur défaut son imagination lui montrera la postérité applaudissant à ses entreprises, & la gloire couronnant son heureuse témérité. Le péril a des appas pour les grandes ames; l'homme aime à se rendre compte de ses forces à lui-même; il se félicite toutes les fois qu'il a bravé les dangers & surmonté quelque grande difficulté.

Ne blâmons donc point ces ames fortes, ces ardens défenseurs de la vérité qui souvent ont bravé la colere de la tyrannie: remplis de l'enthousiasme de la gloire & de l'amour du genre humain, ou irrités à la vue des maux multipliés de

(*) L'on remarque que les lâches sont les plus empressés à fomenter les querelles & à engager les autres à se battre; il en est de même des ouvrages que l'on trouve hardis, ils sont achétes & lus même par des hommes qui n'ont point le courage d'en profiter. Un écrivain courageux est regardé comme un homme dont on admire les tours de force sans songer à l'imiter.

leur eſpece, de grands hommes ont oſé quelquefois déchirer le bandeau de l'opinion & faire briller à nos yeux le flambeau de la vérité. Si le menſonge ſe glorifie de ſes victimes, de ſes enthouſiaſtes, de ſes martyrs, pourquoi la vérité n'auroit-elle pas les ſiens? Si l'enthouſiasme eſt louable c'eſt ſans doute quand il a le bien-être du genre humain pour objet. Les hommes ſont-ils donc en droit de blâmer ou de traiter de folie l'ivreſſe des ames généreuſes qui oſent les ſervir, tandis qu'ils applaudiſſent & admirent ces conquérans qui bravent la mort pour ſatisfaire leur ambition ſanguinaire, ces guerriers qui s'immolent à l'honneur prétendu de ſervir un Tyran mépriſable; tant d'hommes qui s'immolent tous les jours à l'opinion ridicule ou à de barbares préjugés? Eſt-il donc plus extravagant de s'expoſer pour la vérité, ſi néceſſaire aux nations, que de riſquer ſa vie pour étendre d'inutiles conquêtes? Eſt-il un outrage plus digne d'être repouſſé par l'ami de ſa Patrie que celui des Ennemis qui la trompent, qui l'enchaînent, qui rient de ſes malheurs, qui travaillent à ſa ruine?

Ainſi, Sages qui méditez! ſi vos ames généreuſes ſont indignées des maux que le

genre humain éprouve, des affronts que lui fait la tyrannie, des tragédies causées par l'imposture politique & religieuse; quand votre imagination brûlante d'un si beau feu vous forcera de parler, frappez avec audace sur les erreurs de la terre; attaquez avec franchise le mensonge & le préjugé; faites tonner la vérité dans l'oreille des Rois; secouez aux yeux des peuples son flambeau secourable; inspirez à l'homme du courage, de l'estime pour lui-même, du mépris pour ses tyrans, de l'amour pour ses maîtres; qu'il sente enfin sa grandeur, ses forces & ses droits. Apprenez aux nations qu'elles sont libres, que leurs mains ne sont point faites pour porter d'indignes chaînes; que ni les ministres des Dieux ni les Rois de la terre ne sont point autorisés à les mettre dans les fers.

Apprenez à ces Rois qu'ils doivent le bonheur à leurs sujets; que c'est d'eux qu'ils empruntent leur autorité; qu'elle n'est qu'une usurpation détestable lorsqu'ils s'en servent pour écraser ceux qu'ils sont destinés à protéger & défendre. Apprenez aux Souverains qu'il n'est point de grandeur, de sûrete, de gloire pour eux s'ils ne commandent à des peuples heureux. Montrez-leur enfin que la

vertu ſuppoſe des ames contentes, & que des ſujets que la ſuperſtition & le deſpotiſme s'accordent à rendre infortunés & vicieux, n'auront jamais la force & la vertu néceſſaires au ſoutien des Empires.

Que les nations ſe félicitent donc lorſque d'heureuſes circonſtances feront éclore dans leur ſein des hommes aſſez intrépides pour prendre leurs intérêts : qu'elles ne mépriſent du moins pas des enthouſiaſtes éclairés, qui au riſque de leur bonheur, de leur fortune, de leur vie, leur annoncent la vérité, & réclament pour elles : qu'elles ne regardent point comme de vils ſéditieux, ou de mauvais citoyens ces mortels bienfaiſans qui ont aſſez de courage pour attaquer les préjugés, & pour troubler ce ſilence léthargique qui les endort ſur tous leurs maux. Si ces héros généreux de la philoſophie, ſi ces martyrs de la cauſe publique ſont forcés de ſuccomber ſous le poids de la tyrannie, ce n'eſt point à leurs concitoyens qu'il appartient d'applaudir à la rage des tyrans ; ceux-ci n'accablent la vérité que pour les accabler eux-mêmes. Le menſonge peut être attaqué avec imprudence par celui qui s'expoſe à ſes coups, mais les fruits de la vérité ſont toujours avantageux

pour toute la race humaine. Ce ne fut point aux Romains qu'il apppartint autrefois de tourner en ridicule la noble audace des Curtius, des Coclès, des Scævola, des Decius ; ils durent les admirer, respecter leur mémoire & s'attendrir au nom de ces illustres victimes dont l'heureuse témérité fut le salut de Rome. (*)

Assez souvent la philosophie ne présenta que des remedes trop foibles pour la grandeur du mal. A quoi sert de temporiser lorsqu'il faudroit porter la coignée à la racine de l'arbre ? La douceur est funeste à des plaies que le fer seul est capable d'extirper. Souvent le philosophe trop timide, ou esclave en partie des opinions de son siecle, craint de donner des couleurs trop fortes à la vérité ; c'est la trahir que de ne point la montrer toute entiere ; c'est la rendre inutile que de l'énerver ; c'est se défier de son pouvoir que de la dissimuler.

Penser avec liberté c'est n'avoir point

(*) Les ames fortes sont rares & les ames foibles très-communes ; voilà pourquoi l'on blâme les écrivains qui montrent du courage. *Est in animis, omnium ferè, naturâ molle quiddam, demissum, humile, enervatum, languidum quodammodo. Si nihil aliud, nihil esset homine deformius.*

CICERO. TUSCULAN. II. Cap.

les opinions du grand nombre; c'eſt être dégagé des préjugés que la tyrannie croit néceſſaires à ſon ſoutien; le philoſophe eſt un homme d'un âge plus mûr que ſes concitoyens; ſi ſon expérience le met à portée d'inſtruire les autres, il doit le faire avec franchiſe; s'il a eu le bonheur de rencontrer la vérité qu'il la montre toute nue, qu'il ne lui faſſe point l'injure de la couvrir des vêtemens du menſonge, qu'il ne l'établiſſe point ſur des preuves trompeuſes, que toujours véridique & ſincere il ne faſſe jamais de pacte avec l'impoſture: qu'il diſe ce qu'il ſçait; ſon ſavoir eſt inutile s'il n'en fait part aux autres; qu'il avoue ce qu'il ignore & qu'il ne recoure point à d'indignes ſubterfuges pour ſauver ſa vanité. En un mot la fonction du Sage eſt de montrer la vérité; jamais il ne lui eſt permis de ſe rendre le complice du menſonge.

Les talens, les ſciences & les arts ſont deſtinés à rendre l'homme plus heureux en lui rendant ſon exiſtence plus chere; mais quelle peut être leur utilité s'ils ne ſe fondent ſur l'expérience & la vérité? Les lettres n'ont des droits à notre eſtime que lorſqu'elles ſont jointes à l'utilité; elles ne nous ſont utiles que lorſqu'elles

nous montrent la vertu, la raison, la vérité plus aimables; elles deviennent méprisables toutes les fois qu'elles ne servent qu'à embellir le vice, qu'à amollir le cœur, qu'à nourrir des passions criminelles, qu'à perpétuer nos illusions, nos préjugés, nos délires, qu'à favoriser la molesse, qu'à charmer les ennuis de notre oisiveté, qu'à nous endormir dans nos chaînes. Les talens, possédés trop souvent par des ames vénales, brûlent un ençens servile sur les autels de l'imposture; les arts prostituent leurs ornemens & leurs charmes au vice & à la flatterie; trop souvent des empoisonneurs publics par leurs louanges odieuses encouragent les tyrans aux crimes, leur donnent une fausse idée de gloire, applaudissent à leurs fureurs & célebrent avec emphase des victoires sanglantes que les nations expient par des siecles de miseres. (*) Quoi! la Poësie est-elle donc faite pour chanter les destructeurs des peuples & les fléaux du genre humain! La langue sublime des Muses est-elle destinée à flatter des monstres altérés de sang, à les féliciter de leurs forfaits, à transmettre leurs crimes à la postérité sous

(*) Voyez l'Epitre de Boileau à Louis XIV. sur ses conquêtes.

des couleurs éclatantes ? L'éloquence faite pour élever les ames des hommes, pour les toucher, pour les porter à la vertu, aux grandes choſes, ira-t-elle prêter ſes armes aux oracles de ces Dieux malfaiſans ou de leurs Prêtres menteurs ? L'art de raiſonner, qui ne doit ſe propoſer que la recherche du vrai, s'abaiſſera-t-il juſqu'à s'occuper de puérilités, de disputes interminables ſur des objets futiles ? Ne ſe rendroit-il point criminel en prêtant des ſubterfuges à la mauvaiſe foi & des ſophiſmes au menſonge ? On ne peut trop le répéter, la vérité doit être l'objet unique des recherches du philoſophe ; c'eſt en la montrant aux autres qu'il ſe rend digne de leur eſtime & de leur amour ; c'eſt en combattant leurs erreurs qu'il les rendra plus heureux ; c'eſt en ſe dégageant lui-même des préjugés qu'il deviendra plus tranquile & meilleur.

CHAPITRE X.

De l'antipathie qui subsista toujours entre la Philosophie & la Superstition. De l'esprit philosophique & de son influence sur les Lettres & les Arts.

C'EST une chose remarquable que l'inimitié qui subsista de tout tems entre la Superstition & la Philosophie. Il y eut dans tous les siecles des penseurs dans les sociétés policées qui eurent le courage de s'écarter plus ou moins des opinions du vulgaire, & de combattre ses préjugés. Nous voyons dans tous les âges la philosophie aux prises avec le fanatisme: nous trouvons dans l'antiquité les hommes les plus éclairés & les plus vertueux occupés à miner l'empire du Sacerdoce & souvent forcés de succomber sous ses coups. Nous voyons Socrate, le pere de la morale, recevant la cigue des mains d'une autorité tyrannique & des Loix insensées pour avoir osé lutter contre les Dieux de son pays; nous voyons le profond Aristote banni de sa patrie; nous voyons dans tous les sie-

ſiecles la ſcience & le génie s'élever avec force contre l'impoſture, & réclamer plus ou moins ouvertement les droits de la raiſon, contre une religion toujours impérieuſe, toujours abſurde, toujours puiſſante, toujours contraire au repos des mortels, toujours en contradiction avec la nature, toujours ennemie de l'expérience & de la vérité; il fallut donc s'en ſéparer & vivre en guerre avec elle. (*)

(*) Preſque tous les philoſophes de l'antiquité ont eu deux ſortes de doctrines, l'une publique & l'autre cachée (exotérique & éſoterique). Les ouvrages de Platon n'ont pour objet que de ſubſtituer la morale à la ſuperſtition. Ce dernier philoſophe décrie par-tout les poëtes, c'eſt à-dire, les théologiens de ſon tems, les oracles du Paganiſme: voilà peut-être pourquoi les premiers peres de l'Egliſe Chrétienne furent tous Platoniciens. La double philoſophie des anciens eſt évidemment la vraie cauſe de la peine que l'on a lorſqu'on veut démêler leurs véritables ſentimens. Il faut parler clairement aux hommes, ſans cela l'on feroit peut-être auſſi bien de ſe taire. Mais la plupart des auteurs veulent jouir de leur vivant; en conſéquence ou ils ſe croient obligés de voiler leurs ſentimens trop contraires aux préjugés reçus, ou leurs ouvrages deviennent des énigmes inexplicables pour la poſtérité, qui y trouve perpétuellement l'erreur à côté de la vérité. Tout homme qui penſe fortement écrit pour l'avenir; s'il craint de ſe compromettre, qu'il legue ſes idées à la poſtérité. *Voyez le Chapitre. XI.*

Il eſt bon de remarquer que ſouvent les Théologiens, après avoir vivement perſécuté des Phi-

Les Miniſtres de la religion ſe montrerent en tout pays les ennemis implacables de la philoſophie, & les philoſophes prirent en main la cauſe de l'homme avili par les Prêtres & aſſervi par les Tyrans : ils chercherent à l'inſtruire de ſes devoirs que tout conſpiroit à lui faire oublier. Les Prêtres & les Tyrans, appuyés des préjugés du vulgaire, combattirent avec ſuccès les Sages appuyés uniquement des forces de la raiſon; les premiers à l'aide du preſtige aveuglerent les hommes, les conduiſirent d'abîmes en abîmes, & ne firent qu'éterniſer leurs peines; les autres dépourvus de pouvoir & d'autorité, preſque toujours obligés de ſe taire, inſtruiſirent les nations à la dérobée, & quelquefois leur offrirent des remedes contre les maux que l'erreur leur avoit faits. Ainſi l'on vit dans les nations inſtruites deux puiſſances inégales aux priſes; l'une ſoutenue de l'autorité publique & de l'opinion nationale, réſiſta toujours aux attaques de la raiſon & fut en

loſophes, ont fini par adopter leurs idées. C'eſt ainſi que les Théologiens modernes ſe ſervent aujourd'hui des preuves de l'immortalité & de la ſpiritualité de l'ame & de l'exiſtence de Dieu imaginées par Deſcartes, qu'ils ont pourſuivi comme un Athée.

état de faire une guerre offensive & cruelle à tous ses ennemis; maîtresse du champ de bataille elle gouverna les Princes, elle écarta la sagesse d'auprès de leurs personnes, elle empoisonna leur enfance, elle présida à leurs conseils, elle s'empara de l'esprit des sujets. Enfin l'erreur triomphante fut en possession de régler le sort des Empires, elle infecta de son levain toutes les institutions humaines, elle obscurcit les sciences, elle découragea les talens, elle abusa du génie, elle dégrada les arts, elle les soumit à ses caprices ridicules, elle força tout à servir ses impostures & à orner ses délires. La sagesse, la philosophie, la liberté de penser ne furent le partage que de quelques ames honnêtes qui pleurerent en secret les maux de la patrie, ou qui risquerent de devenir les victimes de leur courage toutes les fois qu'ils oserent annoncer hautement la vérité. Les amis de la sagesse furent regardés comme des ennemis de tout bien; la science vraiment utile fut punie & réprimée; la vérité fut traitée d'imposture, la philosophie de sédition, la raison de délire: le philosophe entouré d'une foule d'hommes ivres eut communément l'air d'être seul enivré.

On nous demandera peut-être s'il n'y a pas de l'extravagance à vouloir combattre avec des forces si inégales les erreurs des hommes ; des amis timides de la philosophie prétendront que c'est lui nuire que de faire entendre sa foible voix au milieu des acclamations & des triomphes que la superstition & le despotisme se font par-tout décerner. A quoi sert, nous dira-t-on, la vérité à des peuples de longue main écrasés, avilis, assoupis dans la misere ? A quoi sert de raisonner à des hommes frivoles, énervés par la molesse & par le luxe, dépourvus d'énergie & de courage, livrés à la dissipation & à des plaisirs puérils, & qui, contens de leurs chaînes, ne songent qu'à s'amuser, sans s'occuper de leur bonheur solide ni de celui de leur postérité ? Enfin à quoi servent les lumieres à des esclaves assez dégradés pour chérir leurs fers, assez extravagans pour trouver la vertu ridicule, assez désespérés pour croire que leurs maux sont sans remedes? La vérité ne seroit-elle pas un présent funeste à des hommes qu'elle ne tireroit de leur assoupissement que pour leur faire connoître toute l'étendue de leurs maux ? Ne seroit-elle pas inutile à des êtres si peu disposés à l'écouter? Enfin

des hommes plus amis de leur repos que du bonheur du genre humain diront qu'il suffit d'être sage pour soi, qu'il faut abandonner les insensés à leurs folies. (*)

Je réponds que les maux des hommes ne sont jamais sans remedes; que la connoissance de la vérité les réveille, les rend actifs, affoiblit peu à peu l'influence des opinions qui causent leurs infortunes. Une nation qui s'éclaire ne peut point être sans ressources ni pour toujours malheureuse; c'est l'erreur & l'opinion qui asservissent le monde; c'est de l'ignorance que viennent les malheurs de la terre; en guérissant les hommes de leurs fausses idées, on les verra tôt ou tard soulagés de leurs miseres, l'empire des méchans n'est fondé que sur l'opinion, ainsi que l'on change l'opinion, & d'elles-mêmes les chaînes tomberont des mains des peuples. Les oppresseurs du genre humain, quelque aveugles qu'ils soient, pressentent ces effets; en conséquence ils n'omettent rien pour étouffer la vérité dès qu'elle ose percer; à force de menaces & de persécutions ils effrayent tous ceux qui pourroient l'annoncer. De tout tems le pouvoir injuste s'arma contre les écrits les plus

(*) *Loquendum est ut plures, sapiendum ut pauci.*

utiles; cependant malgré tous ses efforts ils subsistent aujourd'hui, & servent encore à échauffer nos cœurs & à guider nos esprits. Les préceptes de Socrate sont parvenus jusqu'à nous, & la superstition qui le fit périr est depuis longtems détruite & méprisée.

Que l'on ne dise donc point que les leçons de la sagesse sont inutiles; les hommes ne subsistent-ils pas toujours? Des vérités inconnues ou même odieuses à nos peres ne sont-elles pas adoptées par nous? Si les vices de notre siecle, si les préjugés actuels s'opposent au bien qu'on veut nous faire, les instructions de la philosophie ne peuvent-elles point servir un jour à notre postérité, que ses malheurs forceront sans doute de recourir à la vérité? Laissons-lui donc des ressources, transmettons-lui des lumieres, prévoyons ses circonstances & ses besoins, & jouissons d'avance de sa reconnoissance que presque toujours les contemporains refusent à ceux qui les éclairent.

Le Sage ne doit point se rebuter de l'ingratitude de ses concitoyens, il est l'homme de tous les tems & de tous les pays. Toujours plus avancé que son siecle il y paroît déplacé; si ses contemporains lui refusent leurs suffrages, il

aura ceux de la posterité. Ecouter les leçons d'un homme qui nous instruit c'est avouer sa supériorité, cet aveu coute toujours à la vanité; les mortels aiment mieux persister dans leurs antiques erreurs que de montrer de la déférence à celui qui les détrompe; le mérite présent nous humilie, il révolte notre envie; cette envie meurt avec l'objet qui l'avoit excitée; c'est alors que nous jugeons de sang-froid, & que nous payons au mérite le tribut qu'il a droit de prétendre. Le grand homme en tout genre est un objet incommode pour la vanité de son siecle; le génie réduit toujours la médiocrité au désespoir; celle-ci se venge, par des mépris affectés, par la critique & la calomnie, de la jalousie qu'elle éprouve. Le tems rend les hommes plus justes, c'est après le trépas que l'homme à talens jouit des honneurs du triomphe; c'est pour la postérité, c'est pour l'éternité que le Sage doit écrire, c'est du genre humain futur que le grand homme doit toujours ambitionner les suffrages. (*)

(*) Presque tous les Pays se rendent coupables de la même folie que les Ephésiens, qui après avoir banni Hermodore le plus illustre des citoyens, passerent un décret, qui portoit *que personne n'excelle*

La vérité, comme le soleil, est faite pour élairer le globe entier; elle ne vieillit jamais; elle ne connoît point les bornes que des conventions passageres ont mises aux sociétés politiques; sa lumiere est destinée à tous les habitans de la terre; son flambeau, souvent voilé de nuages ou éclipsé pour un tems aux yeux d'un peuple, sert pourtant à en guider un autre.

Tout homme qui médite ne jouit-il pas aujourd'hui d'une foule de vérités, de lumieres, de découvertes jadis combattues, déprimées, étouffées, persécutées par ceux à qui elles étoient destinées? Le Sçavant de nos contrées n'est-il pas à portée de puiser dans des sources, devenues inutiles désormais à l'Assyrie dévastée, à l'Egypte abrutie, à la Grece asservie, à l'Italie conquise par des Barbares & soumise à des Prêtres? La sagesse des anciens est-elle donc perdue pour les Sages modernes? N'est-ce donc pas pour le philosophe d'aujourd'hui qu'ont écrit les Platons, les Aristotes, les Cicérons, les Antonins?

parmi nous. Le philosophe Héraclite disoit que pour ce beau réglement tous les Ephésiens auroient mérité la mort.

v. Cicero, Tusculan. L. v. Cap.

N'eſt-ce point pour nos légiſlateurs que les Solons, les Lycurgues, les Charondas ont médité? N'eſt-ce pas pour nos moraliſtes que le ſage Confucius a dans le fond de l'Orient enſeigné ſes leçons?

Aidée de l'expérience des ſiecles paſſés la philoſophie, éclairant la politique & l'hiſtoire, eſt à portée d'inſtruire ceux qui gouvernent aujourd'hui; elle leur montrera les écueils où d'autres ont échoué; elle leur découvrira les vraies cauſes de ces révolutions qui ont renverſé les Empires; elle leur fera voir à chaque page les tragiques effets de la tyrannie, de la ſuperſtition, du délire des Rois, des préjugés des peuples, de l'ambition des grands. Que l'on ne nous diſe point que les nations n'en ſont point devenues plus heureuſes, que leurs chefs n'ont point été rendus plus ſages. Le Briton fatigué de ſes deſpotes & de ſes révolutions ne s'eſt-il pas approprié les idées politiques de Sparte, d'Athènes, de Rome? N'eſt-il point parvenu à forcer ſes Monarques à devenir Citoyens? Embraſé du beau feu qui brûla dans les cœurs des Harmodius, des Timoléons, des Dions, & qui fit diſparoître la tyrannie de la Grece, n'a-t-il pas juré une haine immortelle aux ennemis de ſa li-

berté ? N'eſt-ce pas pour lui que les Thucydides, les Polybes, les Tacites ont écrit l'hiſtoire (*) ? Enfin ſi l'Anglois n'eſt point encore parvenu à donner à ſon ſort la perfection & la ſolidité dont il ſeroit ſuſceptible, c'eſt qu'encore aſſervi à mille préjugés, il n'a point eu le courage de faire uſage de l'expérience antique & de l'appliquer à la guériſon de ſes maux, à la ſuppreſſion totale de la ſuperſtition, à la perfection de l'éducation, à la réforme des mœurs, & que dupe de ſon avidité & de ſa paſſion pour les richeſſes, il a cru que l'opulence ſuffiſoit pour rendre un peuple heureux.

Quoi qu'il en ſoit, les leçons de la ſageſſe ne ſont jamais totalement perdues pour la race humaine. Le pere de famille lorſqu'il plante, s'occupe agréablement pour lui-même, & très-utilement pour ſa poſtérité, qu'il prévoit dans l'avenir. (**) Que l'homme qui penſe ſe

(*) En Angleterre ſous Charles I. les partiſans du deſpotiſme ou du pouvoir arbitraire des Rois ſe plaignoient dans le ſiecle paſſé que c'étoit la lecture des anciens qui avoit fait naître dans les cœurs l'enthouſiaſme de la liberté. . . . . . Un Miniſtre d'Etat François regardoit indiſtinctement tous les gens de Lettres comme des ſéditieux.

V. *Le Parrhaſiana Tome II. p.* 261.

(**) *Ergò arbores ſerit diligens agricola, quarum*

console donc si ses réflexions & ses travaux sont souvent inutiles à son siecle, & mal récompensés par ses contemporains. L'ami de la vérité doit porter ses vues au delà des bornes de sa vie; que ses yeux perçans envisagent les siecles futurs, qu'ils embrassent le vaste horizon du genre humain; que son cœur s'attendrisse sur la postérité; moins envieuse & moins prévenue elle bénira sans doute un jour la mémoire de ceux qui l'auront éclairée, & qui lui auront tracé la route du bonheur. Ainsi que l'astre du jour, la lumiere de la vérité semble éclairer successivement les différentes parties de notre globe; la sagesse venue du fond de l'Orient le laisse maintenant dans les ténebres pour éclairer l'Occident. Harrington, Locke, & vous sublime Montesquieu! c'est peut-être pour l'Amérique que vos leçons sont destinées. Tout l'univers a des droits sur les lumieres d'un grand homme; c'est dans ce sens que le Sage est un *citoyen du monde*; il doit servir la grande société; la vérité est un bien commun à toute la race humaine; ceux qui trouvent ce

aspiciet baccam ipse nunquam? vir magnus Leges, instituta, Rempublicam non seret?

CICERO. TUSCULAN. I.

trésor sont tenus de lui en rendre compte; c'est un vol de l'en priver. L'homme n'est estimable qu'en raison du bonheur qu'il procure à ses semblables; l'homme de bien n'a point perdu son tems s'il a fait un seul heureux.

En convenant que la vérité est utile & nécessaire, on demandera peut-être si ses prétendus amis sont sûrs de l'avoir trouvée. „Tout dans ce monde, nous „ dira-t-on, est un problême, une énig„ me, un mystere; notre entendement „ est borné; tout homme est sujet à se „ tromper; les génies les plus brillans „ ne s'annoncent souvent que par la „ grandeur de leurs écarts; ainsi com„ ment connoître avec certitude si ce „ que vous appellez des vérités ne sont „ point des erreurs aussi dangereuses que „ celles que vous voulez détruire?" En partant de ce principe on conclurra qu'il faut laisser au genre humain ses idées, ses incertitudes & ses folies, si l'on ne peut les remplacer que par des incertitudes & des extravagances nouvelles.

Je répons qu'un Philosophe, même avec le génie le plus vaste, les connoissances les plus profondes, les intentions les plus pures, peut sans doute se tromper & se faire illusion à lui-même. Il

peut prendre pour des vérités incontestables des idées qui ne ſont que les produits d'une imagination impétueuſe, de ſes propres préjugés, de ſa façon de voir & de ſentir. Cependant en conſultant la nature, l'expérience, la raiſon, l'utilité conſtante du genre humain il marchera d'un pas ſûr à la vérité. D'un autre côté les ſyſtêmes de la philoſophie, n'étant pas des *oracles divins*, peuvent être examinés, diſcutés, rejettés s'ils ſont faux, ou contraires au bien-être des hommes; les principes de tout homme qui penſe & qui parle au public peuvent être conteſtés, analyſés, ſoumis à l'expérience & peſés dans la balance. (*) En un mot l'autorité du phi-

(*) Si l'on y fait attention, l'on trouvera qu'il ne peut point y avoir de Livre vraiment dangereux. Qu'un écrivain vienne nous dire *que l'on peut aſſaſſiner ou voler*, on n'en aſſaſſinera & l'on n'en volera pas plus pour cela, parce que la loi dit le contraire: il n'y a que lorſque la Religion & le zêle diront d'aſſaſſiner ou de perſécuter que l'on pourra le faire, parce qu'alors on aſſaſſine impunément ou de concert avec la Loi, ou parce que dans l'eſprit des hommes la Religion eſt plus forte que la Loi, & doit être préférablement écoutée. Quand les Prêtres excitent les paſſions des hommes, leurs déclamations ou leurs écrits ſont dangereux, parce qu'il n'exiſte plus de frein pour contenir les paſſions ſacrées qu'ils ont excitées, & parce que

losophe ne fait point loi, & s'il cherche la vérité dans la sincérité de son cœur, il souscrira de plein gré à sa propre condamnation quand il s'appercevra qu'il s'est trompé. Prétendre être exemt d'erreur, c'est prétendre que l'on n'est point homme; ne point reconnoître son erreur c'est ou une vanité puérile ou une présomption insupportable; résister à la vérité sentie, ou vouloir par des sophismes lutter contre elle, c'est vouloir l'asservir à son amour-propre, c'est se déclarer son tyran. Il n'y a que l'imposture & la mauvaise foi qui puissent craindre ou interdire l'examen; la discussion fournit de nouvelles lumieres au Sage, elle n'est affligeante que pour celui qui veut d'un ton superbe imposer ses opinions, ou pour le fourbe qui connoît la foiblesse de ses preuves, ou pour celui qui a la conscience de la futilité de ses prétentions. L'esprit humain s'éclaire même par ses égaremens, il s'enrichit des expériences qu'il a faites sans succès, elles lui apprennent au moins à chercher des routes nouvelles. Haïr la discussion c'est avouer qu'on veut tromper, qu'on doute soi-même de la bonté

les dévots n'examinent jamais ce que disent leurs guides spirituels.

de ſa cauſe, ou qu'on a trop d'orgueil pour revenir ſur ſes pas. Enfin les nations ne peuvent trouver que les plus grands avantages à voir des hommes éclairés analyſer avec ſagacité, ou discuter avec chaleur les objets les plus eſſentiels à leur bonheur.

D'ailleurs nous ne voyons point qu'aucun ſyſtême philoſophique, qu'aucune diſcuſſion de morale ayent excité des guerres; jamais la philoſophie n'enſanglanta l'univers. Si les philoſophes eurent des diſputes entre eux, la tranquillité des nations n'en fut point affectée; la philoſophie produiſit différentes ſectes qui eurent chacune leurs proſélytes, leurs chefs, leurs adhérens; ils ſe haïrent ſouvent, mais les nations ne ſe battirent jamais pour eux; les peuples ne ſe crurent point intéreſſés à s'engager dans leurs querelles; les philoſophes purent diſputer ſans conſéquences pour le repos des Etats; dépourvus de pouvoir ils n'eurent point le droit d'obliger perſonne à penſer comme eux. On vit jadis des Pythagoriciens, des Platoniciens, des Stoïciens, des Cyniques & des Pyrrhoniens ſe diſputer quelquefois avec aigreur, parce que la vanité de l'homme le rend opiniâtre dans ſes idées & n'aime

point ceux qui refuſent de rendre hommage à ſes lumieres ; mais on ne vit point parmi les philoſophes des *hérétiques* ni des *infideles* ; mots funeſtes inventés par les Théologiens pour détruire tous ceux qui ne voulurent point ſouſcrire aux déciſions que leur intérêt avoit dictées. (*) La philoſophie ne fut jamais nuiſible au repos de la ſociété que lorſqu'amalgamée avec la ſuperſtition elle fut forcée d'adopter ſes fureurs, de colorer ſes menſonges & d'appuyer ſes rêveries.

En effet depuis un grand nombre de ſiecles quel indigne abus n'a-t-on pas fait de l'art de penſer & de raiſonner ? La philoſophie fut envahie par des Prêtres ; corrompue par eux elle prêta des ſecours aux apôtres de la déraiſon ; aſſervie à leurs vues, elle ne fut employée qu'à découvrir péniblement des ſophiſmes & des ſubtilités propres à rendre l'abſurdité probable & le menſonge plauſible, & à munir des chimeres & des fables con-

(*) Les défenſeurs de la ſuperſtition accuſent ſouvent les Philoſophes de ſe contredire les uns les autres, & s'appuyent de l'autorité des uns pour combattre les autres. Mais en Philoſophie il n'eſt point d'autorité infaillible que celle de l'évidence ; la maxime de tout homme ſenſé eſt *nullius jurare in verba magiſtri*.

contre les attaques du bon ſens. Ainſi la ſcience qui ſembloit deſtinée à la recherche de la vérité, à guider la politique, à fixer la morale, à donner de la juſteſſe à l'eſprit, à convaincre le cœur de la néceſſité de la vertu, à fournir aux mortels les moyens de ſe perfectionner, ne ſervit plus qu'à les aveugler par principes, qu'à les rendre obſtinés dans l'ignorance, opiniâtres dans leurs délires; en un mot elle ne ſervit qu'à les armer contre la raiſon, & les mettre en état de combattre avec ſuccès les vérités les plus néceſſaires à leur propre bonheur. (*)

Ainſi défigurée, la philoſophie devint méconnoiſſable aux yeux de ceux qui voulurent ſincérement s'occuper de la recherche du vrai & de l'utilité du genre humain : dans ſes hypothèſes abſurdes, dans ſa mauvaiſe foi, dans ſes vaines ſubtilités, dans ſes effets ſouvent funeſtes aux nations, ils ne reconnurent point une ſcience qu'ils jugerent devoir être la pierre de touche du menſonge & l'ennemie de tout ce qui peut nuire au bien-être des hommes : enfin dans un art

(*) La Philoſophie d'Ariſtote fut, comme on ſçait, pendant un grand nombre de ſiecles le bouclier de la ſuperſtition. V. *le Chapitre XI.*

fatal, inventé pour confondre les notions les plus simples, pour obscurcir la raison & la réduire au silence, pour rendre la morale incertaine & changeante, le Sage ne put trouver le moindre vestige de cette science sublime & bienfaisante qui doit avoir l'expérience pour base & le bonheur de l'homme pour objet: ainsi tout lui parut autoriser la séparation de la prétendue philosophie religieuse & de la philosophie raisonnable; la premiere ne lui parut qu'une vile prostituée, asservie aux passions de la tyrannie & de l'imposture. Il reconnut ses dangers aux frénésies dont elle enyvra l'univers. Il s'apperçut qu'elle ne servoit qu'à troubler l'entendement, qu'à égarer l'imagination, qu'à dépraver l'esprit & le cœur des mortels, à les mettre aux prises & souvent à répandre leur sang.

La vraie philosophie ne produisit jamais des ravages sur la terre; la fausse philosophie ou la Théologie l'a cent fois plongée dans l'infortune & le deuil. La religion est seule en possession de mettre des nations entieres en feu pour des opinions; ses partisans sont bien plus nombreux, plus obstinés, plus turbulens que ceux de la philosophie. Dans la religion tout est divin, tout est de la

derniere importance, tout mérite l'attention la plus sérieuse; ses principes, établis par le maître absolu de la vie & de la mort, ne peuvent être ni discutés sans témérité, ni révoqués en doute sans impiété, ni combattus sans crime. Surnaturelle, ou supérieure à la nature & à la raison, cette religion est en droit d'emprunter les secours de la raison humaine pour s'appuyer; mais jamais il n'est permis d'employer la raison pour l'examiner elle-même; ce seroit un sacrilége que de porter un flambeau profâne dans ses obscurités sacrées; ses sophismes sont respectables, ses contradictions sont des mysteres, destinés à confondre l'entendement humain; ses absurdités doivent être pieusement adorées & reçues sans examen; enfin ses dogmes sont inflexibles, ils doivent être défendus & maintenus aux dépens même du sang, de la vie, du repos des nations. Par-tout où l'esprit des hommes sera préoccupé d'opinions religieuses, auxquelles ils attacheront leur bonheur éternel, la raison ne pourra rien sur eux, la nature criera vainement, l'expérience ne les convaincra jamais, & nulle force dans le monde ne se trouvera capable de contrebalancer un intérêt que l'imagination

leur peindra comme devant étouffer tous les autres.

Après avoir montré que la vraie philosophie permet & desire l'examen de ses principes, & qu'elle n'a ni le pouvoir ni la volonté de troubler le repos des Etats, nous verrons bientôt si nous pourrons la justifier des incertitudes & des doutes qu'on l'accuse de répandre dans les esprits. (*) En attendant nous dirons que la philosophie n'est problématique que lorsqu'elle s'occupe d'objets indifférens à notre bonheur. Si bien des choses dans ce monde sont des problêmes pour nous; si nous sommes souvent réduits à douter & à ignorer, il nous est au moins donné de connoître avec certitude tout ce qui nous intéresse véritablement. La philosophie n'est incertaine que lorsqu'elle cesse de prendre la nature pour guide, ou lorsqu'elle ne suit que l'imagination & l'autorité : en cela elle s'égare comme la Physique, la Médecine, la Géométrie elle-même, en un mot comme toutes les autres sciences quand elles se livrent au systême, sans affermir leurs pas par l'expérience : celle-ci est un guide sûr, tandis que l'imagination & l'autorité sont toujours des gui-

(*) Voyez le Chapitre qui suit immédiatement.

des suspects ; ce n'est que par hazard qu'ils font rencontrer des vérités. Tout systême qui n'a point l'expérience pour base est sujet à l'erreur ; jamais nous n'y verrons que des idées décousues, jamais nous ne trouverons d'accord entre ses parties. (*) L'esprit philosophique est l'esprit d'expérience & d'analyse ; il exige de la sagacité pour démêler le faux, souvent artistement entrelacé avec le vrai, pour juger de la certitude de l'expérience elle-même ; il exige du génie pour saisir l'ensemble d'un systême ; il exige de la liberté & ne peut se soumettre aux entraves de l'autorité ; il exige du calme & du sang-froid, sans lesquels on ne fait jamais qu'enter de nouvelles er-

(*) Si nous examinons la marche de l'esprit humain, nous verrons toutes les sciences prétendues des hommes forcées de disparoître dès qu'ils se livrent à l'expérience. Nous verrons l'Astrologie détruite par l'Astronomie ; la Magie & les enchantemens par la Médecine & la Physique ; l'Alchymie par la Chymie positive ; la Religion qui est une combinaison informe de l'Astrologie, de la Magie & de la Charlatanerie en tout genre, doit être effrayée de tout ce qui annonce de l'expérience & de la raison. Voilà pourquoi elle est ennemie de toute science. L'étude de la nature expulsera tôt ou tard les chimeres, les miracles, les prestiges dont on se sert en tous lieux pour tromper le genre humain.

reurs sur les erreurs anciennes; il exige de la sincérité & de la bonne foi, sans lesquelles il ne fournit que des moyens de se faire illusion à soi-même & de tromper les autres; enfin il exige de la vertu, qui n'est que la disposition de se rendre utile au genre humain & de mériter son estime, sa bienveillance, son amour par le bien qu'on lui fait.

L'esprit philosophique n'est qu'un esprit de vertige, lorsqu'il ne suit que l'imagination; il est un esprit de servitude lorsqu'il rampe bassement sous l'autorité; il est un esprit de mensonge lorsqu'il ne cherche qu'à se tromper & à faire illusion aux autres; il est un esprit puéril, un vain jeu de l'enfance lorsqu'il ne s'occupe que d'objets étrangers au bonheur des hommes.

Liberté, *vérité*, *utilité*, voilà les caracteres de l'esprit philosophique, voilà la devise du philosophe. Ainsi tout ce qui intéresse la félicité humaine entre dans son département; la politique & la morale constituent son domaine; c'est sur-tout de ces sciences que dépend le bien-être des nations. Le vrai & l'utile sont les signes uniques auxquels la philosophie consent à s'arrêter; c'est d'après cette mesure invariable qu'elle juge tous

les objets, qu'elle les approuve ou les rejette, qu'elle les estime ou les méprise.

En un mot l'esprit philosophique est l'esprit d'utilité; c'est dans la balance de l'utilité que le philosophe doit peser les hommes, leurs œuvres & leurs prétentions. Il y met indistinctement ces religions si respectées; & s'il a le courage de tenir la balance d'une main sûre, il trouve qu'elles sont la source fatale des miseres humaines, & que s'il en résulte quelques foibles avantages pour un petit nombre d'individus, il en résulte nécessairement une foule de maux pour des nations entieres. Il met dans cette même balance ces Despotes que l'opinion fait regarder comme des Dieux, & qui trop souvent sont des Démons pour les peuples qu'ils devroient rendre heureux. Il y met ces Grands si fiers de leur naissance, de leurs titres, de leur rang élevé, & souvent il ne trouve en eux que des ames abjectes, des cœurs pervers, des esclaves arrogans que d'autres esclaves s'obstinent à révérer tandis qu'ils sont les instrumens de leur ruine, au lieu d'être leurs défenseurs & leurs soutiens. Enfin il met dans cette balance les loix, les institutions, les opinions, les usages;

& quels que ſoient les préjugés qui les favoriſent, il condamne ces choſes lorſqu'il les trouve dangereuſes, il les mépriſe dès qu'elles ſont inutiles, il les décrie quand il en voit les conſéquences fâcheuſes.

On accuſe ſouvent l'eſprit philoſophique de refroidir le cœur & de faire du philoſophe un juge auſtere propre à effaroucher les jeux innocens, incapable de ſe prêter aux illuſions aimables des arts, inſenſible aux charmes des graces. Ce préjugé fait ſouvent des ennemis à la philoſophie de la plupart de ceux qui cultivent les Lettres & les Arts. (*) La vraie ſageſſe n'eſt point l'ennemie des plaiſirs; elle approuve & chérit tout ce qui peut contribuer à rendre notre exiſtence plus agréable; elle ne condamne que ce qui peut nuire, elle ne dédaigne que ce qui eſt inutile au bonheur; mais nous avons déjà vu que par un honteux abus les talens de l'eſprit deſtinés aux plaiſirs, à l'amuſement, à l'utilité du

(*) Horace de arte Poet. verſ. 309. a dit: *Scribendi rectè, ſapere eſt & principium & fons.* Ce qui ſignifie évidemment que pour faire de bons ouvrages en tout genre il faut *ſapere*, c'eſt-à-dire, avoir de la philoſophie; en effet ce Poëte ajoute ſur le champ: *rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ.* id. ibid.

genre humain, ne ſont trop ſouvent employés qu'à orner des paſſions funeſtes, à flatter le crime, à peindre des objets futiles, à rendre plus agréable le poiſon de l'erreur : la ſageſſe eſt-elle donc faite pour approuver la poëſie lorſqu'elle chante les tyrans, les conquérans, les deſtructeurs de la terre ; ou lorſque molle & efféminée, elle ne nous occupe que d'extravagances amoureuſes, de voluptés, de fadeurs puériles, de fables & de chimeres propres à gâter l'eſprit & à corrompre le cœur? (*) Peut-elle-approuver l'hiſtoire quand pour flatter la

(*) Il eſt aiſé de voir que la Poëſie a dû nuire au genre humain par les chimeres dont elle l'a preſque toujours imbu : Ses fictions primitives ont repréſenté les Dieux comme des êtres vicieux, débauchés & méchans ; les ouvrages des Poëtes étoient chez les Grecs & les Romains entre les mains des Enfans, qui devoient y puiſer des notions très-nuiſibles à la morale : voilà ſans doute pourquoi beaucoup de Philoſophes ſe ſont déclarés les ennemis de la Poëſie, comme ſervant à corrompre les mœurs & à perpétuer des notions fauſſes & ſuperſtitieuſes. Chez les modernes la Poëſie s'eſt preſque toujours occupée de l'amour, & très-rarement d'objets vraiment intéreſſans ; auſſi le regne de cette Poëſie futile paroît-il tendre à ſa fin. Cicéron s'écrie avec raiſon : *O præclaram emendatricem vitæ Poeticam ! quæ amorem, flagitii & levitatis auctorem, in concilio Deorum collocandum putet.*
V. TUSCULAN. LIB. IV.

vers, il estimera vos ouvrages, il en sentira l'utilité. Si l'esprit philosophique guidoit les talens & les arts, toutes leurs productions rameneroient les hommes à l'utilité, au bonheur, à la vertu.

Ainsi la vraie philosophie chérit, approuve, admire en tout l'utilité, la conformité à la nature, la vérité; ses jugemens ne sont à craindre que pour la futilité, pour l'inutilité, pour ces talens pernicieux qui séduisent les hommes, qui les énervent, qui les rendent complices de leurs propres infortunes, qui les entretiennent dans leurs vices & leurs honteux préjugés. La Sagesse approuve les plaisirs honnêtes, les amusemens innocens, les productions de l'esprit qui instruisent en plaisant; elle ne peut accorder son suffrage à ce qui pervertit l'homme sous prétexte de le délasser. Elle sourit aux jeux aimables des Graces; elle se mêle aux concerts des Muses; elle se prête aux essors de l'imagination; elle approuve la fiction, elle applaudit les recherches, elle estime les inventions ingénieuses des arts, toutes les fois que ces choses tendent au bonheur de la société; elle ne montre un front sévere qu'à ce qui peut nuire, elle ne marque du mé-

pris qu'à ce qui eſt inutile & capable de détourner des objets intéreſſans pour l'homme.

CHAPITRE XI.

De la cauſe des vices & des incertitudes de la Philoſophie. Du Scepticiſme & de ſes bornes.

L'EXPÉRIENCE, on ne peut trop le répéter, eſt le ſeul guide que le philoſophe puiſſe ſuivre en ſûreté; la raiſon ſe trouble quand elle eſt emportée par une imagination trop fougueuſe pour lui laiſſer le tems de peſer les objets. C'eſt ainſi qu'on la voit quelquefois s'élancer dans les régions déſertes de la métaphyſique, s'arrêter à ſonder des profondeurs inutiles, s'obſtiner à des recherches dont il ne peut réſulter aucun avantage réel. Egaré une fois, l'eſprit humain eſt ſouvent longtems à revenir de ſes excurſions; cependant ſes égaremens ſervent eux-mêmes à l'inſtruire. Détrompé par l'inutilité de ſes efforts, le philoſophe apprend du moins à ſe défier de ſon imagination qui d'un vol téméraire

vouloit franchir les bornes de la nature; il voit que hors d'elle il n'est rien qu'il puisse constater, rien qu'il puisse soumettre à l'expérience, ni par conséquent qui puisse servir de base à ses connoissances. Enfin il s'assure que tout ce que son imagination plaçoit au delà de la nature ne peut être qu'incertain, illusoire, indifférent à son bonheur, peu digne de l'occuper. (*) Ainsi il se défie des suppositions gratuites dont il étoit parti; il consent à ignorer des choses que le préjugé seul lui montroit comme importantes à connoître; il apprend au moins à douter de ces ptétendues vérités que l'éducation, l'habitude, l'exemple, l'autorité lui montroient comme indubitables. L'ignorance & l'incertitude peuvent humilier la vanité, elles ne doivent point affliger la sagesse; (**) sçavoir, c'est connoître les bornes où l'on doit

(*) Pour peu qu'on y réfléchisse, on trouvera que les Prêtres sont parvenus à persuader aux hommes que les choses les plus essentielles pour eux sont celles qu'il leur est impossible de comprendre: de là vient *la Foi*, qui n'est jamais que la confiance implicite & illimitée que les hommes ont dans leurs Prêtres, confiance qui suppose un renoncement à la raison souvent fatal à la société.

(**) Tout homme sensé doit dire avec Cicéron, *nec me pudet, ut istos, fateri nescire quod nesciam*: ou bien, *nescire quædam magna pars est scientiæ*.

s'arrêter; mais pour connoître ces limites il faut avoir ſouvent parcouru un grand eſpace. Le parcourir avec célérité c'eſt avoir du génie, le parcourir avec attention c'eſt avoir de la ſagacité, n'y avoir rien découvert eſt ſouvent une découverte très-utile; c'eſt avoir beaucoup acquis que de s'être détrompé.

Quelque problématiques que ſoient pour nous les connoiſſances humaines, malgré les incertitudes dont les ſciences ſont remplies, l'homme pouſſé par le deſir du bien-être parvient à la fin à connoître tout ce qui l'intéreſſe véritablement; il diſtingue aiſément ce qui lui eſt utile de ce qui lui eſt déſavantageux; il n'y a que lorqu'il ſe fait un crime de ſes recherches qu'il ne peut point s'éclairer. On peut affirmer ſans témérité que les ſciences que l'eſprit humain n'eſt point parvenu à éclaircir, dans leſquelles il n'a point fait un pas, qu'au contraire à force de recherches & de diſputes il n'a fait qu'obſcurcir, ſont des ſciences idéales & des chimeres indignes de ſon attention. Qu'eſt-il en effet réſulté des efforts réunis de tous les Prêtres du monde pour éclaircir la Théologie? Qu'ont produit enfin les méditations métaphyſiques, les ſubtilités, les diſputes de

tant de génies, réellement profonds, qui se sont inutilement occupés des opinions religieuses, & des prétendus oracles de la Divinité? Les Prêtres furent communément les hommes les plus sçavans, les plus adroits, les mieux récompensés dans toutes les nations; leur science devroit sans doute être la mieux connue, puisque l'intérêt & la capacité ont dû se combiner pour la faire étudier: cependant quels fruits la Théologie a-t-elle tirés de ses vaines recherches? Hélas! elle n'a pu mettre aucun de ses principes à l'abri des plus fortes attaques; on lui a contesté jusqu'à l'existence du Dieu qui lui sert de base. Elle a en effet rendu ce Dieu méconnoissable & totalement impossible aux yeux de la raison & de la vertu, par les fables qu'elle en a débitées, par les qualités contradictoires & incompatibles qu'elle a entassées sur lui, par la conduite ridicule & bizarre qu'elle lui a prêtée, par les faux raisonnemens qu'elle a faits sur sa nature & sa façon d'agir. Ainsi de siecle en siecle elle n'a fait que s'obscurcir & s'enlaçer dans ses propres filets; elle n'a fait qu'aveugler l'esprit humain; elle n'a produit que des querelles, des schismes, des animosités qui ont fait couler à grands

flots

flots le sang des mortels frénétiques qu'elle avoit pris soin d'enyvrer.

Non contente de s'obscurcir elle-même, la Théologie a répandu ses ombres sacrées sur toutes les connoissances humaines; ses notions surnaturelles ont partout infecté la Philosophie, qui en partant de ses principes, n'eut jamais qu'une marche incertaine & tremblante.

En effet ce fut de la superstition que la Philosophie prit ses premieres leçons. Incapable dans son enfance de consulter l'expérience, ses premiers pas furent guidés par l'enthousiasme, le merveilleux & l'imposture. Des Prêtres furent en tout pays les premiers sçavans des nations; c'est dans une source si suspecte que furent obligés de puiser tous ceux qui voulurent s'instruire dans la philosophie. Ces Prêtres, jaloux de leurs connoissances réelles ou prétendues, ne les communiquerent qu'avec peine à ceux qui vinrent consulter leurs oracles; ils envelopperent leur science, ou plutôt leur ignorance, des ombres du mystere; ils ne parlerent que par des énigmes, des symboles, des allégories & des fables, dont ils se servirent pour masquer beaucoup d'erreurs & très-peu de vérités.

Ainsi ce furent des Théologiens, des Prêtres, des Poëtes qui jetterent partout les premiers fondemens de la science. (*) La Poësie, fille de l'Imagination, fut la premiere philosophie; elle embrassa tout; elle parla de la nature, dont elle personifia les parties: elle fit ainsi des Dieux; elle arrangea l'univers; elle raisonna de l'homme & de son sort futur; elle s'empara de la Politique, elle fit des Loix, elle régla les mœurs. Entre ses mains tout devint merveilleux; elle peupla l'univers de Puissances invisibles, d'Esprits, de Divinités favorables ou nuisibles, de Génies, qui servirent à rendre raison des choses: en un mot la Poësie par ses fictions ne fit de la nature entiere qu'une scène d'illusions, qui consolidées par le tems, l'ignorance & la crédulité, se sont changées en vérités.

Tels sont les matériaux informes qui servirent autrefois à construire le fragile édifice des connoissances humaines. Nous voyons les Sages de la Grece voya-

(*) Orphée, Musée, Homere, Hésiode ont été visiblement des Théologiens, des Peres de l'*Eglise Grecque*. Les Druides chez les Celtes se transmettoient en vers les dogmes de leur Religion. Les livres des Hébreux sont pour la plupart des compositions poëtiques. Toutes les Religions du monde sont fondées sur la Poësie.

ger en Egypte, en Assyrie, dans l'Indostan, ramper aux pieds des Prêtres, se soumettre à des épreuves longues & rigoureuses pour mériter d'être admis à leurs importans mysteres. Ils n'en tirerent cependant que des fictions poëtiques, des notions chimériques, une métaphysique obscure, incapable de servir de base à la science réelle, qui ne peut s'établir que sur l'expérience & sur des faits.

Si nous examinons de près la doctrine des plus célebres philosophes de l'antiquité, nous trouverons de quoi prouver ce qui vient d'être avancé; nous verrons que leur philosophie prétendue ne porte que sur les hypothèses fictives d'une Poësie théologique & mystique qu'ils ont prises pour des vérités démontrées. En effet dans Pythagore, qui le premier chez les Grecs prit le nom de *Philosophe* ou d'*ami de la sagesse*, nous reconnoîtrons un disciple enthousiaste des Prêtres de l'Egypte, de la Chaldée & des Indes, parlant comme eux par symboles, & peut-être aussi fourbe qu'eux. (*)

(*) Il est bien difficile de ne point accuser Pythagore de fourberie quand on considere les mensonges qu'il imagina dans la vue de se faire passer pour un homme extraordinaire & divin.

Nous voyons pareillement dans Platon, un Poëte, plein d'imagination, d'enthousiasme & d'éloquence, dont les écrits sont remplis des notions théologiques & mystiques qu'il avoit été puiser chez les Prêtres Egyptiens. Ces notions fructifierent dans l'esprit exalté de cet homme *Divin*; elles contribuerent à faire éclore cette Philosophie romanesque & poëtique, qui séduisit les Grecs, & qui sert encore de base à la superstition dont les modernes sont infectés (*) En effet c'est

Que penser d'un homme qui faisoit des miracles, qui prédisoit l'avenir, qui disoit avoir été au siége de Troye, qui se vantoit d'entendre l'harmonie des Spheres, qui montroit sa cuisse d'or, &c.? Ne pourroit-on pas soupçonner ce philosophe prétendu d'avoir voulu fonder une secte religieuse? Au moins a-t-il fondé une secte vraiment *Monastique*, composée des enthousiastes qu'il avoit sçu séduire, qu'il soumit à des épreuves & à des régles très-austeres. Ses disciples le regardoient comme un Dieu, comme Apollon lui-même. *V. Jamblique dans la vie de Pythagore.*

(*) Il est très-évident que c'est dans l'école de Platon que l'on a puisé les notions vagues de la Théologie sur l'essence Divine, sur l'ame, sur la spiritualité, sur l'immortalité, sur la vie future, &c. Ce Philosophe est perpétuellement égaré dans les régions inconnues du monde intellectuel. En lisant ses ouvrages on y trouvera le germe de presque tous les Dogmes de la Religion Chrétienne. Son disciple Plotin semble sur-tout avoir fourni à nos Théologiens les matériaux de leur Métaphysi-

à lui que ſont dues tant d'idées abſtraites & merveilleuſes dont l'eſprit humain s'eſt imbu, & qu'une philoſophie plus ſenſée a tant de peine à déraciner. En un mot dans la doctrine de Platon, que ſon obſcurité fit prendre pour divine, des yeux non prévenus ne pourront s'empêcher de reconnoître l'empreinte de l'enthouſiaſme : ils y trouveront beaucoup de rêveries, plus propres à égarer qu'à éclairer l'eſprit.

Dans Socrate lui-même nous trouvons des ſignes indubitables d'enthouſiaſme & d'égarement. Que penſer d'un homme qui ſe diſoit, ou qui de bonne foi ſe croyoit, inſpiré & dirigé par un *Démon familier?* Socrate fit, dit-on, deſcendre la morale du ciel; mais cette morale n'eût-elle pas été bien plus ſûre & plus claire s'il l'eût priſe ſur la terre, & fondée ſur les beſoins de l'homme?

Que dirons-nous d'Ariſtote dont la philoſophie, remplie d'ailleurs d'un grand nombre de vérités, n'a pas laiſſé de fournir durant des ſiecles des armes puiſſantes aux apôtres de la ſuperſtition & de l'impoſture pour combattre l'évidence & la raiſon? Que de peines n'a-t-il point

que exaltée. *Voyez le* PLATONISME DEVOILÉ.

fallu pour soustraire l'esprit humain à l'autorité de l'Aristotélisme afin de le ramener à l'expérience, qu'il sembloit avoir pour toujours abandonnée? Quels ont été les cris du Sacerdoce quand des Sages ont osé détruire l'arsenal où il prenoit les sophismes & les subtilités dont depuis longtems il se servoit pour aveugler le genre humain & confondre le bon sens! (†)

Nous trouvons encore les empreintes du fanatisme & de la superstition, & même les idées du *monachisme*, dans les Stoïciens, qui par une frénésie ou une vanité ridicule firent consister la perfection à combattre la nature, à dénaturer l'homme, à faire parade d'une apathie impossible. Ces notions ne sont-elles pas les mêmes que celles que semblent avoir adoptées tant de Pénitens superstitieux, qui font consister la vertu dans la fuite des objets que notre cœur desire? La vraie philosophie nous invite à nous rendre heureux nous-mêmes par la vertu, qui consiste à travailler au bonheur des autres. Si les Stoïciens furent des fanatiques en morale, ils eurent des opinions pitoyables d'ailleurs. En effet nous

(†) On sçait que les clameurs des Théologiens ont forcé Descartes de s'expatrier.

voyons qu'ils croyoient aux ſonges, ils allioient la croyance d'un Dieu rond; avec le ſyſtême d'un fataliſme abſolu. Enfin ils ſe perdirent ſouvent dans des recherches inutiles ſur des objets étrangers à l'eſprit humain, & n'eurent, comme la plupart des autres ſages, que des idées théologiques, myſtiques, obſcures & remplies de contradictions.

La philoſophie ancienne, partie, comme on a vu, de la ſuperſtition, en conſerva toujours une teinte plus ou moins forte, & n'oſa que très-rarement en ſecouer le joug; il ne lui fut point permis d'abandonner l'imagination & l'autorité pour conſulter uniquement l'expérience & la raiſon. Les miniſtres de la religion eurent en tout tems le pouvoir de punir & d'écraſer les mortels aſſez courageux pour penſer par eux-mêmes & s'écarter des préjugés reçus. Ainſi les vrais ſages furent réduits à ſe taire, ou bien ils ne parlerent que d'une façon obſcure & ambigue; ils maſquerent leur doctrine ſous des emblêmes & des ſymboles, dont ſouvent l'intelligence s'eſt perdue. C'eſt de là qu'eſt venue la *double Doctrine* des anciens Philoſophes, dont l'une accommodée aux préjugés populaires, c'eſt-à-dire, à la

Religion établie, se montroit dans les discours publics & les écrits, tandis que l'autre, souvent opposée à la premiere, étoit enseignée secrettement & transmise verbalement à un petit nombre d'auditeurs discrets & choisis.

C'est à cette méthode, que la tyrannie religieuse & politique força les philosophes de prendre, que sont dues, au moins en grande partie, les obscurités, les incertitudes, les inconséquences, les contradictions que l'on reproche à la Philosophie ancienne, souvent devenue inintelligible pour nous: cependant celle des modernes n'est que très-rarement exemte de ces mêmes inconvéniens. Si les ouvrages de nos Sages nous présentent des vérités nouvelles & des systêmes utiles, on y rencontre à chaque page des traces plus ou moins marquées des préjugés dominans. D'ailleurs si les hommes les plus éclairés & les plus honnêtes ont rarement le courage de dire tout ce qu'ils pensent, ils ont plus rarement encore celui de faire un divorce complet avec les erreurs qu'ils voient universellement établies, ou dont eux-mêmes éprouvent les influences à leur insçu. Les personnes les plus sages ont des préjugés, des foiblesses, des passions, des intérêts, qui

les empêchent de voir la vérité dans ſon entier, & de ſentir les inconſéquences & les contradictions de leurs écrits : que d'embarras pour la poſtérité lorſquelle voudra les juger !

Le peu de certitude des principes de la plupart des Philoſophes anciens fit naître le *Pyrrhoniſme* ; quelques penſeurs ſe crurent autoriſés à douter de tout, à la vue des ſyſtêmes inconſéquens de pluſieurs ſectes, dont les partiſans étoient parvenus à rendre obſcures & douteuſes les vérités les plus claires. Les *Eccletiques*, bien plus ſages, ainſi que les diſciples de la ſeconde Académie, ſans s'attacher à aucune ſecte, prirent dans tous les ſyſtêmes ce qui leur parut ou plus probable ou plus vrai (*).

C'eſt le parti que prendra toujours l'ami ſincere de la vérité ; il ne s'en laiſſera point impoſer par l'autorité des noms les plus célebres ; il ne s'en rapportera qu'à l'expérience & à l'évidence ; il embraſ-

(*) Cicéron, qui étoit Académicien, explique très-clairement la maniere de philoſopher de ſa ſecte en diſant : *Nos in diem vivimus ; quodcumque animos noſtros probabilitate percuſſit id αὐθημερὸν dicimus.* V. TUSCULAN. QUÆST. V. Le même Auteur dit au livre II. *rationem, quò ea me cumque ducet ſequar* ; ce qui doit être la deviſe de tout philoſophe.

ſera les opinions les plus probables partout où il les trouvera; il ſçaura qu'un ſyſtême vrai ne peut être l'ouvrage ni d'un ſeul homme ni d'une ſecte, mais doit être le fruit tardif des travaux combinés de toute la race humaine, qui toujours partie de l'ignorance & de l'erreur, retardée par mille obſtacles, ſurchargée de chaînes incommodes, ne s'avance qu'à pas lents vers la ſcience & la vérité.

Quoique les menaces de la ſuperſtition & les préjugés ayent ſouvent réduit la ſageſſe au ſilence, & forcé la Philoſophie de prendre un langage énigmatique ou peu ſincere, elles ont néanmoins porté des coups ſûrs à l'erreur. Dégoûtés de vaines chimeres, quelques Sages audacieux ont conſulté la nature, & puiſé la vérité dans ſon ſein. C'eſt ainſi que Démocrite, Epicure, Lucrece ſon diſciple & tant d'autres ont oſé s'affranchir des entraves de la ſuperſtition & du menſonge pour s'élever à la ſcience par des routes nouvelles. Leur eſprit libre des liens qui empêchent les hommes vulgaires de marcher, s'il ne rencontra pas toujours la vérité, renverſa du moins un grand nombre d'erreurs. Leur exemple fut ſuivi par des modernes, qui oſerent, comme eux, ſortir des ſentiers bat-

tus, & qui tenterent de mettre l'homme dans le chemin du bonheur. Ils eurent peu de sectateurs; les cris réunis du sacerdoce, des peuples, & même d'une philosophie pusillanime & vulgaire, empêcherent d'adopter & même d'écouter des systêmes trop éloignés des préjugés que leur universalité avoit rendus sacrés.

Il est donc aisé de reconnoître les causes qui ont jusqu'ici retardé les progrès de la Philosophie. Elle prit sa source chez les Poëtes menteurs & chez les ministres de la superstition; elle fut infectée du levain théologique; au lieu de former des Sages elle ne forma que des *Théosophes*, qui ne furent approuvés qu'autant que leurs systêmes s'accorderent avec les opinions vulgaires. La Superstition & la Tyrannie tinrent toujours le fer levé sur ceux qui oserent s'écarter des préjugés reçus. (*)

(*) Les philosophes anciens & modernes peuvent être regardés pour la plupart comme des *hérétiques* ou des *schismatiques*, qui choqués de quelques vices de détail dans la religion, n'en examinent pas le fond. Sont-ils inutiles pour cela? non, sans doute, c'est en attaquant par parties l'édifice des folies humaines que nous parviendrons à le faire disparoître, & à nettoyer l'aire propre à recevoir l'édifice de la raison & de la vérité. Nous

Ainsi l'imposture & le délire continuerent à régler la marche de l'esprit humain ; la philosophie ne fut guidée que par de foibles lueurs de vérité, qui furent à chaque instant éteintes par les ténebres du mensonge & les coups de l'autorité. Ses pas furent chancelans parce qu'ils furent rarement affermis par l'expérience : dupe de l'imagination, elle ne consulta point la raison ; elle prit des fictions poëtiques pour des principes incontestables. Au lieu de remonter, suivant les régles d'une saine Logique, du plus connu à ce qui l'est moins, les penseurs, pour la plupart, commencerent par s'élancer dans les espaces imaginaires d'un monde intellectuel, invisible, inconnu, pour en déduire les loix, faites pour régler un monde réel, visible & facile à connoître. Au lieu de sonder la nature & ses voies on se créa des chimeres & des causes occultes qui servirent à tout expliquer, & qui dans le fait ne furent propres qu'à rendre tout plus obscur. On substitua des mots aux choses ; on disputa tou-

devons juger les philosophes & les écrivains comme nous jugeons nos amis ; pardonnons-leur des défauts en faveur de leurs bonnes qualités ; de même adoptons les vérités qu'un auteur nous présente, rejettons ses erreurs lorsque nous pourrons les sentir.

jours & l'on ne put rien éclaircir. La ſaine Phyſique fut négligée pour une Métaphyſique imaginaire; la nature entiere fut une ſcène d'illuſions mûe par un pouvoir magique dont on n'eut point d'idées. L'homme fut méconnu, parce qu'on le ſuppoſa guidé par des mobiles fictifs. La vraie morale fut ignorée, parce qu'on ne la fonda point ſur la nature de l'homme, & parce que l'on n'imagina que des motifs impuiſſans & douteux pour le pouſſer à bien faire. La Politique fut inconnue, parce qu'on ne lui donna point les loix de la nature pour fondement ni l'équité pour baſe.

En un mot la philoſophie, ſubordonnée aux préjugés & guidée par les faux principes que la ſuperſtition lui avoit fournis, ne fut pour l'ordinaire d'aucune utilité; elle ne ſervit qu'à procurer de l'exercice à l'eſprit de quelques penſeurs oiſifs, qui ſe diſputerent toujours ſans jamais pouvoir s'entendre ni convenir de rien. Telle eſt la route que la religion, appuyée par l'autorité ſouveraine & par les opinions des peuples, trace par-tout à la ſcience qui devroit conduire les mortels à la vérité, & qui ne les conduit qu'à des erreurs dangereuſes. Trompée par une métaphyſi-

que ſacrée, la philoſophie n'eſt ſouvent qu'une ſcience de mots, inintelligible pour les hommes qu'elle prétend éclairer. Ils diſputent ſur tout, ils n'ont ſur rien des principes aſſurés : leurs querelles, que la religion, comme on a vu, rend toujours importantes & très-ſouvent funeſtes, ſeroient entiérement inutiles, ſi elles ne faiſoient ſortir quelquefois du ſein même de l'erreur de foibles étincelles de vérité, qui recueillies par ceux qui l'aiment, ſerviront quelque jour à compoſer un flambeau propre à guider l'eſprit humain.

Ce n'eſt qu'à force d'erreurs que l'homme eſt réduit à s'éclairer ; ce n'eſt qu'à force de chûtes qu'il peut apprendre à marcher d'un pas ſûr ; il falloit que la philoſophie s'égarât en partant de faux principes ; il falloit qu'elle tombât en voulant s'élever au deſſus de la nature ; il faudra que tôt ou tard elle revienne à cette nature, qui ſeule peut, en lui montrant la vérité, la mettre à portée de guérir les playes que l'erreur politique & ſacrée fait par-tout aux malheureux habitans de la terre.

Ce n'eſt donc pas aux partiſans de la Théologie qu'il appartient de reprocher aux Philoſophes leurs égaremens, leurs

contradictions & leurs doutes : ces inconvéniens sont visiblement l'ouvrage de la Tyrannie politique & religieuse. En effet n'est-ce pas à elle-même que la Théologie devroit s'en prendre si tout en ce monde est devenu problématique & douteux ? N'est-ce pas par son moyen que l'expérience est bannie, que la raison est proscrite, que la vérité est persécutée, que les meilleurs esprits sont à la gêne & chargés de honteux liens ? N'est-ce pas la religion qui s'emparant de tout, a perverti la logique, rendu la morale incertaine, corrompu la politique, converti en énigmes les vérités les plus claires, & forcé la philosophie de se conformer à son délire ?

Si douter de tout est un signe de folie, ne douter de rien est le signe d'une extravagance orgueilleuse. La vraie sagesse, détrompée par l'expérience, se défie de ses forces, & ne cesse de douter que lorsqu'elle voit la certitude & l'évidence. Il n'en est point ainsi de la Théologie ; elle rejette l'expérience & le témoignage des sens ; elle méprise la raison, elle prétend la subjuguer & la soumettre à l'imagination : entre ses mains des fables, des rêveries, des conjectures se changent en certitudes, de foibles pro-

babilités en principes démontrés: à l'en croire ses partisans illuminés reçoivent du ciel même des faveurs distinguées, des yeux bien plus perçans, à l'aide desquels ils découvrent des vérités inaccessibles à l'esprit du reste des mortels, tandis que nous voyons que la Théologie n'a pas un seul principe qui ne puisse être fortement contesté. Si les défenseurs ont cette pénétration en partage, qu'ils laissent au moins la liberté de douter ou d'errer à ceux que la nature n'a point autant favorisés; qu'ils ne les punissent point cruellement d'avoir des sens trop grossiers ou des ames trop pesantes pour s'élever aux régions de l'Empyrée, ou pour ne point sentir les preuves de ceux qui ont pu les parcourir. Enfin les disputes théologiques qui depuis tant de siecles ont couté tant d'efforts à l'esprit humain, tant de sang & de trésors aux nations, ne sont point parvenues à donner à la Théologie la moindte solidité, la moindre certitude, la moindre unanimité. (*)

Les

(*) Il est bon d'observer, en passant, que ceux qui défendent les préjugés & les superstitions des hommes sont applaudis, honorés, & payés, tandis que ceux qui les attaquent sont honnis, mé-

Les hommes parviennent tôt ou tard à éclaircir plus ou moins leurs idées sur les objets réels qu'ils ont intérêt de connoître ; ils raisonneront sans succès & sans fruit sur les objets qui n'existent que dans leur imagination, ou qui ne seront fondés que sur des hypothèses dont ils n'auront point le courage d'examiner les fondemens. Tout être qui sent & qui pense, dès qu'il est à portée de faire des expériences, découvre bientôt les moyens de se conserver & de se rendre heureux : ce n'est que faute d'expériences qu'il reste en chemin ou qu'il s'égare ; le besoin lui donne des aîles, il le rend industrieux, il lui fait tenter la nature, il le familiarise avec ses loix, lors même qu'il est incapable de les méditer ; c'est ainsi que l'homme du commun parvient à labourer, à forcer la terre de le nourrir, à se garantir des injures de l'air, à multiplier ses ressources, à varier ses plaisirs. Une chaîne d'expériences successives conduit l'homme sauvage jusqu'à l'état où nous le voyons dans une

prisés & punis. Malgré ces avantages, les partisans de l'erreur vivent dans des allarmes continuelles, & tremblent des moindres coups de leurs foibles adversaires, dénués de crédit, de richesses & de pouvoir.

ſociété civiliſée, où il s'occupe des ſciences les plus ſublimes & des connoiſſances les plus compliquées. Nous le trouvons plus ou moins éclairé dans les choſes ſur leſquelles la marche de ſon eſprit & le cours de ſes expériences n'ont point été gêné; nous le trouvons ignorant & déraiſonnable dans les choſes qu'il n'a pu ſoumettre à l'examen. Il faut que l'homme ſoit libre pour qu'il s'éclaire; il faut qu'il ſoit dégagé de crainte & de préjugés pour s'aſſurer des objets qui l'intéreſſent; il faut qu'il ſente ſes véritables beſoins pour qu'il ſe donne la peine de chercher les moyens de les ſatisfaire. La politique, la ſcience du gouvernement & la morale ſont bien moins difficiles à concevoir que le calcul, que la muſique, ou qu'une infinité d'arts & de profeſſions que nous voyons journellement exercer par des hommes qui nous paroiſſent dépourvus de lumieres & d'eſprit.

Pour donner à tout homme des idées juſtes ſur le gouvernement ne ſuffit-il pas de lui faire ſentir qu'il a droit d'être heureux, que ſon bien eſt à lui, que le fruit de ſon labeur lui appartient en propre, que nul de ſes ſemblables n'a le droit d'être injuſte à ſon égard, de

le vexer, de le priver du fruit de ses peines; que ses forces & sa volonté, combinées avec celles de ses associés, suffisent pour faire cesser les malheurs qui l'affligent? Pourquoi donc les nations connoissent-elles si peu des vérités si claires? Pourquoi sont-elles comme des troupeaux que des pasteurs tondent & livrent ensuite à des bouchers cruels qui les menent à la mort? C'est que leurs guides religieux & politiques les ont enyvrées d'opinions sur lesquelles ils ne leur ont jamais permis de réfléchir. Jamais elles n'ont pensé à leurs propres intérêts; on les a menacées de dangers chimériques si jamais elles tentoient de mettre fin à leurs peines.

Pourquoi les hommes sont-ils dans l'incertitude & le doute sur la morale; pourquoi vivent-ils dans un honteux oubli de leurs devoirs les plus saints? pourquoi la vertu est-elle si problématique & si rare? c'est que l'on néglige leur éducation; c'est que l'on fonde leurs devoirs sur les oracles de leurs Prêtres: c'est que les chefs qui les gouvernent les rendent vicieux, ou ignorent eux-mêmes les vrais mobiles qui les porteroient à la vertu; c'est que ceux qui leur enseignent la morale ne connoissent point ses principes

naturels, & qu'au lieu de l'établir sur l'essence de l'homme, sur le desir du bonheur, sur son intérêt réel, ils lui donnent des bases chimériques & la fondent sur des hypothèses ridicules (*). Les vérités de la morale sont aussi simples, aussi démontrées, aussi susceptibles d'être senties par les hommes les plus grossiers que les vérités dont l'assemblage constitue l'agriculture ou une profession quelconque. Les hommes ne sont dans le doute que parce qu'on les empêche de faire des expériences, ou parce que ceux qui les instruisent n'osent point en faire eux-mêmes & craignent de leur montrer la vérité.

On blâme avec raison un scepticisme qui affecte de ne rien sçavoir, de n'être sûr de rien, de jetter du doute sur toutes les questions. Dès que nous serons raisonnables nous sçaurons distinguer les

(*) Il est évident que les incertitudes que nous présentent presque tous les livres de morale viennent des idées fanatiques & romanesques qu'on lui a presque toujours associées: nos systêmes de morale ont communément pour base des notions théologiques & métaphysiques totalement étrangeres à la nature de l'homme; elles supposent toujours sa nature corrompue, l'expérience incertaine, sa raison sujette à le tromper. Toute morale doit se fonder sur le desir du bonheur, & pour être efficace elle doit conduire au bonheur.

choſes ſur leſquelles nous devons douter de celles dont nous pouvons acquérir la certitude. Ainſi ne doutons point des vérités évidentes que tous nos ſens s'accordent à nous montrer, que le témoignage du genre humain nous confirme, que des expériences invariables conſtatent à tout moment pour nous. Ne doutons point de notre exiſtence propre; ne doutons point de nos ſenſations constantes & réitérées; ne doutons point de l'exiſtence du plaiſir & de la douleur; ne doutons point que l'un ne nous plaiſe & l'autre ne nous déplaiſe; par conſéquent ne doutons point de l'exiſtence de la vertu, ſi néceſſaire à notre être & au ſoutien de la ſociété; ne doutons pas que cette vertu ne ſoit préférable au vice qui détruit cette ſociété, & au crime qui la trouble; ne doutons point que le deſpotiſme ne ſoit un fléau pour les Etats, & que la liberté affermie par les Loix ne ſoit un bien pour eux; ne doutons point que l'union & la paix ne ſoient des biens réels, & que l'intolérance, le zêle, le fanatiſme religieux ne ſoient des maux réels, qui dureront auſſi longtems que les peuples ſeront ſuperſtitieux.

S'il n'eſt point permis à des êtres rai-

ſonnables de douter des vérités qui leur ſont démontrées par l'expérience de tous les ſiecles, il leur eſt permis d'ignorer & de douter de la réalité des objets qu'aucun de leurs ſens ne leur a jamais fait connoître; qu'ils en doutent ſur-tout quand les rapports qu'on leur en fait ſeront remplis de contradictions & d'abſurdités; quand les qualités qu'on leur aſſignera ſe détruiront réciproquement, qand malgré tous les efforts de l'eſprit il ſera toujours impoſſible de s'en former la moindre idée. Qu'il nous ſoit donc permis de douter de ces dogmes théologiques, de ces myſteres ineffables, incompréhenſibles même pour ceux qui les annoncent; doutons de la néceſſité de ces cultes ſi contraires à la raiſon: oſons douter des révélations prétendues, des préceptes révoltans, des hiſtoires ſi peu probables que des Prêtres intéreſſés débitent aux nations pour des vérités conſtantes. Doutons des titres de la miſſion de ces impoſteurs qui nous parlent toujours au nom d'une divinité qu'ils avouent ne point connoître. Doutons de l'utilité de ces religions qui ne ſe ſont illuſtrées que par les maux dont elles ont accablé le genre humain. Doutons des principes de ces Théologiens impérieux

qui ne furent jamais d'accord entre eux, sinon pour égarer les peuples & faire naître par-tout des querelles & des combats. Doutons de la réalité de ces vertus divines & surnaturelles qui rendent les hommes engourdis, inutiles & nuisibles, & qui leur font attendre dans le ciel la récompense du mal qu'ils se feront fait à eux-mêmes ici-bas, ou qu'ils auront fait aux autres. L'inutilité & les dangers des préjugés religieux ne peuvent être douteux que pour ceux qui jamais n'en ont envisagé les conséquences fatales, ou qui refusent de se rendre à l'expérience de tous les âges.

On voit donc que le scepticisme philosophique a des bornes fixées par la raison. Douter de la réalité ou de l'utilité des vertus sociales, ce seroit douter de l'existence du plaisir; ce seroit douter s'il existe des mets dont notre bouche soit agréablement affectée. Douter s'il est des vices & si nous leur devons notre haine, c'est douter de l'existence de la douleur, ce seroit mettre en problême s'il existe des poisons; être incertain sur les sentimens que l'homme doit avoir pour le vice & la vertu, c'est affecter d'ignorer si la santé est préférable à la maladie.

L'expérience suffit pour nous faire découvrir tout ce que nous avons besoin de connoître dans notre existence actuelle; elle ne nous abandonne que lorsque notre curiosité inquiette nous porte à vouloir approfondir des matieres étrangeres à notre esprit, & qui dès-lors ne peuvent aucunement intéresser. En récompense tout ce que l'expérience montre constamment à nos sens bien disposés, est certain & suffit pour nous guider dans les routes de la vie. En appliquant ces découvertes à notre conduite, nous serons des philosophes pratiques, des sages véritables, des hommes vertueux; si, contens de nos spéculations, nous les démentons dans la pratique, nous ne serons que des vicieux éclairés.

Que les détracteurs de la philosophie cessent donc de se prévaloir contre elle des choses qu'elle nous laisse ignorer; qu'ils cessent de lui reprocher son scepticisme ou l'incertitude dans laquelle elle jette les esprits sur une infinité d'objets; ceux sur lesquels l'expérience ne peut rien nous apprendre, sont inutiles dès-lors ou sont pour nous comme s'ils n'existoient point. Tout homme de bonne foi n'affectera point d'indécision sur les choses que l'expérience de tous les

tems, de tous les pays, de tous les individus de l'efpece humaine, pourra s'accorder à lui montrer comme favorables ou comme nuifibles; fi l'on ne peut douter qu'un embrafement ne foit capable de réduire une ville en cendres, l'on ne peut douter que le fanatifme religieux, les paffions des Rois, les défordres des fujets ne conduifent les Etats à leur deftruction.

D'ailleurs, comme on vient de le prouver, ce n'eft point aux ennemis de la philofophie qu'il appartient de l'accufer d'être incertaine & chancelante. Les miniftres de la religion font-ils donc plus d'accord dans leurs principes que les philofophes? Ne laiffent-ils aucuns doutes dans les efprits de leurs difciples? ne s'excite-t-il aucuns débats entre eux? font-ils parfaitement unis de fentimens fur les Dieux qu'ils préfentent, fur les cultes qui peuvent leur plaire, fur la façon d'entendre leurs décrets infaillibles? Qu'ils ne reprochent donc plus à la philofophie fes lumieres incertaines qui la forcent d'aller à tâtons:. Le doute modefte & l'ignorance avouée ne font-ils point préférables à une fcience préfomptueufe, à une ignorance tyrannique, à une arrogance dogmatique & décidée qui rendent les mortels opiniâtres & cruels?

Quelle perplexité ! quels embarras pour tout homme qui pense, si parvenu à l'âge mûr, & non préoccupé des préjugés de l'enfance, il vouloit se décider en faveur de l'une des religions si variées qui se partagent l'empire de notre Globe ! Comment choisir entre ces différens Dieux, ces différens cultes, ces dogmes si contradictoires, ces fables si bizarres que nous voyons les objets de la vénération de tant de peuples qui couvrent la face du monde ! Toutes les religions ne prétendent-elles pas à la même importance ? Toutes ne se vantent-elles pas d'être émanées du ciel ? Toutes ne disent-elles pas que leur Dieu est le maître des autres Dieux ? Leurs prétentions sont égales, leurs titres sont les mêmes, chacune croit posséder exclusivement la vérité & la faveur du Très-Haut ; chacune promet un bonheur ineffable à ses disciples, & menace de tourmens éternels ceux qui refusent d'admettre ses hypothèses ; chacune se fonde sur des miracles, ou sur des œuvres contraires au cours de la nature ; chacune se glorifie de ses pénitens, de ses enthousiastes, de ses martyrs ; enfin l'homme sensé ne voit par-tout qu'une égalité de fables, d'absurdités, de mensonges : il voit avec douleur que les sec-

tateurs de toutes ces folies se détestent, se regardent avec horreur, se détruisent réciproquement, & que le nom même de la religion est pour eux le flambeau des furies, à la sombre lueur duquel ils se déchirent & se massacrent sans pitié.

Que pensera le philosophe à la vue de ces sectes multipliées, qui parties d'une même tige, ou enfantées par les mêmes peres, ne font que se traiter avec plus d'inimitié? Quelle est celle dont la haine lui paroîtra la mieux fondée? Par-tout la religion lui tend des piéges & met sa pénétration en défaut: nul systême ne lui offre des idées claires; nulle hypothèse ne lui montre cet heureux accord, cette liaison, ce bel ensemble que l'on ne rencontre jamais que dans les ouvrages de la vérité. En jugera-t-il par les effets? hélas! nulle religion ne lui montre des sectateurs unis, contens, heureux, jouissans de la paix, indulgens, justes, tempérans, humains & vertueux. En un mot il ne trouve point que le bonheur soit nulle-part l'ouvrage de la religion; il la voit au contraire perpétuellement aux prises avec la félicité publique & travaillant à détruire le bien-être dans l'esprit de tous ceux qu'elle a soumis à son joug.

Ainſi défendons notre eſprit d'une ſcience fatale dont les avantages ſont impoſſibles à connoître & dont les ſuites pernicieuſes ſont aſſûrées. Abandonnons des ſyſtêmes qui ne ſont propres qu'à diviſer les enfans de la terre, puiſqu'ils ſe fondent ſur des rêveries impoſſibles à concilier. Conſentons à ne jamais parcourir des labyrinthes où les mortels ſe ſont toujours égarés; renoncons à des notions que l'expérience des ſiecles & que les efforts du genre humain n'ont jamais pu conſtater : enfin que l'homme ſage ne cherche plus la vérité dans ces productions informes de l'yvreſſe & de l'impoſture dont la fauſſeté eſt prouvée par le mal qui en réſulte. Tout ce qui contredit le bien-être de l'homme, ne peut avoir que le menſonge pour auteur; tout ſyſtême qui lui nuit ne peut être véritable; la vérité n'eſt un bien que parce qu'elle eſt utile; elle n'eſt utile que parce qu'elle eſt néceſſaire au bonheur de l'homme; le bon & le vrai ſont inſéparablement aſſociés; ce qui eſt vrai ne peut être mauvais; ce qui eſt mauvais ne peut être véritable; ce qui eſt bon ne peut avoir la fauſſeté pour baſe; ce qui eſt nuiſible ne peut être que l'ouvrage de la fraude ou du délire, & par

conféquent ne peut mériter les refpects du vrai Sage. La fageffe n'eft rien fi elle ne conduit au bonheur.

CHAPITRE XII.

Si la Philofophie contribue au bonheur de l'homme & peut le rendre meilleur.

Dans toutes fes entreprifes l'homme cherche néceffairement le bonheur; nous le voyons continuellement occupé du foin d'acquérir ce qu'il juge utile, & d'écarter ce qu'il préfume devoir nuire à fa félicité. Il jouit de fa raifon, il agit d'une façon conforme à la nature d'un être intelligent toutes les fois qu'il travaille à fe mettre en poffeffion d'un bien-être folide, dont il foit à portée de jouir conftamment & indépendamment des caprices du fort. Nous eftimons très-heureux tout homme qui découvre les moyens de pofféder à chaque inftant les objets de fes defirs; nous trouvons légitimes les voies qu'il met en ufage pour fe rendre heureux, dès qu'elles ne font point nuifibles aux êtres de notre efpece; nous chériffons ces moyens dès que nous les

trouvons utiles à nous-mêmes, & nous admirons son intelligence, ses talens, sa conduite, à mesure qu'il les emploie avec plus de succès pour procurer à lui-même & aux autres des avantages véritables. Un être intelligent est celui qui sçait adapter les moyens les plus propres à la fin qu'il se propose.

La philosophie spéculative est, comme on a vu, la connoissance de la vérité, ou de ce qui peut vraiment & solidement contribuer au bonheur de l'homme. La philosophie pratique est cette connoissance appliquée à la conduite de la vie. La philosophie spéculative dépend de la justesse de nos idées, de nos jugemens, de nos expériences : la philosophie pratique dépend de notre organisation particuliere, de notre tempérament, des circonstances où nous nous trouvons, des passions plus ou moins fortes que nous avons reçues de la nature, & des obstacles plus ou moins puissans que nous rencontrons pour les satisfaire. Le bonheur n'est jamais que l'accord qui se trouve entre nos desirs & nos besoins & le pouvoir de les satisfaire.

Mais nous avons deux sortes de besoins : les uns sont des besoins *physiques* inhérens à notre nature, ils sont à-peu-

près les mêmes dans tous les êtres de notre espece. Les autres sont des besoins *imaginaires* ; ils sont fondés sur nos opinions vraies ou fausses, sur des réalités ou sur des chimeres, sur l'expérience ou sur l'autorité, sur la vérité ou sur nos préjugés. Ces besoins varient dans presque tous les individus de l'espece humaine & dépendent de l'imagination diversement modifiée par l'éducation, par l'habitude, par l'exemple, &c.

Tous les hommes cherchent le bonheur, mais ils sont sujets à se tromper & sur les objets dans lesquels ils le font consister & sur les moyens de les obtenir. L'ignorance, l'inexpérience, les préjugés, dont ils sont continuellement abreuvés, les empêchent de distinguer le bonheur de ce qui n'en est que le signe, & leurs passions inconsidérées les aveuglent sur les routes qu'ils prennent pour se le procurer. C'est ainsi que l'argent, devenu la représentation du bonheur dans toutes les sociétés policées, est l'objet des desirs de presque tous les citoyens ; ils se persuadent qu'ils seront heureux dès qu'ils en posséderont assez pour être à portée de contenter tous leurs desirs ; & souvent ils employent des travaux incroyables & les voies les plus

déshonnêtes pour l'acquérir; enrichis une fois ils s'apperçoivent bientôt qu'ils n'en sont pas plus avancés, que leur imagination, toujours féconde, leur forge des besoins fictifs avec bien plus de promptitude qu'ils ne peuvent les satisfaire; ils trouvent que leurs passions assouvies ne leur laissent que des remors & des chagrins qui punissent leur imprudente avidité. Il en est de même de l'ambition ou du desir du pouvoir; on regarde ce pouvoir comme un bonheur réel, on se flatte qu'il fournira les moyens de s'asservir les volontés des hommes, & de les faire concourir à ses propres desseins; mais bientôt l'ambitieux voit ses espérances déçues; il se sent malheureux, parce que son imagination lui suggere que son pouvoir n'a pas encore toute l'étendue nécessaire pour contenter tous ses caprices & ses desirs insatiables. Il en est de même de tous les objets qui excitent les passions des hommes & que leurs tempéramens ou leurs préjugés leur font desirer comme utiles à leur bonheur. C'est ainsi que les uns soupirent après des dignités, des honneurs, des distinctions, des titres; tandis que d'autres soupirent après la renommée, l'estime de leurs concitoyens, & d'autres plus mo-

modérés travaillent à ſe procurer le contentement intérieur, qui ne peut être que le fruit de la vertu.

La philoſophie ſpéculative, n'étant que la recherche de la vérité, apprend à fixer un juſte prix aux choſes, d'après l'utilité réelle qui peut en réſulter; elle donne donc néceſſairement des avantages à ceux qui s'en occupent; ſi elle ne détruit point les vices du tempérament, elle ſert du moins à les corriger: ſi elle ne remédie point à l'ardeur des paſſions, elle fournit au moins des motifs pour les réprimer.

Quant à la philoſophie pratique, elle ne peut être ſolidement fondée que ſur le tempérament. Des paſſions modérées, des deſirs bornés, une ame paiſible ſont des diſpoſitions néceſſaires pour juger ſainement des choſes & pour régler ſa conduite; une ame impétueuſe eſt ſujette à s'égarer. Nos paſſions ne ſont jamais plus efficacement réprimées que quand elles le ſont par la nature; nos beſoins ne ſont jamais plus aiſés à ſatisfaire que quand elle les a limités. (*) Pour

(*) *Efficit hoc Philoſophia: medetur animis: inanes ſollicitudines detrahit: cupiditatibus liberat: pellit timores. Sed hæc ejus vis non idem poteſt apud omnes: tùm valet multùm, cùm eſt idoneam com-*

être heureux nous-mêmes il faut que la nature établisse un juste équilibre dans notre cœur & mette nos desirs à l'unisson de nos facultés : pour rendre les autres heureux il faut que notre conduite à leur égard soit d'accord avec leurs desirs ; pour modérer ses propres desirs il suffit de voir les objets tels qu'ils sont.

C'est cette heureuse disposition que nous reconnoissons dans les vrais Sages, en qui la spéculation éclairée fortifie toujours la pratique. C'est dans son propre cœur que le vrai philosophe va puiser la philosophie ; il y trouve ses passions dans l'ordre ; les desirs qui s'y forment sont honnêtes & faciles à contenter ; ceux qui seroient déshonnêtes ou difficiles à satisfaire sont aussitôt réprimés par les motifs destinés à les contenir. Une indifférence raisonnée sert à circonscrire ses besoins : il ne hait, il ne méprise ni les richesses, ni le pouvoir, ni la grandeur ; mieux que personne il connoît les moyens de s'en servir pour son bonheur ; mais son ame accoutumée à la tranquillité se rebuteroit des efforts pénibles qu'il faudroit faire pour les obtenir ; son cœur noble rougiroit s'il falloit employer la

plexa naturam.

V. TUSCULAN. II. Cap.

basse∫∫e, la fraude, ou ∫acrifier l'e∫time de ∫oi-même & des autres pour ∫e les procurer; il ∫e con∫ole donc lor∫qu'il s'en voit privé; d'ailleurs l'expérience lui montre les traver∫es néce∫∫aires que rencontrent tous ceux qui multiplient leurs rapports. Il s'enveloppe alors *du manteau de la philo∫ophie*, qui n'e∫t autre cho∫e que le contentement de ∫oi, le calme intérieur, le retour agréable ∫ur ∫oi-même, qui ne peuvent être le partage que de la ∫age∫∫e pratiquée.

En effet l'homme à qui la nature accorde les di∫po∫itions, ou qu'elle place dans les circon∫tances néce∫∫aires pour s'occuper de la recherche du vrai & pour pratiquer les leçons de la ∫age∫∫e, détrompé des objets futiles dont le vulgaire e∫t enivré, exempt par ∫on tempérament des pa∫∫ions emportées qui entraînent les autres, garanti par l'étude de l'ennui qui dévore l'ignorante oi∫iveté, libre des inquiétudes qui tourmentent l'ambitieux, l'avare, l'intriguant; le Sage ∫e plaît avec lui-même, la retraite n'a rien de fatiguant pour lui. (*) S'il forme des de-

(*) *Turbam rerum hominumque de∫iderant qui ∫e pati ne∫ciunt.* SENEC. Cicéron dit de Scipion: *duæ res quæ languorem afferunt cœteris, Scipionem acuebant, otium & ∫olitudo.* CICER. DE OFFICIIS III.

firs ils font faciles à fatisfaire; ne peut-il les contenter? le jufte prix qu'il fçait mettre aux chofes, l'empêche de fentir trop vivement les privations affligeantes pour le commun des mortels; fon ame eft préparée contre les rigueurs du fort; les événemens ont fur lui moins de prife que fur l'inconfidéré qui ne s'eft point mis en garde contre les coups de la fortune.

La philofophie ne peut pas fans doute changer le tempérament ni rendre l'homme impaffible, mais du moins elle lui fournit des confolations inconnues de ceux qui n'ont point réfléchi. Si elle n'en fait point un être parfait, elle lui fournit plus qu'à d'autres des motifs pour fe rendre meilleur & pour fe familiarifer avec les accidens de la vie: elle fçait même tourner fes privations à fon profit. *Que de chofes*, difoit Socrate, *dont je n'ai nul befoin!* Ainfi le vrai philofophe s'applaudit avec raifon de ne point dépendre ni des fuccès incertains, ni des objets que le caprice du fort peut lui ravir à chaque inftant; il a droit de fe féliciter d'être bien avec lui-même, d'être exempt des defirs incommodes, des befoins in-

Qui fecum loqui poterit fermonem alterius non requiret. TUSCULAN. V. Cap.

nombrables, des terreurs imaginaires qui tourmentent les ames vulgaires; il trouve par-tout des raiſons pour s'accommoder à ſon état, qu'il juge très-heureux dès qu'il ſe compare aux autres.

Le philoſophe qui met ſon bonheur à méditer, trouve à tout moment le moyen de jouir; il éprouve à chaque inſtant des plaiſirs inconnus à ces êtres frivoles, pour qui la nature entiere vaguement parcourue eſt bientôt épuiſée. Il porte au dedans de lui-même une ſource intariſſable de plaiſirs diverſifiés; tout fournit une ample moiſſon à ſon eſprit. Dans la ſolitude il ſe nourrit des proviſions que l'univers, le genre humain, & la ſociété lui fourniſſent inceſſamment. Enrichi d'une foule d'expériences ſon eſprit ſe ſert de pâture à lui-même. (*) Le paſſé, le préſent, l'avenir l'occupent agréablement; il ne connoît point la langueur; ſon ame eſt ſans ceſſe éveillée, agiſſante, occupée; le monde met ſous ſes yeux des tableaux auſſi étendus que variés; tout le ramene avec plaiſir à lui-même.

L'habitude de converſer avec ſoi tend toujours à rendre l'homme meilleur. On ne conſent à deſcendre au fond de ſon

(*) *Ipſe alimenta ſibi.*

propre cœur que lorſqu'on eſt ſatisfait de l'ordre qui s'y trouve. Les mortels, pour la plupart, ſont perpétuellement occupés à s'éviter eux-mêmes; ils cherchent dans les diſſipations couteuſes, dans les plaiſirs bruyans, des diverſions aux chagrins qui les rongent, aux paſſions qui les troublent, aux ennuis qui les dévorent. Socrate avoit raiſon de dire *qu'une vie ſans examen ne peut être appellée une vie.* Connoître la ſageſſe & pratiquer la philoſophie, c'eſt vivre avec connoiſſance de cauſe; c'eſt multiplier ſon être; c'eſt diverſifier ſes ſenſations à l'infini; c'eſt ſavourer chaque inſtant de ſa durée; c'eſt ſe ſentir, c'eſt mettre l'univers dans la balance, c'eſt apprendre à s'aimer quand on en eſt vraiment digne, c'eſt apprendre à ſe corriger pour mériter d'être bien avec ſoi; en un mot le philoſophe pratique c'eſt l'homme de bien éclairé. (*)

Heureux, & mille fois heureux celui qui te cultive, ô divine Sageſſe! Heureux celui que la nature & la réflexion ont rendu propre à tes céleſtes entre-

(*) *Hic igitur (animus), ſi eſt excultus, & ſi ejus acies ita curata eſt ut non cœcetur erroribus, fit perfecta mens, id eſt abſoluta ratio; quod eſt idem ac virtus.* TUSCULAN. V, Cap.

tiens ! Les Muſes, ſi ſouvent bannies des palais de la Grandeur, ne dédaignent pas ſa pauvreté, elles viennent lui faire compagnie dans ſon humble réduit ; il jouit de leurs concerts harmonieux. La Poëſie l'échauffe de ſes brillantes images, l'Hiſtoire rend préſens à ſes yeux les hommes qui ne ſont plus ; la Puiſſance altiere vient comparoître devant ſon tribunal équitable ; Uranie déſcend du Firmament pour lui communiquer ſes découvertes ; le livre entier de la nature eſt ouvert à ſes yeux ; il s'égare avec plaiſir dans le dédale du cœur humain ; la Politique ne le croit point indigne de ſes leçons ; la Morale & ſes préceptes font ſon occupation la plus chere ; rien ne trouble des plaiſirs renaiſſans & diverſifiés. L'homme le plus heureux n'eſt-il donc pas celui qui peut toujours s'occuper délicieuſement ? Que manque-t-il au bonheur du Sage ſi la fortune favorable l'exempte des ſoins incommodes que l'indigence lui imposeroit ? Quel mortel plus heureux ſi jouiſſant de l'opulence, il poſſede un cœur ſenſible au plaiſir de faire des heureux !

L'enthouſiaſme du Sage eſt une chaleur douce & vivifiante qui le pénetre & l'échauffe, qui ſe communique à des

ames analogues, & qui s'alimente ainsi de lui-même. S'il opere des changemens sur les esprits de ses concitoyens, ils sont doux, jamais ils ne produisent ces secousses violentes & inconsidérées qui ébranlent ou qui troublent les Empires. Le philosophe n'est point assis sur le trépied comme le fanatique & l'imposteur; il ne rend point d'oracles; il ne cherche point à effrayer ou à séduire comme le prêtre; il ne songe point à exciter des troubles comme l'ambitieux; il ne veut que porter le calme & la paix dans les ames, & les ramener à cette raison paisible dont les institutions des hommes s'efforcent de les éloigner; l'objet de ses desirs est de mériter la gloire; elle ne peut sans injustice être ravie à tous ceux qui les servent utilement.

Voilà l'esprit qui doit guider le philosophe; voilà, comme on l'a dit ailleurs, l'ambition & les motifs qu'il peut avouer sans rougir, & que nul homme sur la terre n'est en droit de blâmer. Pour peu qu'il considere ces erreurs accumulées qui aveuglent les mortels, cette longue chaîne de calamités qui les affligent, son cœur s'attendrit, il en cherche les causes primitives, il en voit les conséquences, il en propose les reme-

des, & croit faire ſon devoir en communiquant ſes idées à la ſociété dont il eſt membre, à laquelle il eſt comptable de ſes lumieres.

Si le Sage ne peut ſe flatter de faire diſparoître tout d'un coup les préjugés des hommes, il ſe flatte au moins d'en détruire quelques-uns ou de les ébranler peu à peu ; s'il ne peut eſpérer que ſes leçons ſoient écoutées de ſes contemporains, il étendra ſes vues ſur la poſtérité ; ſi ſes concitoyens ſont ſourds à ſa voix & s'obſtinent à conſerver les opinions qui les diviſent & qui troublent leurs ames, il parvient au moins à ſe procurer à lui-même le calme heureux qu'il ne peut communiquer aux autres. Dégagé de leurs funeſtes opinions, il ſe met en liberté ; il contemple de ſang-froid les vains phantômes dont on ſe ſert pour l'effrayer ; il apprécie les eſpérances & les craintes qu'on lui montre dans l'avenir ; il examine les fondemens de ces notions merveilleuſes que la violence s'efforce de faire adopter ; enfin il les juge d'après les effets terribles qu'elles produiſent en ce monde, d'après le trouble affreux qu'elles portent dans tous les cœurs ; il en conclut que c'eſt en vain que le genre humain attendroit ſon bien-

être de ces systêmes qui ne font que perpétuer de race en race des extravagances & des désordres.

Le vrai Sage préfere la réalité aux doutes & aux chimeres; son bonheur véritable & présent, à son bonheur idéal & futur; la vertu réelle, aux préceptes souvent nuisibles & toujours contradictoires de ceux qui font parler la Divinité. Telles sont les dispositions du philosophe désabusé des préjugés; tels sont les motifs de ses recherches & les fondemens de ses principes. En un mot tel est l'homme sur qui les calomnies du sacerdoce veulent attirer la vindicte publique. Tel est l'homme qu'elles montrent comme l'ennemi de toute vertu, le destructeur de toute morale, l'apologiste du crime, le défenseur du vice, l'empoisonneur de la société. Si l'on s'en rapporte aux partisans de la religion, ou à ceux qu'on nomme *dévots*, il n'est plus de principes pour quiconque a secoué le joug de la religion, il n'a plus de motifs pour suivre la raison ni pour aimer la vertu; on le défere à la société comme prêt à se livrer à toutes les impulsions d'une nature déréglée, dépourvu de honte & de remors, ne vivant que pour le moment, indifférent

au bien public, n'écoutant que ses passions & ne voyant rien de plus important que de les satisfaire au plus tôt. Le vulgaire allarmé de ses écrits, croit qu'aussitôt qu'ils seront lus la femme va se livrer à l'adultere, le fils à la révolte, la fille à la prostitution, le serviteur au larcin, l'ami à la trahison, les concitoyens à la fraude, le peuple au vol & aux assassinats, le Souverain à la tyrannie, les Magistrats à l'iniquité, &c. Mais hélas! malgré les vaines chimeres dont on se sert par-tout pour effrayer les humains, ces désordres ne subsistent-ils pas? Voyons-nous que la Religion en impose à tant de gens corrompus que leurs passions sollicitent au mal? L'autorité suprême, que nous trouvons par-tout revêtue d'un si grand pouvoir, bien loin de contenir les passions des hommes, ne contribue-t-elle pas plus que toute autre cause à les allumer? Tout ne s'efforce-t-il pas d'étouffer les idées de probité, de décence? Les déréglemens les plus affreux ne s'autorisent-ils point par l'exemple? L'opinion publique n'est-elle pas plus forte que la terreur des loix, que la religion même? Enfin les supplices si cruellement multipliés, sont-ils capables d'en imposer à tant de malheureux que

mille causes réunies poussent incessamment au crime?

Il faut donc chercher des remedes plus réels & plus efficaces à la dépravation humaine que ceux qui jusqu'ici n'ont fait que l'augmenter. Il faut remplacer des opinions fausses par des opinions plus vraies. Les préjugés établis ne paroissent si avantageux à la plupart des hommes que parce qu'ils favorisent leur ignorance, leur paresse naturelle, & les dispensent de chercher & de mettre en jeu des mobiles plus réels qui porteroient à la vertu. On croit que l'on a tout fait pour ses enfans en les rendant religieux; le Souverain se tient assuré de la patience & de l'obéissance de son peuple en le rendant superstitieux; le pere de famille se flatte par le secours de son prêtre de contenir sa femme, ses enfans, ses valets; le Monarque croit par son moyen être déchargé du soin de faire de bonnes loix, de veiller à l'éducation publique, de s'occuper du bonheur de son peuple. Que les Princes éclairés rendent leurs peuples heureux, & ils n'auront aucun besoin de les tenir dans l'ignorance; qu'ils encouragent la vertu, qu'ils la récompensent fidélement, qu'ils punissent le crime, qu'ils ne soient jamais injustes

eux-mêmes, & bientôt ils auront des sujets honnêtes, équitables & vertueux. Que les peres ne soient point dissipés & livrés à la débauche; qu'ils apprennent à leurs enfans les suites des voluptés; qu'ils leur montrent le libertin languissant sur un grabat; qu'ils leur fassent voir l'intempérant abruti, méprisé, privé de la santé; qu'ils montrent à leurs filles la débauche n'osant lever les yeux; qu'ils donnent à leurs compagnes l'exemple de la fidélité; que celles-ci, meres actives & soigneuses, donnent à leurs filles l'exemple d'une vie réglée & occupée; que tout conspire dans les familles à rendre la probité, la décence, la vertu respectables, & bientôt l'on reconnoîtra l'inutilité des chimeres pour contenir les hommes; l'on sentira l'efficacité d'une morale réduite en pratique & rendue habituelle; l'on cessera de regarder les leçons de la philosophie comme destructives des bonnes mœurs, & le philosophe comme l'ennemi de la vertu.

La vraie philosophie, comme on l'a si souvent répété, ne fait divorce avec la religion que parce qu'elle la trouve contraire aux intérêts du genre humain; elle seroit une pure frénésie, si elle se privoit des secours d'un mobile vraiment

capable de rendre les leçons de la Sagesse plus fortes sur les hommes. Quoi! est-ce donc au fanatique zêlé & si souvent cruel qu'il appartient de reprocher son enthousiasme au philosophe qui ne prêche que l'indulgence & l'union? De quel droit le superstitieux mélancolique & chagrin ose-t-il accuser de misantropie celui qui ne cherche qu'à rendre les mortels amis les uns des autres? Le dévot exalté & toujours dans l'ivresse est-il fait pour blâmer l'homme qui prétend établir le calme dans tous les cœurs? Le Sacerdoce ambitieux, décisif & toujours opiniâtre, est-il bien autorisé à taxer d'orgueil le Sage qui propose modestement ses vues, qui les soumet à l'examen, qui toujours invite à l'expérience, en un mot qui ne reconnoît d'autorité que celle de l'évidence? Cette religion depuis tant de siecles en possession de faire égorger des nations entieres, a-t-elle des raisons pour craindre les triomphes de la sagesse dont les disciples furent toujours les victimes de ses fureurs & de ses vengeances? Enfin ces mauvais Princes, dont les exemples & les violences continuelles rendent tant de peuples infortunés & vicieux, sont-ils en droit d'accuser la philosophie d'énerver le courage & de corrompre

les mœurs? Ne sont-ce point plutôt leurs vices, leurs iniquités, leurs négligences qui découragent leurs sujets, qui les rendent méchans, qui les forcent au crime? N'est-ce pas le fanatisme religieux qui seul s'arroge le droit de les soulever, de les enivrer, de leur mettre en main le couteau régicide?

Malgré ces inconséquences, nous voyons la superstition, si souvent meurtriere, honorée, récompensée, & la philosophie proscrite & calomniée; ses disciples sont regardés comme des séditieux, comme des pestes publiques, comme des frénétiques dont le projet est d'anéantir toute vertu, de lâcher la bride aux passions, de troubler le repos des nations, & de sapper les fondemens de l'autorité. Ainsi l'on appelle destructeurs de la vertu ceux qui veulent la substituer à ces vertus inutiles & insensées que la religion préfere à l'humanité, à l'indulgence, à la grandeur d'ame, à l'activité! L'on accuse de corrompre les mœurs, des hommes qui ne connoissent d'autre religion que la morale! On traite de perturbateurs des spéculateurs paisibles qui gémissent des troubles, des désordres & des ravages que des zêlés turbulens excitent en tout pays! On re-

garde comme les ennemis des trônes ceux qui voudroient mettre les Souverains à couvert des attentats du fanatisme, & fonder leur pouvoir sur les loix, sur l'équité, la bonté, la raison, & sur l'amour des peuples!

Par quelle étrange fatalité ne peut-on être approuvé des hommes qu'en nourrissant leurs préjugés, en flattant leurs tyrans, en secondant les vues sinistres de tous ceux qui les écrasent? Jusqu'à quand les mortels regarderont-ils comme leurs amis ceux qui ne font qu'encourager leurs oppresseurs & consolider leurs chaînes? C'est ainsi que les nations sont pour ainsi dire de moitié dans les maux qu'on leur fait; c'est ainsi que les ames les plus honnêtes se laissent quelquefois prévenir contre la philosophie, par les suggestions du sacerdoce intéressé, des fauteurs de la tyrannie, des adhérens de l'iniquité, en un mot de tous ceux que leurs passions rendent les ennemis de la sagesse & les persécuteurs de la vérité.

Le dévot ne peut contempler sans colere la sécurité de ceux qui ne tremblent point comme lui; il s'irrite en voyant qu'ils ont mis sous leurs pieds des terreurs qui, sans le rendre meilleur, le font frissonner lui-même; il craint d'être un ob-

jet

jet de risée pour le Sage qu'il voit moins pusillanime & plus éclairé que lui ; d'ailleurs tout superstitieux se croit obligé de montrer de l'ardeur dans la cause de son Dieu, il se persuade que ce Dieu peut avoir des ennemis, & que c'est le servir, que de les décrier, les calomnier, les détruire. En conséquence il se croit tout permis contre eux ; la fraude, le mensonge, l'injustice, l'inhumanité deviennent des moyens légitimes de nuire quand on les emploie dans la cause du Très-Haut.

Tels sont les hommes par lesquels en tout tems la philosophie fut décriée, & dont le public eut la foiblesse de partager les passions ; la superstition & la tyrannie furent toujours assez habiles pour se faire appuyer de ceux-mêmes qu'elles écraserent. Ainsi dans l'opinion publique le nom de philosophe devint souvent le synonyme de débauché, d'homme sans mœurs, sans probité, sans loi ; & même d'un fou méprisable dont les méditations avoient troublé le cerveau, ou d'un séditieux dont l'insolence devoit être étouffée dans son sang. Les hypocrites, les superstitieux & les flatteurs, toujours lâches, & par conséquent crùels, sont pour l'ordinaire implacables &

privés d'indulgence ; leurs passions diverses s'enveniment au contraire par l'approbation d'un Dieu, qui sert à les justifier & à les rendre plus fortes. L'homme donnera toujours un libre cours à ses passions toutes les fois qu'il se persuadera qu'elles sont approuvées par son Dieu.

La moindre réflexion suffiroit néanmoins pour rendre suspectes les idées sinistres que l'imposture ou la calomnie s'efforcent d'inspirer contre les philosophes ; nous les avons déja suffisamment distingués de ces libertins vicieux qui se vantent de professer la sagesse lors même qu'ils l'outragent par leurs mœurs ou leurs écrits ; nous n'entreprenons donc l'apologie que de ceux qui brûlans d'un amour sincere de la vérité & du desir de se rendre utiles ont pesé des opinions & combattu des préjugés qu'ils ont trouvé nuisibles. C'est sur l'alliage monstrueux que l'on a prétendu faire de la morale avec la religion que sont fondés les reproches & les imputations calomnieuses que l'on vomit sans cesse contre la philosophie ; l'on a cru que ce mélange ridicule ne pouvoit plus se séparer ; on s'est imaginé que le mensonge & la folie ne pouvoient sans danger être dé-

cachés de la ſageſſe & de la vérité, dégradées par cette union. Quoi donc! parce que la théologie eſt une ſcience imaginaire ou l'ouvrage de l'enthouſiaſme & de l'impoſture, s'enſuit-il que la morale, fondée ſur la nature de l'homme, ne ſoit comme elle qu'un ſcience idéale? Celui qui ne croit pas des chimeres, qui ne s'occupe point l'eſprit de vaines conjectures, qui refuſe de ſe ſoumettre à des pratiques, déraiſonnables, qui rejette avec horreur des préceptes nuiſibles au bien-être des humains, peut-il refuſer de croire qu'il eſt homme, qu'il vit ſur la terre, qu'il a des aſſociés utiles à ſon bonheur, dont il eſt intéreſſé de mériter la bienveillance & de cultiver l'affection? Celui qui refuſe d'admettre ces prétendues révélations, ces oracles obſcurs qu'on lui annonce comme émanés du ciel, ces myſteres inintelligibles pour ceux-mêmes qui les font adorer, eſt-il en droit de mépriſer cette révélation que la nature fait à tout être intelligent? Parce qu'un homme dédaigne des cérémonies puériles & bizarres, des queſtions inutiles ou dangereuſes, s'enſuit-il qu'il doive ſe mettre au deſſus des loix de la décence, des régles de la pudeur, des préceptes de la vertu?

De ce qu'il ose fermer les yeux sur un avenir impénétrable pour ne s'occuper que de son bonheur présent, en conclura-t-il qu'il peut se livrer ici-bas, à une intempérance destructive, à des penchans qui rendroient son existence incommode, à des vices & des crimes qui le dégraderoient, ou le feroient détester de ses Concitoyens? (*)

Non, il n'est point de liaison entre un acquiescement stupide à des fables, & l'obéissance éclairée, respectueuse, raisonnée que tout être pensant doit aux loix évidentes, aux vérités saintes, aux préceptes si clairs de la nature. Elle nous dira toujours que pour être heureux il faut que l'homme se conserve lui-même, & que par sa conduite il détermine les autres à seconder ses vues. Voilà le précis de toute morale; c'est à cela que se réduisent les dogmes de la raison, si souvent obscurcis ou contredits par la religion. En suivant cette régle le Sage est assuré d'être heureux dans ce mon-

(*) *Quid de officio? num quis Haruspicem consuluit quemadmodum sit cum parentibus, cum fratribus, cum amicis vivendum? quemadmodum utendum pecuniâ? quemadmodum honore? quemadmodum Imperio? ad Sapientes hac, non ad DIVINOS referri solent.*

CICERO DE DIVINAT. LIB. 2. CAP.

de, quel que puiſſe être ſon deſtin dans un autre.

La ſuperſtition s'eſt tellement emparée de l'eſprit humain, s'eſt tellement identifiée avec l'homme, qu'il ſembleroit que tous ceux qui s'en ſéparent ceſſent d'être des hommes, ſont des êtres dénaturés, & perdent tout droit aux avantages de la ſociété. Par-tout la philoſophie eſt proſcrite; exclue de l'éducation publique, de la faveur & de la préſence des Rois, de l'amitié des Grands, elle vit iſolée, elle languit dans les mépris, elle ne parle qu'à des ſourds ou à des inſenſés. Les droits de la raiſon par une longue preſcription ſont tombés dans un tel oubli, que l'on ſe moque de tous ceux qui veulent les faire revivre, & que l'on regarde comme des Tribuns rebelles ceux qui ont le courage de réclamer pour elle un empire uſurpé par l'erreur. Penſer librement, ou être en démence ſont réputés la même choſe; parler ou écrire avec liberté, paſſe pour un excès d'audace, qui mérite les châtimens les plus ſéveres. Tout homme qui prend en main la cauſe de la vérité n'a d'autre récompenſe en ce monde que la conſcience d'avoir bien fait; s'il ſe tire de ſon obſcurité il doit s'attendre à être accablé

fous les traits de l'envie, du mépris, de la satire, de la calomnie, de la haine puissante; sa mort même, loin de toucher, n'est regardée que comme un juste salaire de son imprudente folie. Ainsi le philosophe doit consentir à croupir dans l'oubli, à ramper dans l'indigence, à vivre dans l'inutilité, ou bien s'il ose élever sa voix dans la foule, il ne doit espérer que des prisons, des fers, des supplices infamans.

Que dis-je! la tyrannie attaque souvent la philosophie jusque dans l'obscurité qui sembloit la dérober à ses fureurs. Il n'est presque point de contrée sur la terre où il soit permis à l'homme de penser avec liberté. La superstition s'arroge le droit de fouiller dans la pensée; le despotisme ombrageux punit jusqu'aux paroles; le vulgaire, qui n'a jamais que les impressions qu'on lui donne, regarde avec colere tous ceux qui ne sont point aussi stupides que lui. Par-tout la liberté de penser nuit à la fortune & au repos; dans les pays qui se vantent d'être les plus libres le préjugé est assez puissant pour punir quiconque s'écarte des opinions reçues. Voilà sans doute la cause de la lenteur des progrès que fait la vérité; voilà pourquoi les nations ont

tant de peine à perfectionner leur sort; voilà pourquoi les principes de la morale ne sont ni connus ni suivis. Il n'y a que la liberté de penser, de parler & d'écrire, qui puisse éclairer les nations, les guérir de leurs préjugés, faire disparoître leurs abus, réformer leurs mœurs, perfectionner leurs gouvernemens, assurer les Empires, faire fleurir les sciences, porter les hommes à la vertu.

Ainsi le vrai Philosophe n'est point un homme à craindre, l'ami de la vérité n'est point l'ennemi du genre humain. L'ennemi de la tyrannie est l'ami du pouvoir légitime, des loix équitables, des institutions raisonnables. Celui qui hait le despotisme est bien plus l'ami des Princes que les flatteurs qui les trompent. Celui qui combat les préjugés des Grands n'est point l'ennemi de la grandeur éclairée, noble, bienfaisante, utile à son pays. L'ennemi d'un fanatisme odieux n'est point un rebelle, un régicide, un perturbateur de la société. Celui qui décrie les vertus inutiles & fictives de la religion, respecte & recommande les vertus réelles nécessaires au bien-être des humains. Celui qui se dégage des idées fausses du vulgaire, travaille du moins à son propre bonheur.

CHAPITRE XIII.

Des vraies causes de l'inefficacité de la Philosophie. La vraie Morale est incompatible avec les préjugés des hommes.

DE toutes les accusations que l'ignorance & la mauvaise foi intentent contre les philosophes, il n'en est point de plus grave & de plus mal fondée que celle qui les taxe d'une volonté permanente de détruire sans jamais édifier; c'est à cette imputation, que des personnes, même bien intentionnées, font souvent à la philosophie, qu'il est important de répondre, afin que la vérité n'ait plus pour adversaires que ceux qui auront le courage de se déclarer hautement les ennemis du genre humain, les défenseurs du mensonge, les soutiens des erreurs humaines. Quoique nous ayons déjà en partie répondu à cette difficulté, il est nécessaire de s'y arrêter encore.

L'on accuse la philosophie de tout *fronder*, de tout blâmer, de n'être contente de rien, de n'être de l'avis de personne, de faire main-basse sur tout ce

que l'opinion & l'habitude rendent le plus respectable aux hommes. Nous avons déjà prouvé que ses mécontentemens sont légitimes & fondés; nous avons fait sentir que tout homme qui pense & qui s'intéresse au bonheur de ses semblables ne peut voir sans douleur, sans indignation, sans colere, les fatales erreurs que l'imposture fait sucer avec le lait; le poison dont le fanatisme infecte les peuples; l'ignorance profonde dans laquelle la superstition les nourrit; le renoncement à la raison dont elle leur fait un devoir; cette abjection d'ame qu'elle transforme en vertu; cette léthargie stupide dans laquelle par ses soins les nations sont par-tout plongées; enfin ces frénésies cruelles & sanguinaires qu'elle excite partout où elle fait éclorre ses dangereuses querelles. Tout citoyen qui gémit sous l'oppression, qui se voit la victime impuissante du pouvoir, de l'injustice & des mépris de la rapacité d'un gouvernement inique, n'est-il point forcé de maudire les indignes préjugés qui font naître & qui soutiennent ces abus si crians? N'est-il pas tenté d'examiner les titres & les droits prétendus de tant de monstres divinisés, de ces courtisans insolens, de ces esclaves qui se croient formés d'une argi-

le plus pure, de tant de malfaiteurs que l'opulence ou la faveur font jouir impunément de la faculté de fouler & d'écraser leurs malheureux concitoyens? Tout homme qui raisonne n'est-il pas consterné en voyant ces guerres inutiles & fréquentes qui dépeuplent le monde? N'est-il pas choqué des usages barbares, des loix absurdes, des abus sans nombre & souvent si cruels, des opinions insensées qu'il voit regner sur la terre? Enfin tout homme qui prend quelque interêt au sort de son espece a-t-il tort d'être mécontent d'une religion ennemie, qui ne semble inventée que pour fournir à des Princes en délire les moyens d'accabler les nations, de faire taire l'équité, de violer sans risque les loix de la raison? Est-il donc possible à un être qui sent & qui pense de voir sans émotion les droits de l'homme par-tout impudemment outragés, le bonheur des peuples trahi & sacrifié, la justice immolée au caprice d'un petit nombre de mortels, qui n'apportent d'autres titres que ceux que leur donnent l'ignorance, les préjugés, la stupidité? Il faut avoir un cœur d'airain ou une ame de boue pour contempler les cruautés & les folies dont les hommes sont les victimes, sans en être attendri,

Il n'y a que des monſtres dénaturés par l'erreur ou par l'intérêt, qui puiſſent avouer que les maux de l'humanité ne ſont pas faits pour les toucher; le Sage vertueux eſt un homme; il trouve que tout ce qui intéreſſe l'homme a des droits ſur ſon cœur. (*)

Les mécontentemens d'un cœur honnête ſont donc très-légitimes & très-fondés; tout homme qui ne s'eſt point dépouillé de tout ſentiment d'humanité doit verſer des larmes ſur les maux de ſon eſpece, & s'occuper, s'il le peut, des moyens d'en écarter les cauſes; indiquer la cauſe du mal & laiſſer agir la nature eſt le ſeul moyen que la vérité doive employer; ce n'eſt qu'à l'impoſture irritée qu'il appartient d'aiguiſer des poignards, d'exciter des tumultes, de ſe venger par des trahiſons & des crimes. La vertu opprimée ſe contente de gémir & ſes plaintes ſont rarement écoutées. Dans ce cas, nous dira-t-on peut-être, à quoi ſert de ſe plaindre? Hélas! n'eſt-ce donc pas une conſolation pour les infortunés que de s'entretenir de leurs peines? Il n'y a que les bourreaux impitoyables du genre humain qui puiſſent avoir l'in-

(*) *Homo ſum; humani nihil à me alienum puto.* *Terent.* Heautontim. *Act.* 1. *Scen.* 1.

juſtice de s'irriter des ſoupirs & de punir les cris qu'ils arrachent aux mortels; le dernier dégré de barbarie, c'eſt d'étouffer les gémiſſemens des miſérables que l'on tourmente. Si l'humanité exige que l'on plaigne les malheureux, la juſtice demande que l'on réclame pour eux, & que l'on ruine les erreurs d'où partent tous leurs maux. Pour les ſoulager il ne s'agit que de diſſiper le menſonge, & bientôt l'on verra paroître la vérité; l'édifice dont les hommes ont beſoin, le ſanctuaire & l'azile où ils trouveront la fin de leurs miſeres, a toujours ſubſiſté; pour que nos yeux le découvrent, il ſuffit de lever le voile dont l'impoſture & le preſtige s'efforcent de l'environner.

Il eſt en effet un monument auſſi vieux que le monde; les âges n'ont point endommagé ſa ſolidité; ſa beauté ne dépend point des caprices & des conventions des hommes, elle eſt faite pour frapper en tout tems les yeux qui voudront la conſidérer; ſa ſimplicité fit ſouvent méconnoître ſon mérite, il parut trop uniforme à des yeux dépravés; mais la juſteſſe de ſes proportions, l'heureux accord de ſes parties, la majeſté de ſon enſemble, l'étendue de ſon utilité feront

toujours l'admiration de tous ceux qui s'arrêteront pour le contempler. Que l'on détruise le temple gothique de la superstition; que l'on brise ces ornemens inutiles & sans goût qui menacent nos têtes; que l'on fasse disparoître ces ténebres qui couvrent notre entendement, & bientôt nous verrons le temple de la nature que celui des chimeres déroboit à nos regards; son sanctuaire éclairé est ouvert à tous les hommes; le Souverain qui commande & le sujet qui obéit, le philosophe qui médite & le cultivateur qui travaille, peuvent également y venir consulter la vérité; elle leur parle à tous une langue intelligible, elle leur donne des leçons proportionnées à leurs besoins; elle n'annonce point de mysteres, elle ne s'enveloppe point d'allégories, elle n'est point entourée du cortége de la terreur, elle n'enivre point les mortels d'espérances chimériques; elle leur montre ce qu'ils sont, elle les instruit de leurs vrais intérêts, elle leur apprend à s'aimer, à travailler à leur propre bonheur; elle leur prouve que ce bonheur par des chaînes indestructibles est lié à celui de leurs semblables; ceux qui refusent de l'entendre sont malheureux dès lors; ceux qui suivent ses loix sont immédiatement

heureux ; la néceſſité punit & récompenſe pour elle ; la haine, les mépris, la honte, les remors, le vertige vengent les outrages qu'on lui fait ; la tendreſſe, l'eſtime, la gloire & le contentement intérieur ſont les récompenſes aſſurées de ceux qui s'attachent à ſon culte. Les Souverains qui la conſultent ont des Empires heureux, floriſſans & puiſſans ; ceux qui refuſent de l'écouter n'ont qu'un pouvoir précaire, fondé ſur l'opinion & ne régnent que ſur des Etats malheureux : les ſociétés dociles à ſa voix ont de l'activité, des talens, des vertus ; celles qui la dédaignent ſont ſans lumieres, ſans principes, & ſans mœurs.

Si tant d'hommes méconnoiſſent les devoirs que la nature leur impoſe, c'eſt que tout contribue à les défigurer, à les rendre douteux. La religion a toujours pour principe de combattre la nature, d'anéantir des paſſions néceſſaires, d'avilir la raiſon, de lutter contre l'évidence, de lui oppoſer ſous le nom de *vérités divines* des dogmes inintelligibles, des myſteres impénétrables, des préceptes incompatibles avec le bonheur des humains. La politique ne combat pas moins cette nature, elle contredit évidemment le but de la ſociété, l'or-

dre éternel des choſes; elle n'a pour objet que d'ôter à l'homme ſa liberté naturelle, d'envahir ſa propriété, de ſoumettre ſes deſirs aux fantaiſies de ceux qui le gouvernent & qui trop ſouvent l'invitent à être vicieux & méchant. La nature eſt pareillement contrariée par la loi; elle n'eſt trop communément que la nature de l'homme ſoumiſe à la violence & forcée de plier ſous le joug du caprice & de l'iniquité puiſſante. Enfin la nature eſt étouffée dès le berceau par l'éducation, dont le but ne ſemble être que de remplir l'eſprit de préjugés propres à lui rendre chers l'aveuglement, le fanatiſme, la ſervitude; ou à faire adopter tous les vices ſans leſquels on ne peut réuſſir dans des ſociétés corrompues.

Ainſi tout concourt à empêcher l'homme de s'éclairer, de ſe connoître, de ſentir ſes rapports, de conſulter ſa raiſon, de ttavailler à ſa félicité propre, & de voir qu'elle eſt liée à celle de ſes aſſociés. C'eſt pourtant de cette connoiſſance que dépend toute la morale, & c'eſt à la morale que le bien des ſociétés, des Princes qui les commandent, ſera toujours néceſſairement attaché.

Si la religion & le gouvernement s'ac-

cordent par-tout à faire des sujets stupides, ils deviendront corrompus; si les mobiles les plus forts obligent sans cesse les hommes à craindre la vérité, à suivre le torrent du préjugé, à se conformer à l'usage en dépit de la raison, à vivre dans une guerre perpétuelle avec leur propre nature, à résister à l'expérience, à fermer les yeux aux lumieres les plus frappantes, comment veut-on qu'ils ayent des idées de morale? Si les honneurs & les récompenses sont partout réservés à la bassesse, à l'incapacité, au hazard de la naissance, à l'opulence injustement acquise; si l'homme ne peut se promettre de parvenir au bien-être sans immoler sa vertu; si cette vertu n'est elle-même qu'un sacrifice douloureux de ses intérêts les plus chers; si par-tout les talens, l'activité, la grandeur d'ame, la noblesse des sentimens sont réprimés ou punis; quel succès peut-on attendre des préceptes incommodes d'une morale qui mis en pratique empêcheroient d'obtenir les avantages que l'on montre à tous les mortels comme dignes de leurs efforts? Comment leur faire entendre qu'ils doivent être humains, indulgens, modérés, tandis que leurs prêtres leurs diront d'être zê-
lés,

lés, opiniâtres, ennemis de leur propre repos & de celui des autres ? Comment leur persuader qu'ils doivent être équitables, sinceres, désintéressés, lorsque l'exemple & l'éducation leur feront sentir qu'il ne peut y avoir de bonheur pour eux s'ils n'obtiennent la faculté d'opprimer, & de s'enrichir par toutes sortes de moyens ? Enfin comment les convaincre que la vertu est un bien lorsqu'ils la verront sans cesse négligée, méprisée, persécutée ? Les hommes ne seront vertueux que lorsqu'ils trouveront qu'il est utile de l'être ; ils ne sentiront cet intérêt que lorsqu'ils auront des lumieres, ils ne seront éclairés que lorsqu'ils cesseront d'être des esclaves du Despotisme & de la Superstition.

Rien de plus évident & de mieux prouvé que l'incompatibilité de la morale avec les principes religieux & politiques des hommes. Sous des Dieux injustes annoncés par des Prêtres menteurs ; sous des chefs licentieux & méchans, les sujets ne seront jamais ni vertueux ni heureux. La morale est forcée de rompre pour toujours avec la religion & la politique. En vain les Tyrans & les Prêtres se donnent-ils pour

les protecteurs & les apôtres de la vertu ; elle ne peut s'accommoder ni des caprices des uns ni des impostures des autres. Elle ne peut approuver le trafic honteux des expiations que le sacerdoce établit entre le ciel & la terre : elle ne peut se prêter aux vues ni de ces imposteurs qui mettent leurs mensonges à la place de la vérité, ni de ces tyrans qui substituent leurs volontés aux loix de la nature & aux intérêts de la société.

Ainsi la morale est forcée de renoncer à la faveur de ces hommes pervers, qui ne se servent de son nom que pour attirer les mortels dans leurs piéges dangereux. Elle choisit pour ses interprêtes & ses ministres des hommes plus honnêtes, qui, après avoir médité la vérité, ont le courage de l'annoncer aux autres. Par-là il s'établit deux religions dans les sociétés civilisées ; l'une ne s'occupe que de phantômes, & ne cherche qu'à plonger ses disciples dans l'avauglement, l'autre s'occupe de l'étude de la nature, & du soin de guérir les esprits des plaies que des puissances rivales ne font qu'envenimer sans cesse. L'une défend à l'homme de penser, l'autre lui dit de faire des expériences, de travailler sans relâche à rendre son sort plus doux. L'une lui

défend de consulter la raison ; l'autre le ramene toujours aux autels de cette raison injustement dédaignée, qui seule peut lui procurer de vrais biens. Les apôtres de l'une fondent leur mission sur des prestiges, des mensonges & des merveilles qu'ils défendent d'examiner ; les apôtres de l'autre fondent la leur sur l'expérience & recommandent de tout examiner. Les uns employent la violence & les menaces pour établir leurs opinions ; les autres se servent de la persuasion & cherchent à attendrir l'homme sur sa propre situation. Les uns portent le trouble dans la société & la terreur dans les ames ; les autres font des efforts pour y porter la sérénité, la concorde & la paix. Enfin les uns prêchent une morale humaine, les autres annoncent une morale surnaturelle, mystique, obscure, contradictoire, impossible à pratiquer.

L'on ne manquera pas de reprocher à la morale philosophique son peu d'efficacité & le peu de fruit qu'elle a produit jusqu'ici : nous en conviendrons sans peine, mais nous dirons que cette inefficacité n'est due qu'aux obstacles insurmontables que la vérité rencontre de toutes parts, aux traverses & aux persécutions qu'on lui suscite, au mépris que l'on mon-

tre à la philosophie & à tous ceux qui l'annoncent. La superstition, le mensonge & le préjugé sont de longue main en possession de l'esprit des hommes, ils enseignent hautement tandis que la vérité ne peut donner des leçons qu'à la dérobée, & n'ose jamais élever sa voix contre les menaces imposantes du Despotisme & du Sacerdoce. D'ailleurs, comme on a vu, le philosophe lui-même, soit effrayé de la puissance du mensonge, soit imbu en partie des préjugés régnans, n'ose ni les attaquer de front ni rompre totalement avec eux. La plupart des écrivains rebutés de la variété & de la multiplicité des vices & des maux du genre humain n'ont point tenté de remonter à leurs vraies causes ou bien ils ont jugé qu'il seroit inutile de vouloir les combattre; d'autres étonnés des différentes formes sous lesquelles les vices se masquent, ont désespéré de les découvrir, ils ont regardé l'homme comme une énigme, & les peuples comme destinés à languir à jamais dans l'erreur.

Nous avons assez prouvé que c'est dans les préjugés qu'il faut chercher la vraie cause du peu de progrès des lumieres & sur-tout de la morale. (*) Des philoso-

(*) V. Chapitre VI.

phes furent jadis les législateurs des peuples, les instituteurs des Princes & des héros. Dans les tems glorieux de la Grece & de Rome, les hommes destinés à gouverner l'Etat, à défendre la patrie, à l'aider de leurs conseils, alloient chercher les leçons de la sagesse dans les écoles des Sages. C'est de là qu'on vit sortir des Xénophons, des Epaminondas, des Cicérons; on n'accusoit point alors l'étude de la philosophie de détacher le Citoyen de son pays, de le refroidir sur ses devoirs, de le rendre incapable des objets dignes de l'ambition. Des Princes, des Généraux, des Consuls, des Sénateurs puisoient dans la philosophie, maintenant si dédaignée, les maximes nécessaires à l'administration publique. Les Rois eux-mêmes honoroient cette philosophie, l'invitoient à leurs Cours, se faisoient gloire de devenir les disciples des Sages, & ne rougissoient point d'apprendre d'eux l'art pénible de régner. Par un effet de la barbarie de nos gouvernemens modernes, toujours armés, toujours féroces & superstitieux, l'ignorance est l'appanage de la grandeur; la naissance & les titres donnent le droit exclusif d'approcher de la personne des Rois; ce n'est qu'à des ignorans illustres qu'il est per-

mis d'élever les mortels destinés à commander aux autres ; des Prêtres fanatiques ont seuls droit de les instruire ; des Grands dépourvus de lumieres, des Courtisans intéressés à corrompre leurs maîtres sont chargés d'entretenir & de former le cœur des Princes que le sort destine à gouverner des Empires. Est-il donc surprenant de voir si souvent les maîtres de la terre privés de sentimens, de grandeur d'ame, de talens ? (*) Les peuples gémissent de race en race sous des Prin-

(*) Agrippine ne vouloit pas qu'on instruisît Néron dans la Philosophie. *A philosophiâ eum mater avertit, monens imperaturo contrariam esse.* Sa mere fut la premiere victime de son ignorance ; il fut superstitieux, il fut un grand Musicien, il fut un odieux Empereur. Les plus grands hommes d'Etat ont eu des idées bien différentes de la Philosophie ; mais pour l'aimer il faut être éclairé & animé de l'amour du bien public, passion trop grande pour des ames rétrécies. Voici comme un homme d'Etat, qui avoit été ministre du plus grand Empire du monde, s'exprime en parlant à la philosophie. *O vitæ Philosophia dux ! ô virtutis indagatrix expultrixque vitiorum ! quid non modo nos, sed omnino vita hominum sine te esse potuisset ? .... tu inventrix Legum ; tu magistra morum & disciplinæ fuisti : ad te confugimus, à te opem petimus .... at philosophia quidem tantum abest ut perinde ac de hominum vita est merita laudetur, ut à plerisque neglecta, à multis etiam vituperetur. Vituperare quisquam vitæ parentem, & hoc parricidio se inquinare audet !* CICERO TUSCULAN. V.

ces à qui l'orgueil de l'étiquette, le faste, la prodigalité tiennent lieu de gloire; à qui une superstition servile tient lieu de vertu.

Ainsi par la folie des préjugés la sagesse est écartée du Trône; des Courtisans abjects, des Prêtres insensés ou trompeurs, des Grands qui se font gloire de leur stupidité, forment autour du Souverain une épaisse muraille que la voix de la vérité ne peut jamais percer. Si par hazard les plaintes de la raison pénetrent jusqu'à lui, bientôt on lui persuade que ces plaintes les plus légitimes sont des cris séditieux; que tout homme qui pense est un rebelle, un ennemi du pouvoir, un mauvais citoyen; qu'il faut le châtier dès qu'il ose parler, ou qu'il n'est destiné qu'à languir dans l'obscurité. C'est ainsi que le Prince apprend dès son enfance à mépriser ou à haïr la raison qui pourroit l'éclairer. C'est ainsi que les nations deviennent les jouets de quelques hommes livrés à l'erreur pour toujours, & que la vérité ne peut jamais détromper.

Par une suite de l'importance fatale que les Souverains & les peuples attachent à la religion, ses ministres sont partout chargés du soin d'élever la jeunesse

& d'instruire les citoyens. Ces hommes mercénaires leur enseignent-ils la sagesse? Leur montrent-ils leurs vrais rapports? En font-ils des Peres, des Epoux, des Amis, des Sujets actifs, des Citoyens vertueux? Non, ils en font ou des esclaves abjects de la tyrannie religieuse, ou des fanatiques remuans prêts à tout entreprendre pour elle, de pieux inutiles, des ignorans entêtés & déraisonnables, des hypocrites intriguans, factieux & rebelles quand il s'agit de leurs prêtres; en un mot des insensés souvent aussi nuisibles à eux-mêmes qu'à la société. Qu'apprend-on dans les écoles de ces maîtres vénérables, qui remplacent parmi nous les Sages d'Athènes & de Rome? A la philosophie ils ont substitué un jargon barbare que l'on peut définir l'art de déraisonner par systême, & d'obscurcir les vérités les plus claires; leurs écoles sont des arsenaux dans lesquels on arme l'esprit au point de le mettre à l'épreuve de toutes les attaques de la raison. L'éducation & les instructions que le Sacerdoce donne à des citoyens se bornent à leur dire ce qu'ils doivent aveuglément croire, sans jamais leur indiquer comment ils doivent agir & pour eux-mêmes & pour la patrie. Des dog-

mes, des fables, des myſteres, des pratiques, des cérémonies ridicules abſorbent l'attention des peuples; on leur inſpire un attachement imbécille pour ces importantes folies, & la haine la plus cruelle ou le mépris le plus injuſte contre tous ceux qui ne partagent point leur délire.

Ainſi l'inſtruction ſacerdotale, au lieu de développer la raiſon, ne fait que l'écraſer dans ſon germe; au lieu d'exciter l'eſprit à la recherche de la vérité, elle l'égare dans des chemins tortueux qui n'y conduiſent jamais; au lieu d'enſeigner une morale humaine & ſociable, elle rend l'homme haîneux, intolérant, cruel; au lieu de déployer l'énergie & l'activité de l'ame, elle la plonge dans la langueur, elle rétrécit le génie, elle met des entraves à l'eſprit, elle le détourne de la ſcience, elle l'intimide, elle étouffe en lui le deſir de la gloire, elle lui ôte le courage de s'élever aux grandes choſes. En un mot elle perſuade que le moyen le plus ſûr d'obtenir le bien-être eſt de ramper, de ſe laiſſer guider, de gémir, de prier, de ne rien entreprendre d'utile à la Patrie. D'ailleurs, eſt-il une patrie en ce monde pour le ſuperſtitieux? & peut-il y en avoir une pour l'eſclave dont le

pays n'eſt pour lui qu'une priſon incommode ?

Quelle peut être la morale d'un être ainſi dépravé ? Il ne connoît d'autres vertus que celles qui conviennent aux intérêts de ſon Prêtre ; celui-ci lui fait entendre que ſa nature eſt eſſentiellement corrompue ; il lui fait un mérite de ſa profonde déraiſon ; il lui dit d'attendre dans l'autre monde la récompenſe de ſon inutilité en celui-ci ; il l'applaudit de ſon ignorance ſoumiſe, de l'abjection de ſon ame, de ſa haine pour la vérité, & quand il lui a fait remplir quelques pratiques futiles & des devoirs imaginaires, il l'aſſûre que ſa conduite eſt agréable aux yeux d'une Divinité pour laquelle il a pris ſoin de lui inſpirer une crainte ſervile capable d'anéantir en lui tous les ſentimens néceſſaires à ſon bonheur ici-bas. D'où l'on voit que la religion ne fait point connoître à l'homme ſa nature véritable ; elle le jette dans l'abattement, elle le rend mépriſable à ſes propres yeux, elle briſe le reſſort de ſon ame ; elle ne lui préſente que des motifs imaginaires, elle ne lui offre que des phantômes, & jamais des réalités !

La légiſlation ſuppoſe pareillement la

nature humaine essentiellement dépravée, tandis que c'est visiblement la négligence & la perversité de ceux qui donnent des loix aux hommes qui les rendent injustes, ambitieux, avares, envieux, dissimulés, vains, fourbes & vicieux. Les Souverains n'employent pour l'ordinaire les mobiles qu'ils ont en main que pour inviter quelques citoyens qu'ils favorisent ou qui leur sont nécessaires, à les seconder dans le projet d'opprimer & de contenir les autres: la bassesse, la flatterie, la complaisance sont les uniques moyens de réussir auprès d'eux, & leurs loix ne sont que des entraves incommodes qui obligent le grand nombre à être le témoin tranquile du bien-être de ceux qui vivent de ses malheurs. La nécessité, le besoin, l'indigence forcent le malheureux d'éluder ou de violer ouvertement la loi qui le retient dans la misere; il se permet le vol, la rapine, la fraude, & n'écoute point une morale contraire à ses intérêts que la nécessité la plus urgente le force souvent à mépriser; poussé par sa démence ou ses besoins il brave tout & s'expose à la mort dans la guerre qu'il fait à la société.

Telles sont les idées fausses que la religion & la politique se font de l'homme;

tels ſont les motifs qu'elles mettent en jeu pour le forcer d'agir : cependant pour peu qu'on l'enviſage ſans préjugé, on trouvera qu'il n'eſt par lui-même ni bon ni méchant; ſes vices & ſes vertus ſont les ſuites de ſon tempérament modifié par la culture; ſon eſprit eſt un terrein qui produit en raiſon des ſemences qu'on y jette; il eſt ſuſceptible de recevoir toutes les impreſſions, les idées, les opinions qu'on lui donne: c'eſt l'habitude qui le familiariſe avec ſes notions vraies ou fauſſes; ſes vices ou ſes vertus, les objets réels ou fictifs de ſes paſſions diverſes (*), l'âge, l'exemple, l'autorité ne font que le confirmer dans ſa conduite, cimenter ſes habitudes, les changer en beſoins: s'il eſt une fois trompé dans ſes principes, s'il s'eſt fait de fauſſes idées du bonheur, s'il place ſon intérêt dans des objets nuiſibles, c'eſt-à-dire, qu'il ne peut ſe procurer ſans ſe nuire à lui-même & à ſes pareils, il faut que ſa conduite ſoit mauvaiſe, elle n'eſt plus qu'un tiſſu d'éga-

(*) *Erras ſi exiſtimas vitia nobiſcum naſci; ſupervenerunt, ingeſta ſunt.*

SENEC. EPIST, 91, 95, 124.

Les Loix ſont communément aſſez attentives à punir les crimes, mais ceux qui font les Loix ne s'occupent nullement du ſoin de les prévenir.

remens : cette conduite eût été bonne, louable, vertueuse, si dans ce terrein, propre à tout recevoir, l'on eût semé de bonne-heure la vérité, la raison, la grandeur d'ame, la passion d'être utile, la bienfaisance, la justice, l'humanité. Ces semences eussent germé & produit des fruits avantageux, si la main bienfaisante du législateur eût arrosé ce terrein, eût arraché l'ivraie & les plantes inutiles ou pernicieuses qui s'opposent à leur croissance. En un mot la vertu, les lumieres, les talens deviendroient aussi communs qu'ils sont rares aujourd'hui, si la politique au lieu d'être injuste, au lieu de se croire intéressée à la corruption & à l'avilissement des hommes, souffroit qu'on les familiarisât avec la vérité, & ne faisoit germer dans les cœurs que des passions utiles. C'est en vain que la religion, la morale, la sévérité des loix combattront des passions pour des objets que les hommes s'accoutumeront à regarder comme nécessaires; les hommes seront toujours méchans, tant qu'ils n'auront aucun intérêt à bien faire; jamais ils ne sentiront cet intérêt, si la vérité ne les éclaire; la vérité ne les éclairera que quand la sagesse guidera les conducteurs des nations.

C'eſt en vain que la philoſophie méditera ſur nos devoirs ; c'eſt en vain que la morale nous preſcrira des vertus, ſi elles ne nous conduiſent au bonheur. Dans la préſente conſtitution des choſes la ſageſſe exclue de tout pouvoir, bannie de la faveur, mépriſée par la grandeur altiere, ne peut donner du poids à ſes leçons ; en vain montre-t-elle la vérité ; en vain rappelle-t-elle les hommes à la raiſon que tout leur rend odieuſe & nuiſible ; en vain leur vante-t-elle les charmes de la vertu, qui jamais ne conduit qu'à la miſere ; les préceptes de la philoſophie ne ſeront que des déclamations inutiles tant que la religion prêchera ſa morale fanatique, ſes vertus inſociables, le mépris de la raiſon au nom d'un Dieu plus important que la vie & dépoſitaire d'un bonheur éternel : tant que le Deſpotiſme pervertira les cœurs, pourſuivra la vérité & proſcrira la vertu : tant que l'exemple du crime heureux anéantira ſes ſpéculations & ſes conſeils : tant que le luxe, la diſſipation, l'oiſiveté, l'amour de la frivolité, allumeront dans tous les cœurs des paſſions impoſſibles à contenter ſans nuire à la félicité publique. Pour que la ſageſſe ſe fît écouter & rendît ſes leçons efficaces, il faudroit qu'elle procu-

rât des avantages; il faudroit qu'elle fût à portée de récompenser; il faudroit que l'on trouvât de l'intérêt à la suivre: en un mot pour que les peuples se soumissent à la sagesse, il faudroit qu'ils fussent gouvernés par des Sages.

Tout est lié dans le monde moral comme dans le monde physique. Les volontés des hommes sont sujettes aux mêmes loix que tous les corps de la nature; des impulsions qui partent de différens côtés leur font décrire des routes moyennes ou leur font changer de direction. Si les différens mobiles qui influent sur les volontés des hommes se réunissoient pour les porter au bien, ils seroient indubitablement vertueux, parce que tous se trouveroient intéressés, invités, sollicités, forcés à l'être. Les mortels sont communément flottans entre le vice & la vertu; leur volonté, que la nature met dans une sorte d'équilibre, est entraînée tantôt d'un côté tantôt d'un autre; leur conduite n'est si souvent inconséquente & contradictoire; leur pratique ne dément si fréquemment leurs spéculations, que parce qu'à chaque instant leurs cœurs sont tirés selon des directions opposées par des intérêts qui se combattent les uns les autres; c'est ainsi que l'humanité, l'indul-

gence, l'équité, la bienfaisance, la bonne foi, la modération, dont tout le monde reconnoît l'utilité & le prix, sont continuellement effacés du souvenir des hommes soit par la superstition soit par le gouvernement. La vertu, qu'en théorie tout le monde trouve aimable, déplaît parce que sa pratique nuit à notre bien-être; parce qu'en la suivant il faut renoncer à des avantages présens. La raison & la vérité, que tout le monde juge nécessaires à l'homme, sont forcées de se taire devant la religion qui les condamne & la tyrannie qui les punit. Par-tout la superstition, la loi, l'usage, l'exemple autorisent ce que la raison défend; par-tout on souffre où l'on est puni dès qu'on veut vivre conformément à la sagesse; par-tout on court les plus grands dangers quand on veut annoncer aux autres la raison & la vérité.

C'est ainsi que l'homme est perpétuellement tiré de son équilibre par des forces contraires qui le font chanceler & tomber à chaque pas. Les mobiles propres à le déterminer, au lieu de se réunir pour le pousser où il devroit aller, sont continuellement en opposition: au milieu de ces efforts discordans, qui agissent à chaque instant sur lui, la nature,

re, la raison, la vérité le soutiennent pourtant encore contre les assauts qu'il éprouve de toutes parts. L'homme est bon toutes les fois que son cœur tranquile n'est point forcé par quelque intérêt fictif d'être méchant; il est raisonnable toutes les fois que l'on n'a point corrompu son jugement. Il seroit vertueux si tout ne conspiroit à le dénaturer, à l'empêcher de s'éclairer & de connoître ses véritables intérêts.

Nous ne pouvons douter que l'homme ne s'aime lui-même ou ne desire d'être heureux; mais il a deux manieres de faire son bonheur; la premiere est de se rendre heureux sans préjudice des autres, elle est très-légitime & s'appelle vertu quand elle remplit son objet en procurant aux autres le bien-être qu'ils desirent pour eux-mêmes. La seconde consiste à se rendre heureux aux dépens de la félicité des autres; celle-ci est injuste, elle s'appelle vice ou crime; elle déplaît nécessairement à des êtres qui s'aiment eux-mêmes & qui desirent le bonheur. Ainsi c'est de l'heureux accord de notre bien-être propre avec celui de nos associés que résulte la vertu.

Le grand art du moraliste, du législateur, du politique, consisteroit donc à

réunir, à confondre les intérêts des hommes; ceux-ci ne sont méchans ou nuisibles à leurs semblables que parce que tout contribue à les diviser d'interêts ou à rendre le bonheur de chaque individu totalement incompatible avec celui des êtres qui l'entourent.

Il est aisé de voir que la religion heurte de front les sentimens primitifs de notre nature en nous défendant de nous aimer nous-mêmes, en nous interdisant les plaisirs les plus innocens, en nous soumettant à des Dieux bizarres & malfaisans qui s'irritent de notre félicité, & dont l'idée funeste n'est propre qu'à troubler notre tranquillité. Cette religion, bien loin de nous unir d'intérêts avec les êtres de notre espece, ne fait que diviser les malheureux enfans de la terre pour des notions futiles qu'ils n'entendirent jamais. En effet comment concilier une nature qui nous porte à nous aimer, à nous conserver, à rendre notre existence agréable, avec les décrets d'une divinité redoutable qui veut que ses créatures s'oublient elles-mêmes pour ne s'occuper que de ses terribles jugemens? Comment concilier nos propres intérêts & ceux des nations qui nous sollicitent à être actifs, laborieux, vigilans, industrieux, avec

les préceptes ou les conseils d'une religion qui veut que nous renoncions à toutes les choses d'ici-bas, & qui nous montre la perfection dans une vie inutile & contemplative, dans des mortifications volontaires, dans une frénésie qui souvent nous engage à nous détruire nous-mêmes? Comment concilier l'équité, l'humanité, l'ordre public, avec un fanatisme querelleur qui apporte le glaive de division entre les hommes, qui les arme de zèle, qui bannit la concorde, qui ose même violenter la pensée, & fouiller dans les replis du cœur de l'homme pour y trouver des prétextes de le haïr, de le persécuter, de l'exterminer? Les nations ont-elles lieu de s'applaudir de ces guerres atroces que firent & que feront toujours naître dans leur sein des hommes enhardis par l'impunité, corrompus par l'oisiveté, qu'elles nourrissent pour les dévorer elles-mêmes & pour les déchirer par leurs disputes insensées? Les intérêts des familles se trouvent-ils bien réunis par les préceptes insociables d'une religion qui fixe nos regards sur un Dieu jaloux de notre cœur & qui nous défend de le partager entre lui & ses créatures? Comment accorder avec de tels principes les sentimens si doux que la raison de-

vroit nous inſpirer pour les êtres avec qui nous vivons, & que tout nous montre ſi néceſſaires à notre propre félicité? Que deviennent les douceurs de l'union conjugale, de l'amitié, ſous les loix d'un Dieu farouche qui ordonne de quitter pour le ſuivre pere, mere, épouſe, enfans, amis?

Ce n'eſt donc point dans la religion qu'il faut chercher des motifs pour opérer cette heureuſe réunion d'intérêts qui conſtitue le bonheur ſocial; nous ne les trouverons pas plus dans une aveugle politique, qui, graces aux délires des Princes & aux préjugés des nations, n'eſt devenue que l'art de diviſer les citoyens pour les dompter plus aiſément. Quels ſont en effet les fruits que la politique procure aux hommes? Ne voyons-nous point les Souverains occupés ſans ceſſe du projet d'anéantir la liberté des peuples, d'étouffer en eux l'amour du bien public? Ne les voyons-nous pas ſéparer leurs intérêts de ceux de la patrie; ſe liguer avec un petit nombre de citoyens perfides pour accabler tous les autres; multiplier ſans cauſe des guerres inutiles & cruelles qui dépeuplent les Etats; ſur les prétextes les plus injuſtes & les plus frivoles troubler le repos de leurs voiſins

& prodiguer le ſang de leurs propres ſujets; pour contenter leur ambition propre ou l'avidité de leurs cours, inventer chaque jour des moyens violens & rafinés d'envahir la propriété; forcer les ſujets à gémir ſous l'oppréſſion, à ſemer pour que d'autres recueillent, ou bien les inviter à devenir les complices des cruautés que la puiſſance ſouveraine fait éprouver à ceux qu'elle devroit défendre & ſecourir? Les maîtres de la terre ne ſont-ils point follement épris de l'idée vaine de ſe rendre heureux tout ſeuls, de contenter à chaque inſtant leurs paſſions, leurs fantaiſies, leurs caprices ſanguinaires? S'ils font part de leur bien-être à quelques-uns de leurs ſujets, n'eſt-ce point à ceux qu'ils jugent les plus propres à ſubjuguer les peuples, les plus diſpoſés à les vexer, les plus ingénieux à les tourmenter, les plus grands ennemis de leurs concitoyens? Ces politiques ne ſe ſervent-ils pas des amorces de la grandeur, du crédit, des richeſſes, des titres, des priviléges, des dignités pour ſemer la diſcorde & pour faire naître dans les uns l'ambition, l'avarice, la ſoif des honneurs, & dans les autres l'envie, l'eſprit d'intrigue & une rivalité dangereuſe qui fait que perſonne n'eſt content de ſon

sort? Sous de tels chefs que sont les loix, les usages, les préjugés, sinon des chaînes qui empêchent l'homme de travailler, qui gênent sa liberté, qui le dépouillent de ses biens sans aucun avantage ni pour lui-même ni pour la société, dont l'intérêt sert pourtant de prétexte aux violences qu'on lui fait?

D'après sa religion l'homme ne peut ni travailler à son bien-être ni s'occuper de son bonheur sans risquer de déplaire à son Dieu; d'après ses institutions politiques il ne peut réclamer ses droits, travailler pour lui-même, servir la société, prendre ses intérêts en main, sans s'exposer à déplaire aux arbitres de son sort, qui prétendent avoir reçu de la divinité le droit inaliénable de tyranniser la personne & les biens de leurs sujets & de se jouer à volonté du bien-être de la Patrie. Enfin par la rivalité fâcheuse qui s'établit entre les concitoyens d'un même Etat nul homme ne peut se rendre heureux ou avouer l'amour qu'il a pour lui-même sans devenir un objet haïssable à tous ses concurrens.

Ainsi l'homme fut l'ennemi du ciel & de la terre, l'objet du courroux des Dieux & des hommes, toutes les fois qu'il osa travailler à sa propre félicité;

il fut obligé de s'isoler, de cacher ses desseins, de faire bande à part, de séparer ses intérêts de ceux des autres, & de devenir méchant, parce qu'il vit que sans cela il seroit inutile de se flatter d'obtenir les choses auxquelles les préjugés font attacher le bonheur : s'il rougit quelquefois de ses égaremens c'est lorsqu'il put entendre le cri de la nature ; elle lui montra quelquefois ses véritables intérêts ; elle lui fit voir les sentimens nécessaires qu'il excitoit dans ses semblables ; elle le força de se haïr & de se mépriser lui-même, toutes les fois qu'il eut la conscience de l'indignation & du mépris que sa conduite devoit produire dans les autres.

Mais bientôt ces reproches de la conscience, ces remontrances de la raison furent étouffés par les intérêts puissans que la religion & la politique montrerent à l'homme ; il se justifia ses excès à lui-même par la nécessité d'être heureux, & par l'impossibilité de l'être en suivant les conseils dangereux d'une raison contredite à chaque instant. C'est ainsi que le dévot zêlé se justifie à lui-même sa malice, la noirceur de son ame, son humeur atrabilaire, sa lâche cruauté, son intolérance par l'idée de plaire à son Dieu,

& de défendre sa cause. C'est ainsi que le mauvais Prince se justifie ses rapines, ses extorsions, ses guerres sous prétexte du bien de son peuple & de la défense nécessaire des intérêts qui lui sont confiés. C'est ainsi qu'un courtisan se justifie ses bassesses, ses flatteries, ses trahisons, ses injustices par la nécessité de plaire à son Souverain, de se conformer à ses vues, de soutenir son rang, d'obtenir des graces, d'avancer sa famille, de se mettre à portée de procurer des avantages aux autres. C'est ainsi que le voleur public se justifie par l'autorité du Prince qui lui permet de voler, par la Loi, par l'usage, par l'exemple d'autrui. C'est ainsi que le tyran subalterne se justifie par la nécessité d'exécuter des ordres supérieurs, qui veulent qu'il soit injuste ou qu'il renonce à sa place. C'est ainsi que l'homme du peuple justifie ses fraudes & même ses crimes par le besoin de vivre & de subsister. En un mot dans tous les états les hommes trouvent des raisons pour se justifier à eux-mêmes la conduite la plus odieuse & pour exténuer les iniquités que l'habitude leur a rendu nécessaires.

D'où l'on voit que les reproches de la conscience & les remontrances de la rai-

ſon ſont bientôt anéantis dans les cœurs des hommes que toutes leurs inſtitutions forcent à violer les loix de la nature, & à mépriſer les intérêts de la ſociété, toutes les fois qu'ils veulent ſonger aux leurs. La morale devient incertaine pour eux, & lorſqu'ils ſont criminels, ils trouvent une foule de motifs pour s'excuſer de la conduite la plus criante.

Tels ſont les fruits que la morale recueille en tout pays de la religion, de la politique, de l'uſage, de l'opinion, qui contrarient preſque toujours la vertu, ou qui combattent les intérêts les plus évidens du genre humain. Si l'on écoute quelquefois la nature, bientôt on eſt obligé de lui impoſer ſilence pour écouter la religion ou le gouvernement tout puiſſant, ou l'uſage tyrannique, ou des préjugés dont ſouvent on reconnoît la folie. L'homme ne ſçait donc à qui entendre ; ſa volonté eſt le jouet continuel de divers motifs oppoſés qui ſe diſputent le droit de le déterminer. Il ſe décide pour l'ordinaire en faveur de ceux que ſes paſſions préſentes, ſes caprices paſſagers, ſes intérêts momentanés lui font trouver les plus forts ; ce n'eſt que quand par hazard les forces de l'intérêt & de la raiſon ſe réuniſſent que l'homme con-

noît des principes sûrs ; toutes les fois que ces forces se croisent, sa morale devient problématique ; son propre tempérament, ses habitudes, ses circonstances décident alors de sa conduite.

Cependant la morale est une pour tous les êtres de l'espece humaine ; si leur nature est la même, quoique diversement modifiée dans les individus, leurs principes de conduite doivent être invariables, & la raison fondée sur l'expérience devroit toujours les guider. Si cette raison présidoit, comme elle en a le droit, aux institutions humaines, la religion n'auroit jamais le front de la réduire au silence ; le gouvernement seroit forcé de lui obéir ; la loi seroit son interprête, l'éducation ne seroit que la raison semée dans les cœurs & convertie en habitude ; alors tout s'accorderoit à nous montrer nos véritables intérêts, à nous prouver la conduite que nous devons tenir, à nous rendre la vertu facile & la morale sacrée ; nous ne serions jamais incertains sur la façon dont nous devons agir, parce que toujours nous nous sentirions intéressés à bien faire.

Mais la religion, orgueilleuse de sa céleste origine, méprise la nature, réjette l'expérience, met en fuite la rai-

son & veut élever ses intérêts sur la ruine de ceux des habitans de la terre. Eprise des objets merveilleux qui l'occupent dans l'Empyrée & des avantages imaginaires qu'elle y suppose, elle néglige ce monde & renverse tout ce qui pourroit nuire à l'empire exclusif qu'elle y veut exercer. D'un autre côté l'autorité suprême, placée entre les mains de quelques mortels divinisés, ne connoît d'autre regle que son caprice, ni d'intérêt plus fort que celui de dépouiller les peuples qu'elle devroit protéger; la nature, la raison, l'équité sont accablées sous le joug de la volonté arbitraire qui se rit impunément des plaintes de la foiblesse. Envahie par la religion, l'éducation, comme on a vu, n'a pour objet que d'énerver de bonne heure l'esprit & le cœur des mortels, afin de les asservir pour toujours, & de les apprivoiser avec les chaînes qu'ils porteront pendant la vie.

Les hommes n'ont jamais que la portion de raison que le Sacerdoce & le Despotisme consentent à leur laisser; dès qu'ils vont au delà ils sont menacés de la colere du ciel ou punis en ce monde. Le genre humain, retenu dans une enfance éternelle, ne peut faire un pas sans

l'aveu de ses guides: ceux-ci ne l'occupent que de vains jouets ou de vaines terreurs pour en rester les maîtres; ils ont soin d'écarter tous ceux qui pourroient le rassurer ou développer sa raison. (*)

Ne soyons donc point surpris si la vraie morale, contredite à chaque pas, a fait si peu de progrès. Les hommes n'ont eu jamais que celle qui convenoit à leurs Prêtres & à leurs Tyrans; elle

(*) Nous voyons qu'en tout pays les hommes ne songent qu'à se procurer des amusemens puérils, & sont traités comme des enfans par ceux qui les gouvernent. Si les Princes favorisent des talens, ce ne sont pour l'ordinaire que ceux qui s'occupent d'objets futiles, & peu intéressans pour la société. Si des Despotes ont quelquefois fondé & doté des sociétés littéraires, ce ne fut que pour avoir des esclaves qui rendissent hommage à leur vanité; ces sociétés n'eurent point de liberté; elles furent tenues dans une dépendance continuelle; la faveur dicta communément le choix des membres de ces Académies; la liberté de penser, si nécessaire aux progrès de l'esprit, en fut exclue; des talens médiocres & des ames serviles furent maîtres des suffrages; & si les individus produisirent des ouvrages utiles & lumineux, le corps n'en produisit point, parce que le grand nombre fut abject & rampant. Nous voyons en Europe des Académies pour toutes les sciences & les arts, nous n'en voyons nulle part qui s'occupent de la politique & de l'art de bien vivre. Bien plus, il n'existe dans aucun pays une Ecole de morale.

fût capricieuse, versatile & changeante comme leurs intérêts & leurs volontés; elle n'eut point de principes sûrs, parce que tout ce qui est invariable est fait pour déplaire au caprice qui veut avoir la faculté de changer à tout moment. La sagesse ne put se faire entendre, parce qu'elle eut à combattre les intérêts de la méchanceté revêtue du pouvoir. La vérité fut dangereuse, parce qu'elle conduisit évidemment à la ruine sous des maîtres dont la puissance n'avoit pour appui que l'opinion & l'imposture. La morale, dépourvue de motifs sensibles, incapable de distribuer des récompenses & d'infliger des peines, privée de la faculté de procurer aucun des objets dont les mortels sont épris, ignorée ou méprisée par les Princes & les Grands, cultivée par des hommes obscurs & détestés, eût-elle pu se faire respecter dans des nations à qui tout rendoit l'aveuglement, le vice, la déraison nécessaires? En vain fit-elle des menaces; elles ne furent point écoutées par des hommes que le malheur des autres pouvoit seul rendre heureux; en vain fit-elle des promesses, on la vit dans l'impossibilité de les tenir, ou de procurer des récompenses, des richesses, du crédit, des honneurs. En vain

séduisit-elle l'imagination, on trouve bientôt que la vertu, si belle en théorie, étoit nuisible dans la pratique ou ne menoit à rien.

Pour que la morale ait du pouvoir sur les hommes il faut les éclairer sur leurs vrais intérêts; pour qu'ils soient éclairés il faut que la vérité puisse les instruire; pour les instruire il faut que le préjugé soit désarmé par la raison; c'est alors que les nations, tirées de cette enfance, que leurs tuteurs s'efforcent d'éterniser, s'occuperont de la réforme de leurs institutions, des abus de la législation, des idées fausses qu'inspirent l'éducation, des usages nuisibles dont elles souffrent à chaque instant. C'est alors que les sociétés humaines seront heureuses, actives, florissantes. C'est alors que les citoyens, détrompés de terreurs paniques, d'espérances imaginaires, des opinions qui les soumettent à des chefs corrupteurs & corrompus, sentiront que leur intérêt est lié à celui de l'Etat. C'est alors que l'éducation inspirera à la jeunesse le goût des objets utiles, en un mot c'est alors que tout conspirera à donner des principes sûrs, invariables, non sujets à dispute. Tout confirmera les promesses de la morale, tout encouragera la vertu & for-

cera le vice de lui céder la place.

La vertu est de l'aveu de tout le monde le soutien des Empires ; mais les nations ne peuvent être vertueuses si elles ne sont instruites. Des peuples ignorans, remplis de préjugés, tremblans sous le joug de l'opinion, accoutumés à se mépriser eux-mêmes, découragés par l'oppression, ne sont que des amas d'esclaves crédules & bornés, sans vues pour l'avenir, incapables d'activité, prêts à recevoir tous les vices qui pourront les tirer de la misere. Si tels sont les sujets auxquels le Despotisme veut commander, un gouvernement plus sensé en veut d'autres ; il veut des citoyens dont les intérêts se confondent avec ceux de l'Etat, qui s'occupent de sa félicité, qui le servent utilement, qui s'intéressent à sa prospérité, & qui le défendent avec courage. La patrie n'est jamais qu'où se trouve le bien-être ; il n'y a de bien-être que dans une contrée gouvernée par des loix justes ; les loix ne sont justes que lorsqu'elles ont pour objet le bonheur du grand nombre. Un citoyen vertueux dans les Etats des Tyrans est un être déplacé ; c'est une plante étrangere au climat où elle se trouve.

Cependant ces hommes si ennemis de

toutes lumieres ſont eux-mêmes les victimes des préjugés des peuples. Combien de fois ces Princes qui ne demandent que des ſujets abrutis, ne ſentent-ils pas qu'ils auroient beſoin qu'ils fuſſent plus éclairés? Combien de fois ces Souverains fauteurs de la ſuperſtition ont-ils eu lieu de gémir de ſes coups & des obſtacles qu'elle mettoit à leurs projets? Ils trouvoient alors que les préjugés étoient bien plus forts qu'eux; ils trouvoient que l'opinion ſacrée étoit capable d'ébranler le trône même & de briſer le ſceptre dans la main des Rois; enfin ſouvent ils ont trouvé la mort dans cette ſuperſtition ingrate qui les flattoit de rendre leur perſonne inviolable & ſacrée. Quelle que ſoit la lenteur des progrès de la raiſon, on ne peut douter qu'elle n'influe à la longue ſur ceux-mêmes qui lui ſont les plus oppoſés: la lumiere de la vérité ſe réfléchit tôt ou tard ſur le viſage des méchans qui, en s'efforçant de l'éteindre, ne font ſouvent que la rendre plus éclatante & plus pure.

Il faut donc éclairer les mortels ſi l'on veut les rendre raiſonnables; il faut leur montrer leur vraie nature & leurs intérêts véritables; il faut les arracher à leurs

amu-

amusemens puériles, les faire rougir de leurs préjugés avilissans, leur inspirer de la vigueur, leur enseigner leurs vrais devoirs, leur montrer leur dignité, & les conduire ainsi à la virilité. La vertu ennoblit l'ame; elle apprend à l'homme à s'estimer lui-même, elle le rend jaloux de l'estime des autres; elle lui fait sentir qu'il est quelque chose dans la nature; la raison lui prouve qu'il doit ambitionner les suffrages de ses concitoyens, & que pour les obtenir d'une façon légitime & sûre il doit acquérir des talens, se rendre utile, & montrer des vertus: voilà la route que la sagesse ouvre à tous ceux qui voudront se distinguer. Toute considération qui n'est fondée que sur l'opinion & le préjugé ne peut être solide, elle est faite pour disparoître aux approches de la vérité.

CHAPITRE XIV. & dernier.

La vérité doit tôt ou tard triompher de l'erreur, & des obstacles qu'on lui oppose.

RÉFORMER le genre humain & le détromper de ses préjugés fut toujours une entreprise qui parut aussi vaine qu'insensée. Les personnes les mieux intentionées & les plus éclairées sont, comme on a vu, trop souvent elles-mêmes tentées de croire que les folies des mortels sont incurables, & qu'il seroit inutile de vouloir les guérir. Tout homme qui avoue le projet de changer les idées de ses semblables paroît à tous les yeux un extravagant, dont le moindre châtiment est d'être couvert de ridicule. Cependant si nous considérons attentivement les choses, nous trouverons des raisons très-fortes, au moins pour douter, si l'opinion de ceux qui croient l'esprit humain inguérissable est réellement fondée. Si l'homme est un être raisonnable comment peut-on imaginer que la raison ne soit point faite pour lui, ou ne soit uni-

quement réservée qu'à quelques individus choisis, tandis que l'espece entiere en sera toujours privée? Quoi! l'esprit humain n'est-il donc susceptible de se perfectionner que sur des objets frivoles? Est-il condamné à demeurer dans une enfance perpétuelle sur ceux qui l'intéressent le plus? Des nations forcées par les circonstances ne se sont-elles pas détrompées peu à peu d'une partie de leurs préjugés? Celles qui se sont civilisées sont-elles les dupes des mêmes erreurs que leurs sauvages ancêtres? Si le fanatisme de la religion, si des erreurs nuisibles sont souvent parvenues à changer la face du globe; pourquoi l'enthousiasme de la vérité ne pourroit-il pas un jour saisir les peuples & les porter à faire main-basse sur les opinions & les usages qui les désolent? Faut-il donc désespérer de voir un jour les hommes fatigués de leurs délires, recourir à la vérité pour en trouver les remedes? Enfin n'est-ce pas faire à la race humaine la plus sanglante injure que de prétendre qu'il n'y a que l'erreur & le vice qui soient en droit de lui plaire, & que la vérité & la vertu, dont elle sent les charmes & le besoin, ne soient point faites pour l'éclairer ou pour guider sa conduite?

N'ayons point de notre espece des idées si défavorables. Si l'homme est dans l'erreur, c'est que tout conspire à le tromper; s'il chérit le mensonge, c'est qu'il le prend pour la vérité; s'il est obstinément attaché à ses préjugés, c'est qu'il les croit nécessaires à son repos, à son bien-être dans ce monde & dans l'autre. S'il méconnoît sa nature c'est qu'il ne lui est point permis ni de penser par lui-même, ni d'entendre la vérité, ni de faire des expériences; s'il ferme son oreille à la voix de la raison, c'est que tout concourt à le rendre sourd & à le prémunir contre elle; c'est que les clameurs du fanatisme & de la tyrannie l'empêchent d'entendre ses leçons: enfin si sa conduite est si dépravée, si contraire à son propre bonheur & à celui des êtres avec lesquels il doit vivre, c'est que tous les motifs qui devroient se combiner pour le rendre vertueux se réunissent pour le retenir dans l'ignorance & le pousser au crime.

Cependant ne désespérons point de la guérison du genre humain; pourquoi ne se guériroit-il point par les mêmes moyens qui l'ont empoisonné? Si c'est l'erreur qui causa tous ses maux, qu'on lui oppose la vérité; si ce sont ses vai-

nes terreurs qui l'ont égaré, qu'on le rassure; si c'est l'éducation qui propage & qui éternise ses préjugés, qu'on la rende plus sensée; si c'est pour avoir méconnu les voies de la nature qu'il s'est perpétuellement égaré, qu'on le ramene à cette nature, qu'il fasse des expériences, qu'il développe sa raison; si ce sont ses gouvernemens qui le rendent malheureux & qui corrompent ses mœurs, donnons-lui de la grandeur d'ame, montrons-lui tous ses droits, inspirons-lui l'amour de la liberté, prouvons à ses Souverains que leurs véritables intérêts sont essentiellement les mêmes que ceux des sujets qu'ils gouvernent, & doivent l'emporter sur les intérêts futiles des flatteurs qui leur suggerent qu'ils ne peuvent être puissans & respectés qu'en rendant leurs sujets foibles & misérables.

La nature toujours en action ne peut-elle donc point dans ses combinaisons éternelles faire naître des circonstances propres à détromper les hommes, au moins pour un tems, de leurs folies? La nécessité ne peut-elle pas amener des événemens qui les forcent à renoncer à leurs extravagances? S'obstinera-t-elle toujours à les enchaîner dans les ténebres de l'opinion? Ne seront-ils jamais gouver-

nés par des Princes qui connoissent leurs avantages réels, leur vraie puissance, leur vraie gloire? Les nations ne se lasseront-elles jamais de ces superstitions qui les appauvrissent sans fruit, de ce despotisme qui les énerve, de ces guerres qui les désolent, de ces jalousies qui les mettent aux prises, de ces conquêtes & de ces victoires qui coutent le sang du citoyen, de ces vains efforts que suit l'épuisement des Etats? Ne verrons-nous jamais les sociétés politiques détrompées de ces institutions qui les oppriment, de ces usages que le bon sens condamne, de ces préjugés qui n'ont que l'antiquité pour eux, de ces distinctions onéreuses qui font de tous les citoyens des oppresseurs ou des opprimés, des orgueilleux ou des hommes vils, des Grands altiers ou des esclaves rampans, des riches insatiables ou des indigens misérables, qui manquent du nécessaire & qui recourent au crime pour se le procurer? Enfin toutes les institutions tendront-elles toujours à peupler les villes d'êtres frivoles & vains, d'oisifs fatigués de leur existence; de peres déréglés & négligens, de femmes légeres, dissipées ou sans pudeur; d'enfans rebelles & ingrats, de faux amis prêts à se

trahir, d'avares courant après des richesses qui ne leur procureront point le bonheur; d'ambitieux qui par toutes sortes de voies veulent obtenir un rang qui ne peut rassasier leurs desirs; de citoyens divisés d'intérêts, & indifférens sur le sort de la patrie?

S'il n'est point permis de croire que la raison puisse un jour éclairer la race humaine entiere, pourquoi ne nous flatterions-nous pas de la voir du moins régner sur une portion de la terre? Si les nations, ainsi que les individus, ne peuvent espérer un bonheur permanent & inaltérable, pourquoi douter qu'elles puissent au moins en jouir pour quelque tems? Osons donc prévoir ces heureux instans dans l'avenir; que notre cœur se réjouisse de pressentir qu'un peuple puisse, du moins pendant des intervalles favorables, être gouverné par la raison. Le malade habituel ne prévoit-il pas avec plaisir les momens de repos que ses infirmités lui laisseront? Les maux les plus violens ne sont-ils pas forcés de se suspendre quelquefois? Le genre humain est-il le seul frénétique qui n'ait point des intervalles lucides?

Ainsi le Sage qui aura médité ne se rebutera point des obstacles sans nom-

bre que la vérité rencontre toutes les fois qu'elle contredit les préjugés universellement établis. C'est en remontant à leurs vraies causes que l'on peut en tarir la source ; c'est en détruisant ces causes que l'on anéantira leurs dangereux effets. Ramenons les hommes à l'expérience, & bientôt ils découvriront la vérité. Donnons-leur une balance dans laquelle ils puissent peser avec certitude leurs opinions, leurs institutions, leurs loix, leurs usages, leurs actions, leurs mœurs. Ils ne se tromperont jamais quand ils régleront leurs jugemens sur l'utilité durable & permanente qui résulte de leurs façons de penser & d'agir. D'après cette regle éternelle, invariable, nécessaire, ils jugeront sainement de tout, leur esprit aura un guide sûr pour fixer à jamais ses idées.

En appliquant cette regle infaillible à la religion, ils trouveront que ses vaines chimeres n'ont servi dans tous les tems qu'à troubler l'imagination de l'homme, qu'à porter la consternation dans son cœur, qu'à le remplir d'inquiétudes, qu'à étouffer en lui l'énergie nécessaire pour travailler efficacement à son bonheur ici-bas, ils verront que les notions

religieuſes, toujours directement oppoſées à celles de l'évidence & de la raiſon, doivent néceſſairement donner lieu à des diſputes interminables : ils ſentiront que ces diſputes, tant que l'on y attachera la plus grande importance, ne manqueront pas de troubler la tranquillité publique : l'hiſtoire de tous les ſiecles leur prouvera que leurs Prêtres, loin de procurer aux mortels des moyens de parvenir au bonheur, n'ont été pour eux que des furies qui par-tout ont répandu la diſcorde, & ſe ſont fait payer chérement des menſonges & des ravages qu'ils ont apportés ſur la terre. L'expérience journaliere leur fera voir l'inutilité de ces prieres dont elles fatiguent les Dieux ; de ces cultes, de ces pratiques, de ces rites, de ces ſacrifices ſouvent barbares, à l'aide deſquels depuis tant de milliers d'années les nations ſe flattent vainement de rendre propices des divinités, qui ne ſont favorables qu'aux peuples bien gouvernés.

En examinant les avantages qui réſultent des inſtitutions politiques, l'on trouvera que preſqu'en tout pays le caprice d'un ſeul homme, appuyé par les forces des inſtrumens de ſon pouvoir, décide irrévocablement du ſort des na-

tions. Ils verront que les loix nuisibles au plus grand nombre, n'ont pour objet que l'utilité du maître & de quelques citoyens qui par leurs lâchetés & leurs intrigues ont mérité sa faveur. Ils reconnoîtront que ces indignes Visirs, ces Courtisans si fiers sur qui les richesses & les récompenses des sociétés s'accumulent, sont souvent les plus cruels ennemis de l'Etat, & que ces Grands qui s'attirent la considération, les respects, la vénération d'un peuple imbécille ne sont communément que les artisans des malheurs de la patrie. Ils demeureront convaincus que par les préjugés vulgaires, si favorables à la puissance illimitée, les sujets ne sont pour l'ordinaire que des captifs destinés à gémir toute leur vie dans les fers, & à mordre la poussiere aux pieds de quelques mortels, qu'ils ont la simplicité de croire d'une autre espece que la leur. Détrompées de ces honteux préjugés, les nations sentiront qu'elles sont libres, qu'elles ont droit au bonheur, qu'elles peuvent en appeller des institutions absurdes de l'antiquité à leur utilité présente, & qu'elles ne sont point faites pour être éternellement les dupes d'opinions fausses, transmises de race en race sans jamais avoir été examinées. El-

les trouveront que leurs chefs sont des hommes choisis par elles-mêmes pour veiller à leur sûreté, qui méritent leur soumission, leur reconnoissance, leur amour lorsqu'ils sont vraiment utiles ou fideles à remplir les engagemens qu'ils ont contractés avec elles. Le citoyen, cessant de s'avilir sans cause, demeurera persuadé qu'il n'est point un esclave, que la nature l'a fait libre, qu'il a des droits incontestables, que les mortels naissent égaux, que la seule vertu met de la différence entre eux ; qu'ils ne doivent de l'affection & des respects, qu'à ceux qui par leurs talens, leurs vertus, leur utilité sont les plus nécessaires à la patrie & lui procurent les avantages les plus réels.

C'est sur l'utilité réelle ou supposée que se fondent nécessairement tous nos sentimens pour les hommes & pour les choses. Nous sommes visiblement dans l'erreur toutes les fois que nous accordons notre estime, notre vénération, notre amour à des hommes, à des actions, des usages, dés institutions, des opinions inutiles; le dernier dégré de la démence est d'aimer & d'estimer ce qui nous est nuisible. Le citoyen le plus utile doit être dans tout Etat le plus chéri, le plus con-

ſidéré, le mieux récompenſé. Le Souverain vertueux eſt d'après ces principes le mortel le plus digne de l'attachement & des reſpects de tous ceux qui éprouvent à chaque inſtant les heureuſes influences de ſes ſoins vigilans. Ceux qui ſous lui partagent les travaux pénibles de l'adminiſtration, ſont évidemment les hommes le plus juſtement conſidérés. Les hommages que nous rendons à la grandeur, au rang, aux places, aux dignités, ne peuvent avoir pour motifs que les avantages que nous recevons ou que nous ſommes en droit d'eſpérer de ceux qui les poſſedent; ces hommages ne ſeroient plus que des effets d'une habitude machinale, d'une crainte ſervile, d'un préjugé déraiſonnable, ſi nous les accordions indiſtinctement à des êtres malfaiſans ou dépourvus de mérite. Les diſtinctions, les titres, les prérogatives ſont faits pour repréſenter à nos yeux les ſervices réels, les lumieres, la faculté d'être utile; dès que ces choſes ne ſont plus que les ſymboles de la faveur, de l'intrigue, de la baſſeſſe, de la vénalité; dès qu'elles ne ſervent qu'à couvrir l'ineptie, l'ignorance, la fraude, la méchanceté favoriſées; dès qu'elles ne nous annoncent que le pouvoir de nuire,

nous devenons les complices des maux que nous éprouvons quand nous leur prostituons un encens qui n'est dû qu'au mérite & à l'utilité.

Pour peu que nous réfléchissions, nous serons convaincus que l'utilité, ou du moins son image & ses apparences, souvent trompeuses, sont toujours les objets que les hommes chérissent, admirent, honorent. Leurs sentimens sont raisonnables toutes les fois que leur affection & leur vénération portent sur des objets vraiment avantageux; ils sont dans l'aveuglement & le délire, quand les objets de leur vénération en sont indignes, c'est-à-dire, sont inutiles ou pernicieux pour eux-mêmes.

L'utilité des talens de l'esprit fut en tout tems reconnue par les mortels; la supériorité des lumieres a subjugué le monde. Des hommes plus instruits que les autres ont pris en tout tems un ascendant nécessaire sur ceux qui n'avoient ni les mêmes ressources ni les mêmes talens. Les premiers Législateurs des nations furent des personnages plus éclairés que le vulgaire, qui porterent des lumieres, de la science, de l'industrie à des Sauvages épars, dénués de secours, exposés à la faim, à la misere, privés d'ex-

périence, dépourvus de prévoyance, en un mot dans l'état de l'enfance. Ces hommes, merveilleux sans doute pour des êtres malheureux, les réunirent en société, faciliterent leurs travaux, leur apprirent les moyens de mettre leurs forces à profit, développerent leurs facultés, leur découvrirent quelques secrets de la nature, réglerent leur conduite par des Loix. Les sociétés tirées de la barbarie, rendues plus heureuses par les soins de leurs législateurs, reconnoissantes de leurs bienfaits, obéirent de plein gré à des hommes si utiles, eurent en eux la confiance la plus entiere, reçurent avidement leurs leçons, adopterent indistinctement les vérités & les fables qu'ils voulurent annoncer, montrerent la déférence la plus entiere pour eux; en un mot les chérirent, les respecterent, & finirent souvent par les adorer, comme des êtres plus grands, plus sages, plus puissans que les mortels ordinaires.

D'où l'on voit que les hommes les plus utiles ont été les premiers Législateurs, les premiers Prêtres, les premiers Souverains, les premiers Dieux des nations. Nous voyons par-tout l'utilité déifiée. Des peuples ignorans, languissans dans la misere, ne subsistans qu'avec peine, ex-

posés continuellement aux rigueurs de la nature, sans moyens de s'en garantir, durent regarder comme des Etres d'un ordre supérieur, comme des Puissances surnaturelles, comme des Divinités, ceux qui leur apprirent à soumettre la nature elle-même à leurs propres besoins. Tout est prodigieux, tout est *divin* pour l'homme sans expérience : en conséquence nous voyons en tout pays les peuples à genoux devant les personnages qui les premiers leur enseignerent à cultiver, à semer, à moissonner. Les Osiris, les Bacchus, les Cérès ne furent que des hommes expérimentés qui porterent à des Sauvages des connoissances utiles; les Hercules, les Odins, les Mars nous montrent des guerriers qui apprirent aux nations l'art de se défendre & d'attaquer avec succès. En un mot tous ceux qui s'annoncerent par des découvertes, des talens, des qualités extraordinaires, sont devenus les maîtres, les oracles & souvent les Dieux des hommes.

C'est, sans doute, là-dessus que dans l'origine se fonda le pouvoir de ces personnages célestes dont la mémoire & la vénération se sont transmises jusqu'à nous. Les Orphées, les Moyses, les Numas furent des êtres de ce genre; ils devin-

rent de leur vivant les Souverains absolus des sociétés qu'ils avoient formées. Leurs successeurs hériterent de leur pouvoir; les peuples accoutumés à leur joug, soit par déférence à leurs volontés, soit par reconnoissance pour leur mémoire, eurent pour ces successeurs, ou pour leurs descendans, la même soumission qu'ils avoient montrée à leurs prédécesseurs ou leurs peres. Ils furent honorés, obéis, enrichis; on continua de recevoir leurs arrêts, ils furent chargés de veiller à la sûreté publique, on leur laissa le pouvoir illimité de régler le sort de la société, qui les rendit dépositaires de ses forces, de ses richesses, & de son autorité. (*)

Mais l'abus accompagne communément

(*) Il est évident que, par une suite de leurs anciens préjugés, les nations prennent encore leurs Souverains pour des Dieux. En effet il faudroit des forces plus qu'humaines & des talens divins pour qu'un seul homme pût remplir dignement les fonctions & les devoirs immenses de la Souveraineté, devenus si compliqués depuis que les peuples se sont civilisés. Aussi pour l'ordinaire les Princes ne gouvernent point par eux-mêmes; souvent ils n'ont aucune idée des devoirs de leur place, & des besoins de l'État. Presque par-tout le chef est une Idole muette, dont les ministres interpretent les prétendus oracles.

ment le pouvoir ; les hommes qui dans l'origine avoient été utiles, devinrent bientôt inutiles & dangereux. La puissance, qui leur avoit été confiée par la société, fut tournée contre elle-même ; les chefs des nations séparerent leurs intérêts de ceux de leurs sujets ; ils se liguerent avec quelques-uns d'entre eux pour subjuguer & dépouiller tous les autres ; dépositaires des richesses publiques, dispensateurs des récompenses, maîtres absolus des graces, ils ne les répandirent que sur ceux qui furent utiles pour eux-mêmes & nuisibles à leurs concitoyens. Les Prêtres, destinés à instruire les peuples, formerent un ordre à part plus instruit que les autres, qui n'eut pour objet que de les tromper, de les tenir dans l'ignorance, afin de les soumettre & de les dévorer à l'aide de l'opinion. Ils prêterent leurs secours à la Tyrannie quand elle leur fut favorable, ils se déclarerent les ennemis de l'autorité légitime quand elle leur fut contraire ; leur empire subsiste encore, parce que les peuples n'ont point acquis des lumieres suffisantes pour découvrir la futilité & le danger de leur vaine science.

Malgré les maux continuels que les peuples éprouverent en tout tems de la

part de leurs guides temporels & ſpirituels, ils crurent toujours pouvoir attendre d'eux de la protection, des ſecours, du bonheur. Ils ſouſcrivirent à leurs caprices, ils obéirent à leurs décrets, ils adopterent ſans examen leurs opinions, leurs préjugés, leurs dogmes ; ils continuerent à reſpecter des inſtitutions antiques, des uſages, des régles, des pratiques, des préceptes qu'ils crurent avantageux pour eux-mêmes, parce que leurs ancêtres y avoient été aveuglément ſoumis. En un mot ils s'imaginerent toujours voir des Dieux dans leurs Souverains les plus incapables ou les plus méchans ; ils crurent voir des hommes éclairés de lumieres ſurnaturelles, doués d'une ſageſſe conſommée, d'une probité à toute épreuve dans leurs Prêtres ; ils crurent voir les défenſeurs de la patrie dans les guerriers qui la retenoient dans les chaînes de la ſervitude ; ils crurent voir des hommes utiles & reſpectables dans ceux à qui l'intrigue & la faveur avoient procuré des places, des honneurs, des diſtinctions qu'ils ſuppoſerent des récompenſes du mérite. Ils crurent voir des êtres d'un ordre ſupérieur dans tous ceux qui jouiſſoient de la grandeur, du pouvoir, de la naiſſance ; ils conſidérerent, ils

honorerent les signes de l'utilité dans ceux-mêmes qui furent les plus inutiles, ou même les plus dangereux à la société.

Ainsi par la suite de leurs préjugés habituels, les peuples continuerent à respecter sans raison les objets de l'admiration de leurs ancêtres; ils eurent une vénération traditionnelle pour des hommes que souvent leur mérite & leurs talens auroient dû placer au dernier rang. (*) Fiers des suffrages stupides d'une multitude ignorante, ils s'en prévalent insolemment pour lui faire éprouver les plus cruels outrages : couverts du masque de l'utilité, ils recueillent sans pudeur les fruits de la reconnoissance peu raisonnée des peuples pour ceux qui dans l'antiquité la plus reculée leur ont procuré quelquefois des avantages réels, mais plus souvent encore imaginaires. Tels sont les foibles titres que présentent aux nations ceux qui jouissent exclusivement du droit de régler leurs destinées.

Les institutions religieuses & politi-

(*) Quelles que soient les préventions, tout homme raisonnable ne pourra disconvenir qu'un laboureur ou un artisan, versés dans leurs professions, ne soient des citoyens plus utiles à la société qu'un Général d'armée dont l'incapacité la perd, qu'un Pontife qui la trouble, &c......

ques, ainsi que les préjugés & les opinions des peuples, datent des tems d'ignorance, c'est-à-dire, de ces siecles où l'inexpérience & la foiblesse des nations les livroient sans réserve au pouvoir de quelques hommes assez rusés pour les séduire, ou assez forts pour les dompter. L'ignorance & la crainte ont fait naître les religions & les cultes; ainsi l'ignorance fut en tout tems la base du pouvoir sacerdotal, qui ne peut subsister qu'autant que subsisteront les ténebres de l'esprit humain. L'imprudente reconnoissance des peuples, leur défaut de prévoyance, leurs idées superstitieuses, enfin la violence ont fait éclore le despotisme, le pouvoir illimité, les loix injustes, les distinctions partiales, les privileges & les titres accordés aux soutiens d'une puissance illégitime. Ainsi le pouvoir arbitraire ne peut subsister qu'autant que subsisteront l'imprudence & la stupidité des peuples qui s'en laissent accabler.

Avec des titres si peu fondés cessons donc d'être surpris de voir ceux qui n'en ont point d'autres à présenter, s'opposer au progrès de la vérité, dont la force feroit cesser le charme qui tient les nations engourdies. L'ignorance & l'erreur sont favorables à ceux qui ont in-

térêt à nuire; l'obſcurité eſt l'azyle ténébreux de tous ceux qui trompent; la vérité eſt l'ennemie née des êtres malfaiſans ou qui ne veulent point ſe déſiſter de leurs projets dangereux; elle eſt l'amie des cœurs droits & ſinceres & de tous ceux qui conſentent à revenir de leurs égaremens. La crainte de la vérité eſt un ſigne infaillible de l'impoſture, de la fraude, de la perverſité confirmée; s'irriter contre la vérité, s'en offenſer, la pourſuivre, la perſécuter, indiquera toujours une conſcience allarmée, qui tremble de voir ſa turpitude expoſée au grand jour, & payée du mépris ou de l'indignation qui lui ſont dûs. Déclarer ſa haine contre la vérité, c'eſt proclamer ouvertement qu'on a ſujet de la craindre & que l'on eſt réſolu de perſiſter dans ſon iniquité.

Ces réflexions peuvent expliquer la conduite que tiennent conſtamment tous ceux qui s'oppoſent avec fureur aux progrès de l'eſprit humain, & qui font des efforts continuels pour retenir les peuples dans les ténebres de l'ignorance. C'eſt ainſi que le zêle, l'eſprit intolérant & perſécuteur des Prêtres, leur inimitié pour la ſcience, leur haine pour la philoſophie & pour ceux qui la profeſſent,

prouvent évidemment la conſcience qu'ils ont de la foibleſſe de leur cauſe, de la futilité de leurs ſyſtêmes, la crainte de voir leurs opinions diſcutées, & l'impoſture dévoilée aux yeux de l'univers. La cruauté de ces Prêtres décele la lâcheté de leurs ames; l'impoſture eſt toujours inquiete & craintive; la lâcheté fut toujours & perfide & cruelle, parce qu'elle ne ſe crut jamais en ſûreté; les méchans ne veulent jamais être vus tels qu'ils ſont; ils ſcavent que le voile du préjugé peut ſeul adoucir la difformité de leurs traits.

C'eſt d'après les mêmes principes que les Tyrans déclarent une haine irréconciliable à la vérité, & s'efforcent d'écraſer ceux qui ont l'ame aſſez forte pour oſer l'annoncer. Dès que cette vérité les bleſſe, ils interpoſent habilement le voile de la religion entre eux & leurs ſujets; ils échauffent les peuples contre cette vérité, en la faiſant paſſer pour une ſédition, un délire, un attentat contre le ciel même, pour un blaſphême contre les repréſentans de la Divinité. Au défaut de la religion ils font intervenir l'intérêt public & déferent à la vengeance des nations ceux qui ont le courage de ſtipuler pour el-

les, de leur montrer leurs droits, de leur indiquer les routes du bonheur, de les désabuser des opinions funestes dont elles sont les victimes. En un mot à l'aide de la Loi, qui n'est communément que l'expression de son propre caprice, le Tyran travestit l'ami du genre humain, le bienfaiteur de ses concitoyens en un rebelle, un infame, un perturbateur, dont les fureurs doivent être rigoureusement châtiées. Que prouve cette conduite inique des maîtres de la terre, sinon une conscience allarmée, une défiance inquiete sur la réalité de leurs droits, un dessein permanent de continuer à opprimer des peuples dont l'ignorance & la stupidité sont les uniques appuis de la puissance odieuse qu'on exerce contre eux?

Le plus grand nombre des hommes craint la vérité parce qu'il craint d'être apprécié & mis au dessous de la valeur que lui attache le préjugé, ou qu'il se fixe à lui-même. Tout homme qui pese les choses dans la balance de l'utilité, est un juge incommode pour des imposteurs ou des charlatans, qui sentent qu'ils ont tout à perdre de l'examen. La grandeur réelle accompagnée de la vertu, de

la bienfaiſance, de l'équité ne craint point les approches du Sage; elle eſt bien plus flattée des ſuffrages de l'homme éclairé que des reſpects imbéciles d'une multitude ignorante & ſervile. La grandeur factice & fauſſe eſt ombrageuſe, elle a la conſcience de ſa propre petiteſſe ou de ſa perverſité; elle évite avec raiſon les regards pénétrans qui pourroient démêler l'homme mépriſable au travers des titres, des honneurs, des dignités; il ne lui faut que des flatteurs, des ſtupides, des délateurs, des ſycophantes, des complaiſans diſpoſés à dévorer des outrages pour obtenir des graces. L'homme droit, qui connoît la vérité, a communément l'ame haute: la conſcience de ſa propre dignité l'empêche de s'avilir; il ſe reſpecte lui-même; il ne s'abaiſſe point à l'intrigue, il ſçait qu'elle n'eſt faite que pour ceux qui n'ont ni talens ni vertus: l'éclat ni la grandeur ne lui en impoſent point; il connoît ſes droits, il ſçait qu'il eſt homme, & que nul mortel ſur la terre ne peut, ſans ſe dégrader & ſe déshonorer, exercer un pouvoir inique ſur lui; il ſçait que l'oppreſſeur injuſte & les eſclaves qui l'applau-

diſſent ſont les plus mépriſables des humains. Il ne pliera donc point un genou ſervile devant eux ; ſi la noble fierté de ſon cœur s'oppoſe à ſa fortune, il ſera conſolé par l'eſtime des gens de bien. Le vrai Sage ne rend hommage qu'au mérite, aux talens, à la vertu ; il ne prodiguera jamais ſon ençens au faſte, au crédit, au pouvoir ; il payera librement un tribut légitime à la puiſſance lorſqu'il la verra vraiment occupée du bonheur des hommes. Il reconnoît un ordre *hiérarchique* dans la ſociété ; il ſçait que le Souverain qui remplit ſes devoirs difficiles, eſt le premier des hommes ; il ſçait que le Miniſtre qui travaille péniblement au bonheur des nations, eſt le plus grand des citoyens ; il ſçait que le mérite & les talens unis à la grandeur en ſont bien plus éclatans ; il ſçait que celui qui ſert vraiment la patrie doit être chéri, diſtingué, reſpecté. Il ſçait que le vrai mérite eſt acceſſible au mérite, & que la grandeur éclairée eſt diſpoſée à prévenir, encourager, à tendre la main aux talens dans l'obſcurité, & qu'il ſeroit inutile & dangereux pour l'homme de bien de ſe préſenter aux yeux de l'ignorance ſuperbe, de l'arrogance hautaine, de la perverſité ſoup-

çonneuſe. (*) Enfin il ſçait que l'homme de génie peu fait à l'intrigue & au manége, ne peut lutter avec ſuccès contre la médiocrité toujours ſouple & rampante.

Ainſi la vérité & ceux qui l'ont méditée ne peuvent être des objets déplaiſans, que pour ceux qui, dépourvus de mérite & de grandeur réelle, ſe ſont habitués à ſe repaître de chimeres & à faire valoir des titres frauduleux. L'homme de bien ne s'approche de la grandeur que lorſque la grandeur l'appelle. C'eſt quand le Souverain s'occupera ſincérement de l'utilité générale que le Philoſophe aura l'ambition de ſervir ſon pays; rien de plus déplacé, de plus inutile, de plus odieux que l'homme qui penſe dans une nation livrée au deſpotiſme, à l'imprudence, au luxe, à la corruption; les idées les plus ſaines, les plus évidentes paroiſſent des ſyſtêmes chimériques à des êtres frivoles qui n'entendent jamais le langage de la raiſon; l'impéritie trouve impraticables les moyens les plus ſimples & les plus efficaces; le Deſpote eſt un enfant dépourvu de prévoyance; il

(*) *Virtus, repulſæ neſcia ſordidæ, incontaminatis fulget honoribus.*

Horat. Lib. III, Od. 2.

ignore l'art de préparer les événemens, de semer pour recueillir, de planter pour obtenir des fruits : toujours guidé par le caprice du moment, il ne s'occupe jamais du bonheur à venir ; tous ceux qui osent réclamer contre ses puériles fantaisies, lui paroissent des censeurs incommodes, des rêveurs ridicules, des frondeurs haïssables, des sujets séditieux. Des chefs imprudens ne sont point en état d'envisager le lendemain, ils n'écoutent que ceux qui leur fournissent les moyens de satisfaire sur le champ leurs desirs pétulans. La réflexion meûrit l'esprit ; le Sage est un homme fait, qui dans un pays frivole se trouve entouré d'une troupe inconsidérée dont il excite la risée ou la haine dès qu'il entreprend de faire parler la raison. L'homme de génie n'est qu'un rêveur pour des hommes ordinaires ; l'homme de bien est odieux pour des êtres corrompus ; le ton mâle de la vérité est trop fort pour des mortels efféminés qui se sentent trop foibles pour arrêter un Etat sur le penchant de sa ruine : il n'y a que des ames fortes qui puissent exécuter ou saisir les projets du Génie.

Que l'on cesse donc d'être étonné du déchaînement presqu'universel qui s'éleve

contre la philosophie ou contre ceux qui ont le courage d'annoncer la vérité, & de stipuler les intérêts du genre humain. La Politique, ainsi que la Théologie, est devenue un monopole entre les mains de quelques hommes, qui seuls se prétendent en droit de s'occuper des intérêts des nations; quiconque, sans leur aveu, a la témérité de penser au bien public, est traité de la même maniere que les marchands frauduleux. Ce n'est jamais qu'en fraude que la vérité se fait jour dans un pays mal gouverné, dont le mensonge est la monnoie courante. Ce n'est qu'en travaillant sous terre qu'on creusera la ruine des formidables remparts que l'erreur oppose partout à la félicité des hommes.

Les grands & le peuple sont dans toutes les nations les derniers qui s'éclairent, parce qu'ils connoissent le moins l'intérêt qu'ils ont de s'éclairer; d'ailleurs les premiers croyent recueillir tout seuls les fruits des erreurs de la terre. Le vulgaire ne connoît presque jamais la vraie source de ses maux: lorsque ses peines sont poussées à l'excès, lorsqu'il est au désespoir, il y cherche des remedes violens, qui finissent communément par les multiplier. C'est alors

que les Princes, souvent aux dépens de leur trône & de leur vie, sont forcés de reconnoître le danger de commander à des hommes abrutis; c'est alors que ces Despotes inconsidérés voyent l'étendue des dangers dont l'abus du pouvoir est toujours accompagné; (*) c'est au sein de la disgrace & de l'infortune où le caprice les plonge que les grands s'apperçoivent qu'ils sont eux-mêmes les victimes de la tyrannie qu'ils ont alimentée. (**)

Nul homme dans les Etats n'est donc vraiment intéressé au maintien des préjugés. L'imposture & l'erreur ne donneront jamais que des avantages passagers, que des ressources peu sûres, qu'une puissance chancelante, que des titres incertains & fragiles: il n'y a que la vérité, la raison, la vertu qui puissent donner une force, une sécurité complette. Le Souverain ne peut être puissant qu'à la tête d'un peuple florissant & nombreux; il ne peut être aimé que par un peuple sensible à ses bienfaits &

(*) *Ea demùm tuta est potentia quæ viribus suis modum imponit.*

PLIN. *Panegyr.*

(**) *Neque enim lex æquior ulla*
Quàm necis artifices arte perire suâ.

ad

à ſes ſoins; il ne peut être courageuſement défendu que par un peuple magnanime, qui ſe ſente interéſſé à la conſervation de ſon maître; ce maître ne peut avoir des ſujets intrépides, induſtrieux, vertueux, attachés à la patrie, que quand il commande à des hommes libres. Les grands n'ont une grandeur réelle que quand ils ſont libres eux-mêmes; il n'eſt point de grandeur pour des eſclaves, que le ſoufle d'un Sultan peut à chaque instant précipiter dans la pouſſiere. Il ne peut y avoir de vraie grandeur, de vrai courage, de vraie patrie ſans liberté; le Tyran eſt lui-même l'eſclave de ſes craintes, & des Satellites qui l'entourent: ſa vie & ſa couronne ſont à tout déſeſpéré qui bravera la mort. Le Prince n'eſt libre & ſûr qu'au milieu de citoyens contens. Un peuple bien gouverné n'eſt point tenté de changer de maître; un peuple aveugle & malheureux eſt toujours dangereux: ſi une nation éclairée eſt difficile à tyranniſer, elle eſt facile à gouverner; elle ne deviendra point aiſément le jouet ou l'instrument ni du fanatiſme religieux ni de l'ambition des méchans.

Si l'Europe a des avantages ſur les autres parties de notre globe, c'eſt ſans dou-

te à la supériorité de ses lumieres qu'elle est redevable de ses forces & de sa gloire. Parmi les nations Européennes, quelles sont les plus actives, les plus riches, les plus florissantes ? Ce sont évidemment celles qui sont les plus éclairées. L'on a vu de tout tems les nations les plus libres & les moins superstitieuses, prendre un ascendant nécessaire sur celles qui étoient accablées sous la tyrannie politique & religieuse. L'on a vu avec étonnement le Batave peu nombreux, privé des faveurs de la nature, faire trembler la Monarchie la plus redoutable de notre monde, & prospérer tandis que ses anciens Tyrans sont tombés dans la décadence & le mépris. Les Princes, les Ministres, les Grands, à la vue des conséquences funestes de leurs délires, de l'épuisement que leurs caprices réitérés ont causé, du découragement que l'oppression a produit, de l'abjection & du mépris où les met leur imprudence, sont, quelquefois trop tard, forcés de recourir à la sagesse qu'ils ont long-tems dédaignée, aux lumieres qu'ils ont méprisées, à la vérité qu'ils ont eue en horreur.

La nécessité ramene tôt ou tard les hommes à la vérité; vouloir lutter contre elle, c'est lutter contre la nature uni-

verſelle, qui force l'homme de tendre au bonheur dans chaque inſtant de ſa durée. Ainſi malgré tous les efforts de la tyrannie, malgré les violences & & les ruſes du Sacerdoce, malgré les ſoins vigilans de tous les ennemis du genre humain, la race humaine s'éclairera; les nations connoîtront leurs véritables intérêts; une multitude de rayons raſſemblés formera quelque jour une maſſe immenſe de lumiere qui échauffera tous les cœurs, qui éclairera les eſprits, qui environnera ceux-mêmes qui cherchent à l'éteindre. Si la vérité concentrée dans l'eſprit d'un petit nombre d'hommes fait des pas lents, ils n'en ſont pas moins ſûrs; elle ſe répand de proche en proche, & finira par produire un embraſement général dans lequel toutes les erreurs humaines ſe trouveront conſumées.

Ne regardons point cette eſpérance comme chimérique & vaine; l'impulſion eſt donnée: à la ſuite d'un long aſſoupiſſement dans les ténebres de l'ignorance & de la ſuperſtition, l'homme s'eſt enfin réveillé; il a repris le fil de ſes expériences, il s'eſt défait d'une portion de ſes préjugés, il a pris de l'activité; le commerce l'a mis en ſociété

avec

avec les êtres de son espece ; les mortels ont fait un trafic de leurs idées, de leurs découvertes, de leurs expériences, de leurs opinions. Des inventions ingénieuses facilitent la propagation des vérités : l'imprimerie les fait circuler promptement & consigne à la postérité des découvertes dont elle pourra faire usage. Des ouvrages immortels ont porté les coups les plus sûrs au mensonge ; l'erreur chancelle de toutes parts ; les mortels en tout pays appellent la raison à grands cris, ils la cherchent avidement : rassasiés des productions propres à les amuser dans leur enfance, ils demandent une pâture plus solide ; leur curiosité se porte irrésistiblement vers les objets utiles ; les nations, forcées par leurs besoins, songent par-tout à réformer des abus, à s'ouvrir de nouvelles routes, à perfectionner leur sort. Les droits de l'homme ont été discutés, les loix ont été examinées & seront simplifiées, la superstition s'est affoiblie, & par-tout les peuples sont devenus plus raisonnables, plus libres, plus industrieux, plus heureux, dans la même progression que leurs préjugés religieux & politiques ont diminué.

En un mot l'homme s'occupe par-tout de son bonheur ; malgré la lenteur des progrès de son esprit il ressent vivement l'impulsion qu'il a reçue : les obstacles qu'on oppose à sa tendance & à sa marche ne feront que le rendre plus opiniâtre ; ceux-mêmes qui se sont efforcés d'éteindre les lumieres n'ont fait que les répandre ; le grand homme est par-tout assûré des suffrages du génie, de la probité, de la raison ; celui qui a trouvé la vérité, échauffé de son beau feu, brûle de le communiquer aux autres ; enivré d'un enthousiasme utile il ferme les yeux sur les obstacles & les dangers ; la cigue que la tyrannie lui présente, les coups dont elle le frappe, loin de briser le ressort de son ame le font réagir avec plus d'énergie ; au défaut de la reconnoissance de ses contemporains, son imagination s'allume à la vue de la postérité, qui plus éclairée comprendra mieux son langage, rendra justice à ses travaux, & reconnoîtra l'utilité de ses principes que la stupidité regarde comme les rêves d'un cerveau dérangé, comme des systêmes impraticables, comme des paradoxes insensés.

Mais qu'eſt-ce qu'un *paradoxe*, ſinon une vérité oppoſée aux préjugés du vulgaire, ignorée du commun des hommes, & que l'inexpérience actuelle les empêche de ſentir? Un paradoxe eſt pour l'ordinaire le réſultat d'une longue ſuite d'expériences & de réflexions profondes dont peu d'hommes ſont capables: ce qui eſt aujourd'hui un paradoxe pour nous, ſera pour la poſtérité une vérité démontrée. L'homme de génie penſe de ſon tems comme penſera l'avenir; il n'eſt point de ſon ſiecle, il parle très-ſouvent une langue inintelligible pour lui. Les philoſophes profonds ſont les vrais *prophêtes* du genre humain. Le Sage ſçait que les routes battues ne conduiſent qu'à des erreurs univerſelles, & que le ſeul moyen de rencontrer la vérité eſt de s'écarter du chemin où la multitude s'égare.

De ſon vivant le Philoſophe qui penſe avec courage, ou dont l'eſprit réſiſte au torrent de l'opinion, paroît ou un homme étrange ou un téméraire puniſſable, ou un fou ridicule; ſes idées ne ſont approuvées que par ceux qui penſent comme lui; leur ſuffrage lui ſuffit, il a pour lui ſes vrais juges, il jouit de

la récompense de ses peines ; (*) il se console des mépris ; il en appelle à la raison future de la sentence de ces juges frivoles ou intéressés, qui ne connoissent d'autre régle que leurs passions ou qu'une routine stupide. L'avenir qu'il a devant les yeux le dédommage du présent. Il sçait que, semblable au grain de bled, ce n'est qu'après avoir été enfoui dans la terre que le philosophe est fait pour donner son fruit. Si le desir de la gloire & l'heureuse illusion des suffrages de la postérité ne soutenoient dans quelques ames l'amour de la vérité, l'indignation contre l'iniquité, l'enthousiasme du bien public, bientôt la terre seroit privée d'êtres pensans & le genre humain en proie aux imposteurs qui le trompent, aux tyrans qui l'abrutissent, aux vices qui le déchirent n'auroit plus ni raison, ni vertus, ni bonheur.

Malgré l'obscurité du crépuscule où les nations semblent encore errer, des coups fréquens de lumiere annoncent

(*) *Philosophia paucis est contenta judicibus, multitudinem consultò ipsa fugiens, eique ipsi & suspecta & invisa.*

TUSCULAN. II.

l'aurore & la venue du grand jour; la vérité comme le ſoleil ne peut point rétrograder; les ténebres diſparoiſſent d'une façon ſenſible; les ſçavans des nations ſont dans un commerce perpétuel; ces heureux Coſmopolites, en dépit des inimitiés politiques, demeurent toujours liés; les ouvrages du génie ſe répandent en tous lieux; une découverte intéreſſante paſſe en un clin d'œil, des climats hyperboréens juſqu'aux Colonnes d'Hercule; un livre qui renferme des vérités utiles ne périt plus : la Tyrannie la plus acharnée ne peut plus étouffer les productions de la ſcience; la Typographie rend indeſtructibles les monumens de l'eſprit humain. Les Nations Européennes, ſans une révolution totale du globe, ne retomberont jamais dans cette barbarie, qui fut ſi longtems leur partage & dans laquelle la ſuperſtition & le deſpotiſme tâchent en vain de les faire rentrer. Les circonſtances des nations, leurs intérêts mal entendus, les paſſions de leurs chefs, des événemens imprévus pourront bien arrêter ou retarder quelque tems les progrès des connoiſſances; mais la vérité, ſemblable au feu ſacré, ſera toujours conſervée quel-

que part: dès que les hommes voudront s'instruire il leur sera facile de reprendre le fil des expériences; les digues mêmes que l'on oppose à la science & à la vérité ne serviront qu'à pousser plus fortement les mortels à les chercher, & leur donneront de nouvelles forces pour l'atteindre. L'esprit humain s'irrite des entraves qu'on lui met; la vérité, semblable aux eaux longtems accumulées, renversera quelque jour les vains obstacles de l'erreur.

Que les hommes qui pensent répandent donc les lumieres qu'ils ont acquises; qu'ils écrivent; qu'ils laissent aux races futures des traces de leur existence; que sensibles à la gloire ils soient touchés de l'idée de se survivre; qu'ils laissent des monumens qui déposent qu'ils n'ont point inutilement vécu. Si leurs ouvrages sont vrais, s'ils sont vraiment utiles, ni la rage impuissante de la Tyrannie, ni les clameurs intéressées du Sacerdoce, ni les censures de l'ignorance, ni les fureurs de l'envie ne pourront les abolir; ils passeront de races en races; la gloire de leurs auteurs ne se flêtrira point; l'immortalité couronnera leurs travaux.

Ainsi Sages! je le répete, vous n'êtes point les hommes de votre tems; vous êtes les hommes de l'avenir, les Précurseurs de la raison future. Ce ne sont ni les richesses, ni les honneurs, ni les applaudissemens du vulgaire que vous devez ambitionner; c'est l'immortalité. Répandez donc à plaines mains des vérités, elles fructifieront un jour. Trop souvent, il est vrai, vous semez dans une terre ingrate; vos services sont payés de la haine la plus cruelle; des persécutions vous menacent; le préjugé condamne & flêtrit vos écrits, la grandeur les dédaigne, la frivolité les juge ridicules; mais ne souffrez point que l'injustice & la folie brisent le ressort de vos ames: laissez rugir la Tyrannie; laissez tonner la superstition; laissez siffler les serpens de l'envie; le vrai mérite, comme le soleil, peut être quelque tems offusqué par des nuages, mais il en sort toujours plus éclatant & plus pur. Si la nature humaine est susceptible de perfection; si l'esprit humain n'est point fait pour s'égarer toujours; voyez dans l'avenir la sagesse & la vérité devenir les guides des Rois, les Législatrices des peuples, les objets

du culte des Nations. Voyez les noms des Apôtres de la raiſon gravés au Temple de mémoire. Voyez les Interprêtes de la nature chéris & dédommagés des injuſtices & des mépris de leur ſiecle. Comptez que la raiſon eſt un azyle auquel les paſſions des hommes les forceront enfin de recourir : la vérité eſt un roc inébranlable contre lequel les tempêtes qui agitent le genre humain obligeront ſes erreurs de venir ſe briſer.

Que dis-je ? nul homme de génie n'eſt, même de ſon tems, privé de récompenſe. En dépit des menaces de la grandeur, des calomnies de l'impoſture, des injuſtices de l'envie, des ſarcaſmes de la frivolité, le grand homme jouit des applaudiſſemens que ſon cœur doit deſirer. Nul ouvrage intéreſſant pour l'eſpece humaine & vraiment digne d'eſtime ne tombe dans l'oubli. Un bon livre ſurnage toujours au torrent de l'erreur ; la voix du menſonge, de la critique, de l'impoſture, eſt ſouvent forcée de joindre en frémiſſant ſon ſuffrage à celui des mortels qui applaudiſſent la vérité.

Quel eſt en effet chez les hommes

l'ouvrage vraiment utile qui ſoit tombé dans l'oubli? Ne jouiſſons-nous pas avec reconnoiſſance des leçons que nous ont tranſmiſes nos ſages maîtres de l'antiquité? Ne béniſſons-nous pas la mémoire de ces Génies bienfaiſans qui ſouvent pour nous inſtruire ſe ſont expoſés à l'Oſtraciſme, à l'exil, à la mort? Enrichis de leurs découvertes, aidés de leurs conſeils ne ſommes-nous pas à portée de marcher en avant? Déja le genre humain s'eſt acquis un vaſte fonds de lumieres, d'expériences, de vérités: un grand nombre d'êtres penſans s'eſt occupé des moyens de rendre l'homme heureux; la religion, la juriſprudence, la morale ont été miſes dans la balance; la ſcience de la nature, la médecine, la chymie, l'aſtronomie, la navigation, tendent de jour en jour à la perfection; on a quitté le ſyſtême pour conſulter l'expérience, pour amaſſer des faits, pour chercher la vérité; ne doutons pas qu'elle ne ſe trouve, & qu'elle ne devienne un jour le guide ſûr des nations depuis tant de ſiecles égarées par l'opinion. La vérité eſt le lien commun de toutes les connoiſſances humaines; elles ſont faites pour

ſe procurer un appui réciproque ; nous ne pouvons douter qu'elles ne forment un jour un vaſte fleuve, qui entraînera toutes les erreurs & les barrieres impuiſſantes qu'on oppoſe à ſon cours.

Opinionum commenta delet dies, Naturæ judicia confirmat.

CICERO.

FIN.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.























